

DU MONDE ENTIER

FREDERIC PROKOSCH

LES CONSPIRATEURS

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PATRICE REPUSSEAU



nrf

GALLIMARD



Digitized by the Internet Archive
in 2024

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ASIATIQUES
BÉATRICE CENCI
HASARDS DE L'ARABIE HEUREUSE
NUIT DES HUMBLÉS
PAS DE QUATRE
SEPT FUGITIFS
LA TEMPÊTE ET L'ÉCHO

Aux Éditions Phébus

MA SAUVAGE AMÉRIQUE

Aux Éditions Actes Sud

LE MANÈGE D'OMBRES
UN CHANT D'AMOUR

PREMIERE PARTIE

Du monde entier

CONSPIRATEURS

Le monde entier est un vaste théâtre
où se jouent des drames
dont les acteurs sont les hommes
et les dieux.

Le monde est un vaste théâtre
où se jouent des drames
dont les acteurs sont les hommes
et les dieux.

et

GALLIMARD

FREDERIC PROKOSCH

LES CONSPIRATEURS

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patrice Repusseau*

RETIRÉ DE LA COLLECTION UNIVERSELLE
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE CONSPIRATORS

© 1943, renewed 1970 by Frederic Prokosch.

Published by arrangement with Farrar, Straus and Giroux, LLC., New York.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

pour Stephen Spender

« L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'Ange fait la bête. »

PASCAL

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

Deux hommes en uniforme de coton gris se tenaient dans l'ombre de la tour, un vieux et un jeune. Ils étaient prisonniers. Les murs jaunes de la prison formaient un grand hexagone inégal surmontant la colline qui dominait la ville à l'est.

C'était la fin d'après-midi d'une chaude journée, accablée de chaleur. L'ombre de la tour coupait la cour en diagonale, longue flèche bleue pointée vers le nord-est, vers le cœur de l'Europe. À l'ouest, le soleil pesait sur l'horizon — la mer.

Seuls dans la cour, les deux hommes ne soufflaient mot. L'air bouillant avait fait se réfugier les autres prisonniers à l'intérieur des murs.

L'homme âgé parla le premier, d'une voix étranglée d'émotion :

« Tout est arrangé ? »

L'homme jeune fit signe que oui.

« Et les vêtements ? »

— Tout est arrangé. »

L'homme âgé poussa un soupir et secoua la tête, avant de glisser tout bas :

« Tu vas voir Quintanilla ? »

— Quintanilla d'abord ; et puis les autres. »

Le vieil homme joignit les mains et inclina la tête d'un air pensif. Ses cheveux commençaient à grisonner. Une mèche lui tombait sur le front.

Puis il releva la tête et considéra son jeune interlocuteur avec une espèce d'adoration sénile.

« Vincent, lui demanda-t-il, tu vas vraiment le faire ? »

L'homme jeune ne répondit pas. Il fixait la tour d'un air absent.

Les deux hommes parlaient à voix basse. Ils bougeaient à peine. Même l'éclat de leurs yeux était prudemment voilé.

« Avant de passer à l'acte, tu dois être très sûr de toi, murmura le vieil homme d'un ton implorant. Il faut être terriblement certain. Et terriblement prudent. »

L'homme qui était jeune acquiesça d'un signe de tête. « Naturellement. Naturellement. »

C'était un garçon à la carrure puissante, mais aux mouvements un peu empruntés comme ceux d'un jeune animal pataud — sujet à une fougueuse indécision. Sous ses cheveux châtain clair bouclés, sa tête au regard obtus et dur faisait penser à un bœuf. Ses lèvres sensuelles étaient celles d'un enfant. Il avait le nez camus. Petites et finement ciselées, ses oreilles étaient collées à la crinière bouclée et indisciplinée. Il n'était pas beau, mais il y avait chez lui quelque chose de chaleureux, de désarmant, d'adorable. Un doux regard rêveur habitait ses yeux marron traversés à l'occasion d'un éclair de nervosité intérieure. Il considérait habituellement le monde alentour d'un air bienveillant, détaché et songeur, mais ses yeux pouvaient s'aiguiser soudain et, petites créatures effrayées

mais sauvages, décocher alors des traits perforants. Ses mains rudes et lourdes s'attardaient sur tout ce qu'elles touchaient. Ses jambes disgracieuses dégageaient une impression de puissance. Ses mouvements dénotaient souplesse et vivacité.

Distant et caressant, délicat et fruste, il faisait l'effet d'un être à la fois innocent et dangereux.

Soulevant le bras, le vieil homme posa sa petite main tremblante sur l'épaule du jeune homme et fit, d'une voix timide : « Un meurtre a des conséquences incalculables, Vincent. Rien ne ressemble à un meurtre en ce monde. Infliger la mort isole à jamais. Un tueur ne fait plus partie de l'humanité. N'oublie pas ça. »

L'homme jeune ne donnait pas l'impression d'écouter. Ses yeux ne quittaient pas la grande ville ondoyante, en direction de la mer.

La prison de l'Alfama se dresse sur une butte qui surplombe le vieux quartier de Lisbonne, le « quartier pauvre » situé à l'ouest — une sombre structure pleine de coins et de recoins qui fait davantage penser à une forteresse abandonnée qu'à une prison. Demeurée vide pendant des années, elle n'a repris du service que ces douze derniers mois avec l'arrivée d'un afflux de prisonniers politiques. En contrebas poussent de petits cèdres chétifs disséminés sur la pente où quelques cantonniers dorment à poings fermés. Plus bas encore, se dressent les squelettes de vieilles maisons vides et, au-dessous, s'étend la ville proprement dite. Celle-ci progresse lentement, et de façon brouillonne : elle remonte du Tage pour atteindre la cathédrale d'Estrella, et plonge d'Ajuda jusqu'à Alcantara.

Accroché en haut du mur proche des deux hommes,

un laci de concombres grimpants exhibait une luxuriance de minces feuilles desséchées veinées d'un rouge mourant qui se cuivrait au soleil. Sous ce rouge cuivre palpitant, un motif d'ombres bleues escaladait lentement la paroi, masquant le visage des deux prisonniers.

« Vincent, ce n'est pas une question de devoir, fit le vieil homme.

— Nous avons parlé de tout ça, Antonio, dit Vincent d'une voix douce.

— Je ne te demande qu'une chose : d'attendre un jour ou deux. Attends une semaine. Attends de retrouver ton calme et d'être bien sûr de ton fait.

— Je suis très calme ; je n'ai pas le moindre doute.

— Et l'autre partie de ta vie ? »

Le jeune homme lui lança un regard pénétrant. « Quelle autre partie ? Il n'y a pas d'autre partie. »

La voix du vieil homme se fit douce et tranchante :

« Si, il existe une autre partie. Je veux parler de ta vie d'individu. Ta vie en puissance. Je pense à la femme dont tu as parlé si souvent, et avec tellement de tendresse. »

Le soleil avait bougé. Les collines de Lisbonne brillaient à travers l'étroite fenêtre de la cour. Les murailles du vieux château et les tours de la cathédrale baignaient dans une clarté mouvante. On eût dit du bronze coulé de frais, et le feuillage des collines alentour papillotait d'un vif brasillement d'automne.

À la fois bonhomme et matois, le vieil homme joignit à nouveau les mains à la manière des Méditerranéens. « Tu vas la voir ?

— J'essaierai.

— Tu l'aimes toujours ? »

Vincent haussa les épaules ; il avait l'air farouche et

buté. « Comment savoir ? J'ai cessé de penser ; j'ai cessé d'éprouver toutes ces choses. Tu le sais.

— Pense à tout ce que tu sacrifies, repartit le petit Italien, à peine audible. Pense à tout ce que tu outrages. Et pourquoi ? Par vanité.

— Pas par vanité.

— Par vengeance, alors ?

— Ce n'est pas de la vengeance.

— Très bien : par idéalisme. »

Vincent lui lança un regard courroucé. Sur le point de répondre, il détourna de nouveau la tête, ses yeux marron pleins du même air intensément distrait, avant de prendre doucement la main du vieil homme dans la sienne : « Ce n'est pas de l'idéalisme, Antonio », expliqua-t-il patiemment, comme un père à son fils. Il devint songeur. « Dis-moi, fit-il, qu'est-ce qui nous a tous conduits en détention ? Toi, par exemple ?

— La peur, dit Antonio ; la peur.

— La peur de quoi ?

— La peur, surtout de la société. La vie aujourd'hui est devenue une vie de terreur, cette vie de crainte est devenue la seule réalité. Nous avons développé un sentiment d'insécurité perpétuelle. Rien n'est certain. Nul ne se trouve à l'abri. Fanatisme, uniformes, haine : autant de cuirasses contre la peur et la souffrance.

— Je refuse de porter ce genre de blindage.

— Peut-être. Tu souhaites rester un individu.

— Rester moi-même. Savoir ce que je suis. Savoir ce que je fais.

— J'ai connu plusieurs hommes », poursuivit Antonio dont les yeux noirs retors étincelaient, « qui, dans leur

violente tentative pour être des individus, ont fini par perdre complètement leur individualité.

— Oui, je sais, le coupa Vincent. Mais je ne suis pas une femmelette. Je ne suis pas un original. Je n'ai pas de talent particulier. Je ne pourrais jamais être riche ou célèbre. Je n'ai rien à perdre sinon... comment dire ?

— Ton âme, si tu veux. »

Vincent était troublé. Il haussa les épaules à sa manière inquiète. « Très bien. Mon âme. » Il semblait se reprocher sa méfiance vis-à-vis de ce mot.

Puis il ajouta : « Il n'y a qu'une chose dont je sois sûr, Antonio. Le courage. J'ai l'intention de tout lui sacrifier ; tout. Trop de souffrances, je sais, peuvent aveulir un homme, mais le refus de souffrir est ce qui, finalement, le détruit. J'ai eu l'occasion de le constater. » Il leva à nouveau sur la tour un regard cette fois bref et intense.

« Moi aussi », acquiesça Antonio dans un soupir.

Redressant la tête, il considéra de nouveau le gros visage doux et généreux de Vincent avec un mélange de pénétration et d'étonnement. « Très bien, mon ami, lui dit-il. Tu as tranché. Tu vas me quitter. Je vais être très seul. Ça n'a pas d'importance. Toi, Quintanilla, moi-même, et Irina aussi, nous faisons tous un métier cruel, très cruel. Nous sommes des espions. Nous risquons tout, nous ne gagnons rien. Mais nous accomplissons beaucoup de choses. Et te voilà sur le point d'embrasser une nouvelle carrière : le terrorisme. Tu t'apprêtes à tuer un homme que tu ne connais pas et qui, dans ton esprit, en est venu à symboliser tout ce que tu abominas. Très bien. Tu seras pris. Tu retourneras en prison. Et cette fois, peut-être pour toujours. Tu es en train de tout sacrifier. Pourquoi ? Pourquoi ?

— C'est la seule chose que je puisse encore faire, répondit Vincent d'un ton rêveur. C'est la chose que mon instinct me dicte. Appelle ça ma destinée... Dans dix minutes, je recevrai un signal. C'est sûr. Tout est arrangé. »

Pris entre compassion et ahurissement, Antonio secoua la tête.

Puis il dit soudain de sa petite voix timide : « Mais es-tu bien sûr, absolument sûr ? Qu'il n'y a aucun danger ?

— Comment en être sûr ?

— S'évader en plein jour !

— Ce sont les instructions.

— Et si c'est un piège ?

— Dans ce cas, j'aurai essayé. »

Il plongea la main dans sa poche et en tira une cigarette.

« Et ce soir, Vincent ?

— Ce soir, je vais faire des recherches.

— Quintanilla connaît le nom de l'homme ?

— J'en suis certain.

— Et il te le dira ?

— Oui, il me le dira. »

Le vieil homme en fut transfiguré et son petit visage doux s'assombrit sous le coup d'une gravité indicible. L'ombre bleu foncé des feuilles de la plante grimpante lui passa lentement sur les yeux. Ses lèvres parurent s'entrouvrir pour laisser échapper quelque révélation ; d'amour, de mauvais augure, de violente solitude. Puis il recouvra son calme et produisit un mince sourire, comme si une main invisible lui avait caressé le front.

« Peut-être, après tout, dit-il. Tu es un garçon qui a beaucoup de chance.

— Non, la chance n'est pas mon fort, repartit Vincent. Je n'ai jamais eu de chance.

— Adieu, Vincent.

— Adieu, Antonio. Fais bien mes amitiés à Olivier et aux autres.

— Allez ! Que Dieu garde ta force et ta simplicité. » Sa voix tremblait. « Nous t'aimons, Vincent, tous autant que nous sommes. »

Vincent, embarrassé, détourna les yeux.

« Ne te décourage pas, Antonio. Sois patient. Garde espoir. »

Antonio souriait encore. « Bonne chance, cher garçon.

— Bonne chance à toi, Antonio ! »

À son tour, il lui adressa un sourire, un sourire débordant de tout ce qu'il était — ardent, généreux, et pourtant singulièrement doux et distant.

« Et adieu !

— Adieu... »

Leurs voix se turent au moment où leurs mains se séparèrent. Le vieil homme traversa sans bruit la cour brûlante et vide, avant de disparaître dans l'encadrement noir de la porte.

Vincent alluma la cigarette qu'il tenait dans sa main gauche, longea la muraille comme si de rien n'était, s'arrêta et jeta un troisième coup d'œil à la tour.

Il était absolument seul. Il cligna des paupières et bâilla.

Puis il se dirigea lentement vers le mur d'en face. Seule une étroite bande de lumière s'y accrochait encore, une lumière dorée en face de l'ombre bleu foncé. Il entendit sonner un gong. Quatre heures. L'heure du souper. D'en bas, très faiblement, lui parvenait la voix d'un prisonnier

portugais que les hommes appelaient Innocencio : un vieillard de plus de quatre-vingts ans qui avait perdu la raison. « Je veux la justice ! » criait-il toute la nuit. « J'exige la justice ! Je ne tolérerai pas l'oppression des pauvres ! Je ne tolérerai pas le malheur des infirmes ! Dieu du ciel, accorde-nous la justice ! » On aurait dit le cri d'un goéland.

Vincent fixait toujours le sommet de la tour. Très haut au-dessus de sa tête, une fenêtre s'ouvrit, avant de se refermer aussitôt. Ce fut tout. Il baissa la tête un moment, perdu dans ses pensées. Il transpirait : de grandes marques sombres tachaient sa chemise grise. La sueur faisait luire sa tête noire toute bouclée.

Soudain, électrifié, vif comme un lynx, il bondit à l'intérieur du triangle obscur entre la tour et la muraille. Là il attendit sans bouger trois, quatre, cinq minutes. Il se tenait face à la paroi, tête baissée, jambes légèrement écartées. Une lente volute montait de la cigarette qu'il tenait à la main.

Agités d'un faible tremblement, ses doigts étaient si serrés que le bout incandescent de la cigarette perdit de son intensité et mourut ; la fumée cessa de s'élever en spirales.

Une sirène retentit : peut-être une usine au loin, en contrebas. Ou même un petit vapeur blanc sur le Tage.

Le son se perdit dans le voile de l'après-midi.

La fenêtre de la tour s'ouvrit à nouveau. Une main brilla un instant.

Un autre bruit : un tintement métallique sur le trottoir tout proche.

Vincent se plia en deux ; ses doigts touchèrent le sol.

Puis, sans se presser, il gagna la porte distante de trois

mètres, glissa la clé dans la serrure, fit jouer le verrou, ouvrit la porte et la ferma derrière lui.

Un paquet l'attendait dehors sur l'escalier.

C'était tout. Rien n'aurait pu être plus simple.

Dix minutes plus tard, il avançait d'un pas nonchalant sur le chemin où les cantonniers avaient déjà commencé à ranger leurs outils. Il portait un manteau de tweed marron qui lui collait au corps, ainsi qu'un petit chapeau gris. Il s'arrêta sous un arbre pour allumer une nouvelle cigarette, étira paresseusement ses longs bras puissants et reprit sa marche vers le bas, en direction des rues bleues tortueuses.

À une ou deux reprises, un visage basané se redressa sur son passage, plongea son regard dans ses doux yeux marron, sympathiques d'instinct, avant de s'éloigner.

Il commença à se sentir hors de danger.

Il fut pris d'une vive émotion en atteignant les rues bondées. C'était un sentiment mêlé : une douce chaleur de retrouvailles et un élanement de solitude. Jubilation et angoisse viscérale.

Chapitre II

Lisbonne est une ville d'environ la taille de Dresde ; un peu plus petite que San Francisco, légèrement plus grande qu'Édimbourg. Lorsqu'on se tient sur la place centrale, le Rossio, elle a un air étrangement provincial et fait dépenaillée, décousue. Mais quand on passe d'une rue à l'autre, d'une place à l'autre, d'un quartier à l'autre, elle génère insensiblement une impression non seulement d'immensité, mais de beauté méditative au grain délicat. La capitale la plus surannée d'Europe : la lutte pour le pouvoir l'a négligée, l'a laissée à l'écart, malléable, et singulièrement consolatrice. Enfilades sans fin de murs azur, fenêtres blanches cintrées, et balcons de fer forgé. Dans ce décor surviennent de temps à autre des après-midi scintillants ou des soirs d'automne mûris au cours desquels la ville, miraculeusement, paraît toujours prise dans la toile du dix-huitième siècle. Des carrioles descendent les rues pavées dans un fracas doublé du clic-clac des sabots ; des femmes en capuche noire montent leurs cruches dans des escaliers interminables ; droites comme Apollon, des vendeuses de poissons aux jupes bleues arpentent les quais avec de grands paniers sur la tête ; des

enfants s'arrêtent auprès des fontaines, des infirmes et des mendiants traînent sous les arcades. Ou encore, alors que les bruits s'estompent lentement et que le crépuscule vert flotte dans le lacy des rues ainsi qu'une transe, la démarche d'un marin aperçu au loin ou un gamin solitaire saisi d'un coup dans le champ de vision acquièrent un charme tout à fait détaché du présent : l'ironie et la clémence d'il y a deux cents ans.

C'est dans ce cadre délicat et passif que, un jour de juin, commencèrent de se déverser les flots d'une Europe envahie. Et son charme authentique habitait la ville si discrètement que, du jour au lendemain, Lisbonne tout entière se trouva transformée en un bazar frénétique de spécimens dépareillés de tous les pays d'Europe. Ces gens fonçaient par milliers d'une rue à l'autre en quête de chambres, de repas et de vêtements bon marché. Ils prenaient d'assaut les consulats dans le plus grand désordre ; s'amassaient autour des ragots ; imploraient des paroles consolatrices ; fouinaient partout à la recherche d'argent ; jouaient de l'argent ; achetaient ; soudoyaient ; se chammaillaient ; engageaient objets, paroles et honneur ; trichaient ; attendaient ; attendaient interminablement. Mais les semaines se changèrent en mois. La guerre s'éternisait. Les vieux visas expiraient, les nouveaux étaient retardés. Ils écrivaient sans cesse des lettres, attestations, certificats, demandes, sollicitations, requêtes, mille et un formulaires sur papier jaune, blanc, bleu, vert. De nouvelles réglementations apparaissaient chaque semaine. De nouveaux espaces en blanc à remplir, de nouveaux *bilhetes* à obtenir. La peur, l'espoir, le désespoir se trouvaient étouffés sous une pléthore de documents inutiles. Un beau matin, il en manquait un à l'appel :

« Qu'est-il advenu du vieux Makinsky ? A-t-il fini par prendre un bateau ? Est-il malade ? L'ont-ils interné ? N'était-il pas en train de s'endetter ? Et ses papiers ont expiré ? Quelqu'un l'a dénoncé ? Un scandale ! Pourquoi ne nous aident-ils pas ? Ils nous envoient des tonnes de journaux, tous pleins de pitié et remplis de promesses, mais quand il s'agit de nous tirer de ce cauchemar... »

Leurs doléances étaient devenues de vrais rituels. Leurs voisins cessaient d'écouter. L'exil les amollissait, les épuisait, les avilissait. Une espèce de langueur s'emparait d'eux, une sorte de compensation et de sérénité sans fondement au beau milieu de la désolation. La douce et morne tristesse de Lisbonne les gagnait.

La vie tombait dans la routine. Ils se trouvaient des foyers ; ou, plutôt, s'en créaient. Des verres d'apéritif brillaient sur les tables des cafés disposées par centaines sous les ormes de l'Avenida. Des caisses de géraniums apparaissaient dans les salons de thé en vogue sur le Chiado. Des nappes à carreaux bariolées et des verres moussant de bière se mirent à fleurir comme les fleurs des alpages dans les coins ombragés où la vue était imprenable. Des parasols et des *cabañas* envahirent les plages. Les courts de tennis furent passés au rouleau. Le terrain de golf d'Estoril se fit animé et difficile.

Lisbonne devint Leipzig, Leyde, Lyon. De petites répliques d'une Europe morte et abandonnée surgirent dans toute la ville, surnoisement, tendrement, plutôt chichement. Chaque race d'immigrants s'assemblait sous sa propre tente. Français et Belges envahissaient les cafés des boulevards. Armés de leurs appareils photo, les Allemands fréquentaient les lieux et monuments historiques. Les Anglais se retrouvaient au club de bridge et sur les

courts de tennis. Hollandais, Norvégiens et Yougoslaves allaient prendre des bains de soleil sur les longues plages bordées de falaises. Même quelques rares petits Hindous, Chinois et Mésopotamiens apparurent çà et là dans des endroits inattendus où leurs voix plutôt plaintives tintaient doucement dans le labyrinthe des langues européennes. Tout le monde parvenait à être raisonnablement heureux ; ou au moins satisfait ; ou au moins résigné. Le café, le beurre et la viande de bœuf ne manquaient pas. Il y avait même une certaine quantité d'essence. Des livres et des périodiques arrivaient de Londres, Rome, Berlin, New York. Varsovie, Rotterdam et Belgrade glissaient dans le passé.

De temps en temps peut-être quelque rumeur — une disparition, un scandale, un suicide — leur rappelait que l'ennemi, *les autres*, était encore tout proche. Mais pas souvent. Peu à peu les ruines semblaient dans l'oubli.

Les mois s'écoulaient. Six, douze, vingt-deux. Les trivialités s'agglutinaient et collaient à leurs vies telles des bernaches à une épave.

Pourtant, dans ces circonstances, la ville n'en conservait pas moins une énergie propre ; sans bruit, elle continuait de remplir discrètement sa fonction de miséricorde. C'était une oasis qui ne cessait d'attirer les désespérés au bout de leur errance. De tous côtés ne régnaient que le désert, les ténèbres et la faim. Dans chaque pays, un million d'yeux se tenaient braqués dans la direction du Portugal. Quelques rares chanceux parvenaient à atteindre Lisbonne. Pour les autres, elle demeurait un mirage ; une vision de paix, de sécurité et d'abondance ; un symbole d'évasion, une issue au cauchemar qui les endeuillait.

Aucune ville n'avait joué pareil rôle au cours de l'histoire. La moindre tragédie de la guerre s'y trouvait reflétée en miniature. La moindre disparition y recherchait un réconfort, la moindre blessure une guérison. Le moindre espoir y trouvait de quoi s'y nourrir. Et, tout autour, un millier d'yeux observaient sans arrêt, mille oreilles se tenaient continuellement à l'écoute.

Lisbonne était devenue une ville d'échos, d'ombres, d'hallucinations.

Chapitre III

En se desséchant, les grands ormes viraient à l'or. Chatoyant de dix mille plumes inquiètes, ils déployaient leurs ailes au-dessus de la place. Charriant dans leurs nervures autant de vies cachées que l'histoire elle-même, ils répandaient sur le trottoir un labyrinthe d'ombres. Un souffle les traversa. Dix mille vaguelettes claires — d'un bronze lumineux infiniment fragile — virent le jour parmi les branches. Alors trois minuscules plumes, un peu plus dorées que les autres, tourbillonnèrent jusqu'au sol.

À gauche se dressait la *Bibliotheca* jaune chamois, un rien trapue, et, à droite, une rangée de maisons du dix-huitième siècle, toutes ornées de balcons en fer au beau vert émeraude. Au cœur de la petite place, les ormes entouraient un jet d'eau. Et, à l'autre bout, se trouvait la *Policia*.

La petite place rayonnait de calme ; un calme antique et indolent.

Une grande femme svelte en tailleur gris fait sur mesure traversa la place en direction du portail de la bâtisse grise et laide. Elle gravit lentement les cinq marches de pierre et s'arrêta un instant.

Plusieurs hommes la regardaient, avec le détachement circonspect de ceux qui observent une femme qu'ils ne peuvent comprendre ni posséder.

Elle portait un béret rouge d'où ruisselaient ses cheveux bruns en une riche courbe avivée de belles mèches grises. Le visage au-dessous était petit, intelligent et expressif. Ses traits délicats et un rien dédaigneux étaient adoucis par l'expérience, animés par l'esprit. Ses lèvres étaient rebelles et cependant accommodantes, le front têtue et pourtant sensible, le menton puissant mais rétif, le nez retroussé et taquin, un nez typiquement russe. Son corps possédait une grâce élastique. Mais son charme tenait essentiellement à ses yeux gris légèrement tombants : une beauté intelligente, une beauté d'oiseau, teintée de grands lointains — un écho de Mongolie.

Des marches de marbre noir conduisaient à la porte de style baroque. Deux plantons y montaient la garde. Le bâtiment était un ancien palais. Les intempéries et la négligence en avaient insensiblement patiné les murs ; la rouille avait couvert d'écailles les barreaux des fenêtres.

« La Police internationale ? » s'enquit-elle. Magnétique et souple, sa voix ressemblait à son regard.

Les deux gardes — on eût dit des jumeaux — la considérèrent d'un air absent, sans répondre. N'avaient-ils pas compris ? Râblés, dans leurs uniformes bleu anglais, ils avaient le visage ruisselant de sueur. Ils ne soufflaient mot. Elle se tourna vers celui de droite et répéta sa question.

Les lèvres de l'homme s'écartèrent en un sourire épais et effronté. C'étaient des lèvres maures et les yeux

exsudaient une virilité excessive que rien ne peut soulager ; des yeux complètement dénués d'intelligence.

« Oui », fit-il en un murmure à peine audible. « Le capitaine ? »

Elle acquiesça d'un signe de la tête.

« Traversez la cour, puis à droite. En haut des marches, *senhora*. » Il détourna sa magnifique tête d'étalon d'un air plutôt lugubre en prononçant ces paroles. Son corps tout entier dégageait une espèce d'éclat sexuel. Même la voix était phallique. Son visage se referma et retrouva son manque d'expression.

Elle passa sous le portail ; l'ombre fraîche lui fit l'effet d'une douche. Puis la fournaise de la cour, palpitant faiblement, légèrement gazeuse. Usés au point de dessiner des vagues, les carreaux verts du dix-huitième siècle brûlèrent les semelles de ses chaussures.

Elle arriva devant une petite porte en bois marquée à la peinture blanche : *Policia Internacional*. Puis un escalier de fortune, de construction récente, dont le bois frais embaumait encore.

En haut de l'escalier se trouvait un borgne aux cheveux gris tenant à la main une casquette verte à galon :

« *Bilhete* ? »

Mal à l'aise, elle évita son regard. « Oui ? Quelle carte ? »

— Votre carte de séjour. » Sa voix tranquille avait un accent d'effronterie. On sentait chez lui une impudence naturelle.

« Je ne l'ai pas avec moi.

— Vous devez toujours l'avoir avec vous.

— Je veux voir le capitaine.

— Je regrette, *senhora*. Vous connaissez le règlement. »

La femme devint très calme et dit posément : « C'est

un entretien spécial. Je suis journaliste. Je n'ai pas besoin de *bilhete*. Veuillez en informer votre capitaine. »

L'unique œil du factionnaire se fit revêche et soupçonneux. Il disparut derrière une porte au verre dépoli, avant de réapparaître presque aussitôt. Il alla à la fenêtre d'un pas de sénateur et, l'air pensif, plongea un regard en biais dans la cour. Il donnait l'impression d'avoir oublié la présence de la femme.

Tout à coup il se retourna. « Votre nom ? »

— Irina Petrova.

— Nationalité ?

— J'ai un passeport français.

— Très bien, fit-il d'une voix douce. Le capitaine attend. »

Il ouvrit la porte en verre.

Tête penchée, visage invisible, la maigre silhouette au bureau était occupée à écrire.

« Capitaine Almeida ? »

Son étroite tête de moine se tourna et se redressa, salua poliment et sourit. « Veuillez vous asseoir, madame Petrova. Excusez-moi. Nous avons beaucoup de travail ces jours-ci. Une Chesterfield ? » Il lui présenta le paquet.

« Des cigarettes américaines, je vois. »

Il acquiesça fièrement. « D'habitude je fume des Pall Mall. Mais, de nos jours... » Il sourit à nouveau, se servant de ce sourire comme d'un masque derrière lequel, sous un air indolent, ses yeux la scrutaient avec une hostilité pénétrante.

Il s'essuya le front et, l'air chagrin, passa sa langue sur ses lèvres froncées et pâles. Irina fut soudain prise d'un sentiment d'impuissance et d'inanité. Derrière lui, les rideaux sales frémirent un peu. Il la regarda silencieusement dans

les yeux, et son regard était un long doigt flétri traversant une mer de doute qui l'évaluait sans la toucher, sans but, sans intérêt.

« Je dois vous demander de ne pas vous inquiéter.

— C'est très gentil à vous, capitaine Almeida. »

Il baissa les paupières. Sa main posée sur le buvard vert ne cessait de s'ouvrir et de se refermer autour de quelque objet imaginaire. Il releva la tête et lui adressa un regard irrité. « Il peut être libéré d'un jour à l'autre.

— Pardonnez-moi, capitaine Almeida. Mais, si je ne m'abuse, c'est exactement ce que vous m'avez dit la dernière fois.

— La dernière fois. » Il parut soudain s'intéresser à une petite tache noire au coin du buvard. « C'était il y a quinze jours ?

— Un mois, je pense.

— Presque un mois », dit-il à sa façon impersonnelle, mathématique.

Elle se rendit compte qu'elle était venue exactement vingt-quatre jours plus tôt. Depuis cette entrevue, il y avait eu des coups de téléphone, des entretiens, des lettres ; mais il n'en était rien résulté : Vincent se trouvait toujours en prison.

« N'avons-nous pas droit, s'enquit-elle froidement, à un semblant d'explication ? »

Il sourit. « Je vous présente nos excuses, madame Petrova.

— Oui ? » Elle fut prise d'un tremblement croissant de colère et de dégoût. « Des excuses ne réparent pas une injustice. »

L'étonnement se lut sur le visage du capitaine, et il recula un peu. « Une injustice ? Je regrette infiniment. Y

a-t-il injustice ? Je comprends que cette affaire est loin d'être claire. »

Il sourit, comme s'il y avait entre eux deux un secret dont ni l'un ni l'autre n'avaient encore parlé. Il la sondait, la traversant de son regard avec un dégoût qui comportait encore un curieux élément de compréhension.

Brusquement prise d'un sentiment de malaise, Irina se demanda : Que sait-il au juste de nous ?

Puis, enhardie par cet accès d'inquiétude, elle lança :

« Capitaine Almeida, il n'y a pas de raison que cette affaire demeure obscure. Il y a eu suffisamment de temps pour mener une enquête. L'homme est totalement innocent, et je crois que vous avez, à ce sujet, des preuves tangibles. »

Le visage de l'officier recouvra un air très calme et bien-séant. Elle regretta aussitôt d'avoir perdu son sang-froid. Elle s'apprêtait à s'excuser lorsqu'il fit, d'un ton tranchant :

« C'est tout à fait exact, madame Petrova. Vous avez entièrement raison. Je vous présente mes excuses. Je suis très occupé. Je vais faire mon possible pour vous être agréable.

— S'il vous plaît, capitaine Almeida. » Elle sentit une nouvelle vague de détresse et de confusion l'envahir. « Y a-t-il quelque espoir... »

— Nous n'avons pas le privilège, répondit-il d'une voix lasse, de faire des promesses arbitraires.

— Mais vous pensez qu'il existe une possibilité de le... »

Il l'interrompt : « Une possibilité. Il y a eu des affaires semblables. Un jeune Polonais, par exemple, l'autre jour... » Il se fit tout à coup cauteleux, adoptant un dehors

naturel, sans cérémonie. « Une affaire fort singulière. Le garçon paraissait tout à fait honnête, parfaitement candide. Passeport en règle. Tout absolument conforme. »

Il bâilla ; un petit bâillement discret et horrible.

Toute possibilité d'échange avec lui tourna court. Il approcha de la fenêtre à grands pas, jeta un coup d'œil au ciel, cligna des paupières, puis fit brusquement volte-face.

« Madame Petrova », grogna-t-il d'un ton hargneux, presque furieux, « permettez moi d'être franc. Vous perdez votre temps. Le monde est en guerre. Et qu'est-ce que la guerre ? L'extinction nécessaire de la liberté individuelle, du bonheur individuel, du droit à la justice individuelle. Je suis désolé. Je suis patriote. Moi aussi, j'ai fait des sacrifices. Je fais de mon mieux, mais il y a des choses qu'il n'est pas en mon pouvoir d'accomplir. Excusez-moi, madame Petrova. Bon après-midi. »

Elle replongea dans la fournaise de la ville. Les ormes dorés de la place, la fontaine languissante, les longs balcons verts — tous appartenaient désormais à quelque chose de désuet et de laid. Elle avait le mal du pays. Une vague de nostalgie la submergea : le regret de Paris, de la paix, des gens en qui elle pouvait avoir confiance.

Elle se dit : Il faut que je prenne une tasse de thé. À quoi bon se mettre dans tous mes états ? Inutile de me rendre malade. Une tasse de thé, et retour à Estoril.

Un changement d'expression se lut sur son visage. Elle s'arrêta un instant parmi les ormes. C'est à peine si elle bougeait ; et pourtant, sur la posture banale de son corps élancé et la froide colère grise de ses yeux, se glissa un nouvel air — d'attente, d'urgence. L'air d'une femme sur le point de retrouver son amant.

L'espace d'un instant, son visage — bien trop agile et décidé pour être joli — se fit lumineux; baigné d'une intense beauté intérieure, la beauté d'une passion enveloppante.

Elle se mit en marche en direction du Café Imperium, en bas de la ville.

Chapitre IV

Debout dans l'ombre des arcades, Vincent retint son souffle. Qu'éprouvait-il ? De la peur ? De l'allégresse ? Ou une confusion aveuglante ?

L'homme ne lui était pas inconnu ; trapu, chauve, des yeux de coq. Il remontait la rue étroite qui menait à la cathédrale, s'arrêtant çà et là pour prendre une photo avec son Leica.

Oui, Vincent connaissait cet homme. Il avait le visage laqué d'une épaisse couche de sueur vermeille. Un négociant en vins de Vienne, Herr Liliengarten. Allait-il traverser les arcades ? Ou entrer dans la cathédrale ? Il reconnaîtrait certainement Vincent. Quatre mois plus tôt ils avaient passé toute une soirée ensemble, à bavarder au Café Chiado autour d'un verre de constantino. Un petit homme amusant, indiscret, malhonnête.

Herr Liliengarten s'arrêta, grimaça et s'assit sur un banc sous un tilleul, près d'une petite fontaine. Il ôta son manteau qu'il posa à côté de lui sur le banc. Sur le manteau, il posa un numéro du *Wiener Illustrierte*, et mit son Leica dessus. Il appuya sa tête ronde et chauve contre le tronc du tilleul et ferma les yeux. Puis il les rouvrit, prit

son numéro du *Wiener Illustrierte*, se mit à s'éventer doucement, puis baissa de nouveau les paupières.

Vincent hésita. Oserait-il poursuivre vers le bas de la ville et passer juste devant Herr Liliengarten ?

Évasion ; libération. Cela ressemblait à une maladie : un à un, il en vivait les douloureux symptômes. Son discernement l'avait fui, une saute d'humeur incontrôlable emplissait ses veines. Joie et danger mêlés. Sa vue se brouilla. Il ne pouvait se décider ; cela lui était impossible.

Herr Liliengarten donnait l'impression de s'être assoupi. Le journal lui glissa des mains et tomba sur le trottoir. Sa bouche se mit à bérer ; son ventre à tressaillir à intervalles réguliers.

Aucun spectacle n'aurait pu produire impression plus paisible, plus innocente. Un petit Viennois corpulent en bras de chemise, dormant à poings fermés sous un tilleul. Le bruissement d'une fontaine. Deux moineaux sautillant par terre. Et, au-delà, la cathédrale — aussi massive qu'une forteresse, mais aux teintes aussi délicates que des capucines.

C'était incroyable. En un éclair, Vincent vit le miracle que représentait cette liberté nouvelle. Là, dissimulé dans l'ombre fraîche des arcades, il pouvait agir tout à sa guise. Le monde alentour rayonnait. Il avait le loisir d'aller où il le désirait. Il pouvait chanter, sauter, rire, courir n'importe où. Il fut pris de vertige. Il s'extasia sur ce trésor nouvellement acquis : celui-ci étincelait tel un joyau dans la paume de sa main. Il éprouva une grande envie de descendre au bord de l'eau, au bas de la colline, et d'en savourer le spectacle en toute tranquillité.

Ou était-ce un rêve ? Se réveillerait-il brutalement pour s'apercevoir que tout cela avait disparu ? Il entreprit de

traverser la place. Tout à coup, Herr Liliengarten se mit à remuer. En proie à de violentes secousses, son visage se redressa, se convulsa, pour finir par exploser. Vincent prit peur. Puis il comprit qu'Herr Liliengarten avait éternué : rien de grave. Ce n'était qu'un petit éternuement désarmant, très humain.

Vincent éprouva un élan de sympathie envers Herr Liliengarten. Devait-il aller vers lui, s'asseoir à ses côtés et entamer une conversation amicale ?

Mais quelque chose dans l'air laissait à désirer. L'extrême tranquillité du moment faisait l'effet d'un mirage trompeur. Vincent recula prudemment dans l'ombre de l'arcade.

Un paon de jour traversa la rue. Attiré par les clignotements fluides, il voleta en direction de la fontaine et s'immobilisa en suspens, avant de foncer sur le tilleul où il se posa un instant au beau milieu de la fragrance chaude et onctueuse. Après quoi, il reprit son vol, droit sur Herr Liliengarten, dont le crâne chauve luisait, aussi crémeux qu'un œuf d'autruche. Le papillon hésita. Il décrivit quelques cercles indécis et finit par se poser au sommet du crâne d'Herr Liliengarten. Il s'y installa confortablement, ailes déployées, et se chauffa au riche soleil d'automne.

À nouveau, le visage d'Herr Liliengarten commença insensiblement de se crispier. Ses sourcils se froncèrent, ses lèvres se plissèrent. Une nouvelle fois son visage éclata en éternuement. Le papillon décolla, affolé. Il s'enfuit en zigzaguant dans la direction de Vincent, se balançait par saccades de droite et de gauche, puis s'installa posément sur un amas de crottin à moins de deux mètres.

Vincent s'approcha pour l'observer. L'insecte releva

ses ailes à deux reprises, puis les étala lentement. Elles chatoyaient, brun velouté iridescent. Flottant sur les ailes inférieures, deux yeux de paon d'un bleu rutilant couvert d'une poudre d'or vert le fixaient doucement. Aussi radieux et duvetés qu'un bourgeon qui débouffe, ces ocelles sortaient tout droit de la chrysalide. Vincent n'avait jamais rien vu d'aussi exquis. L'insignifiante beauté paraissait soudain auréolée de gloire surnaturelle. Cette créature n'avait que quelques heures. Elle n'avait pas fini d'explorer le premier éblouissement de la vie — l'ardeur du soleil, la fragrance de l'air, le miracle du vol et la liberté sans borne. Minuscules massues annelées, les antennes effectuaient de lents cercles circonspects. Ses yeux en nids d'abeilles fixaient le ciel d'un regard vide.

Vincent fut traversé d'une folle délectation. Comment avait-il jamais pu méconnaître la magie de la jeunesse ? Si brève, si fugace, d'une fraîcheur si éblouissante ! Comment pouvait-on imaginer souiller ces instants, d'où même les insectes tiraient leur ravissement ? Les morts sont morts une bonne fois. Quelle bêtise oblige l'homme, seul de toutes les créatures, à dresser des murs autour de son cœur ?

Le papillon s'envola d'un coup, traversa les arcades à petits coups d'ailes éperdus ; puis prit sereinement son essor et s'éleva toujours plus haut, jusqu'à dépasser la tour de la cathédrale et disparaître dans le bleu intense de la voûte du ciel.

Une grave tristesse submergea Vincent. Je viens, moi aussi, de quitter une chrysalide, se dit-il. Je ne dispose, moi aussi, que de quelques heures de liberté devant moi... Mais je transporte ma prison en moi-même. Une prison bien plus sombre que les murailles d'Alfama.

Un son moelleux parvint à ses oreilles, semblable au murmure d'un torrent de montagne. Il se tourna. Herr Liliengarten ronflait.

Tel un explorateur traversant un marécage particulièrement traître, Vincent se fit le plus léger possible pour quitter les arcades et, à la hauteur de la fontaine en bronze, se mit sur la pointe des pieds pour passer devant Herr Liliengarten.

Mais il constata alors qu'Herr Liliengarten n'était pas assoupi ; pas tout à fait. Deux étroites lueurs brillaient sous ses paupières. La bouche se referma imperceptiblement. Le ventre cessa de tressaillir.

Vincent fila droit devant lui sans se retourner. N'importe ; peut-être l'homme dormait-il vraiment, après tout. Et, de toute façon, qu'avait-il à redouter ?

Il sentit un regain de confiance lui redonner de l'énergie. Il avait remporté une deuxième victoire, petite mais significative.

Il devait commencer à s'organiser. Il fallait calculer chaque minute.

Tout d'abord, il devait voir Quintanilla.

Mais, avant de rencontrer Quintanilla, il devait aller voir la mer.

Il descendit un escalier étroit qui menait de la Traversa de Misericordia à la Rua dos Franqueiros. Puis, une fois dans la Rua dos Franqueiros, il se dirigea vers la place du Cheval Noir¹.

1. Aujourd'hui appelée place du Commerce. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Chapitre V

La place du Cheval Noir est l'une des plus belles places au monde. Au bord des eaux vertes et troubles du Tage, elle se trouve orientée plein sud. Le dos tourné à l'Europe, elle porte un regard serein vers la mer, en direction du brut et du préhistorique, des formes primitives d'Afrique. À l'ouest comme à l'est, elle est encadrée de massives colonnes du dix-huitième siècle et, au-dessus de celles-ci, des courbes austères et des ombres pastel caractéristiques de Lisbonne. Au nord, une arche majestueuse donne sur les rues grouillantes de la ville. Et au beau milieu de la place se dresse la superbe statue qui lui vaut son nom. Lumineuse, vaste, peu fréquentée ; le flux vital de Lisbonne ne l'arrose plus. Une poignée de marins, quelques employés des postes, deux ou trois galopins, de rares mendiants et flâneurs ; c'est tout. Et pourtant la place déborde d'humanité. Chacune de ses pierres y brille des générations de mains qui s'y sont attardées. Chaque escalier ploie sous des années et des années de promenades paresseuses. Des mois plus tôt, Vincent y venait tous les jours. Assis en plein soleil, il observait les goélands, bavardait avec les marginaux et

contemplant la splendeur du ciel, rehaussée par le cadre brillant. Nulle part le ciel ne lui avait paru si lumineux — une mer bleue sur laquelle la statue, les façades et les lointaines tourelles flottaient comme des fleurs. Cet endroit tout entier dégageait une impression de sécurité et de repos.

Vincent pénétra sur la place. Le bord de l'eau l'attirait tel un aimant.

Une vingtaine d'hommes se tenaient assis sur le mur de pierre et les larges marches de marbre qui menaient jusqu'au fleuve ; des vagabonds, des hommes hirsutes, pas rasés, aux regards dévergondés, rieurs et un rien déments. Sous ses yeux se déployaient la baie et son fouillis de bateaux multicolores. Les bacs de Cacilhas, là-bas au milieu du Tage, et le majestueux vaisseau amiral si ancien, vestige d'un autre âge ; des vingtaines de petites barques à rames, des sloops, des trois-mâts, des quatre-mâts, des pétroliers, des remorqueurs, des chalands à charbon ; deux contre-torpilleurs portugais, l'*Andrade* et le *Bragança* ; et un vieux croiseur espagnol ondoyant au loin.

En passant d'un pas nonchalant, un cireur de chaussures jeta un coup d'œil machinal aux souliers usés et crottés de Vincent.

Une vieille harpie défraîchie vendait des oranges et des prunes. Une autre proposait de l'eau distillée à un sou le verre dans une cruche magenta. Un garçon pieds nus, paralysé d'une jambe, proposait des cartes postales. Quatre petits matelots basanés faisaient une partie de cartes sur les marches de marbre. Six enfants, vêtus de bleu, jouaient à la marelle à l'ombre de la statue. Deux

hommes à barbe noire approchaient de la rive à bord d'un canot à rames vert bouteille.

Aucun d'entre eux ne fit attention à lui. Et cette indifférence même lui fut la plus discrète et la plus tendre des bienvenues.

Le monde paraissait comblé d'un singulier ravissement qui unissait toute chose. Il n'y avait pas un de ces êtres, non, pas un seul d'entre eux, que Vincent n'aimât un instant. Il voulait à tous leur parler, rire, les étreindre, les embrasser, leur glisser à chacun un mot, n'importe quoi, à l'oreille.

Un jeune métis en béret bleu, cheveux crépus et lèvres épaisses, était assis à côté de lui. Il se pencha vers Vincent, lui toucha légèrement l'épaule.

Soudain sur le qui-vive, Vincent eut un sursaut.

« Cigarette ?

— Je n'en ai pas.

— Ah ! Tu ne fumes pas !

— Pas beaucoup.

— Tu n'aimes pas nos cigarettes ?

— Je ne les ai pas essayées.

— *Tres Vinte ? Diana ?*

— Je ne fume presque jamais.

— Tu es allemand ? »

Vincent fit signe que non de la tête.

« Non ? » Le petit visage se fit soupçonneux. Les traits négroïdes prirent un air changeant, perfide. « Alors, qu'est-ce que tu es ? »

Vincent eut un sourire timide. « Un homme sans pays. Et toi ? Tu es d'Angola ?

— Du Mozambique », rectifia le garçon, arrogant et

honteux. Il baissa les yeux et ajouta : « Mais je suis allé dans le monde entier. Sur des navires.

— En Asie ?

— Oui. Shanghai. Macao.

— Calcutta ? Singapour ?

— Goa, Timor, Colombo.

— Et l'Afrique ?

— Le Cap, Dakar, Alexandrie.

— Et l'Amérique ?

— Santos, Rio, Pernambouc.

— Santiago ?

— Caracas. Barranquilla. Vera Cruz.

— New York ?

— Oui, et Baltimore, Seattle, Galveston.

— Partout ?

— Partout... »

Ils demeurèrent assis en silence, pris par la magie de ces noms de lieux.

Soudain le garçon lança, l'air provocant : « Je t'ai déjà vu.

— Vraiment ?

— À Estoril. »

Vincent repartit, imperturbable : « Peut-être. Je suis allé à Estoril.

— Il y a quatre mois ?

— À peu près à cette époque-là. »

Le garçon lui adressa un sourire faussement langoureux. « J'ai besoin d'argent », annonça-t-il en frottant lentement son pouce contre son index.

D'un mouvement de la tête, Vincent lui fit comprendre qu'il n'en avait pas, et sourit : « Je suis aussi pauvre que toi.

— Tu es pauvre ?

— Pas un maravédis.

— Cinq *escudos* ? »

L'agressivité perçait dans sa petite voix rauque. « S'il te plaît ? »

Vincent, mal à l'aise, regarda ailleurs.

Quand il se retourna, le garçon avait disparu.

Plaçant les bras sur la pierre luisante et fraîche de la balustrade, il renversa la tête et fixa le ciel. Il fut pris de vertige. Jamais auparavant il n'avait vraiment regardé le ciel. Il ne l'avait jamais jaugé, minutieusement examiné. Le ciel tout entier, le ciel seul, et rien d'autre. Pas de nuages, pas d'étoiles. Une tapisserie invisible était à l'œuvre dans le bleu : vents, vapeurs, sons, réfractions, frémissantes couches chaudes et froides.

Évasion ; la pensée était aussi vide et informe que le ciel.

Porté par un courant, un goéland passa juste au-dessus de lui.

Un miracle. Un éclat de vie insouciant, et une œuvre d'art accomplie. L'espace d'un instant, l'oiseau demeura suspendu hors du temps, juste à la verticale. Aussi parfait et symétrique qu'un cristal, l'éventail des plumes argentées de la queue reposait sur le bleu du ciel dénué de surface. Le ciel en devenait plus limpide et frémissant ; et le goéland, à son tour, paraissait métallique, métaphysique. Seuls ses yeux, à peine visibles, reflétaient la passion et le ravissement qui le guidaient. Il resta accroché une seconde dans le vide sans bouger, puis tourna pour monter au ciel en spirale, ainsi qu'un coquillage qu'on laisse tomber dans une mer bleu clair.

Soudain méfiant, Vincent jeta un coup d'œil de l'autre

côté de la place. Amplifiée par la lumière du soir, la ville donnait l'impression de se tenir à l'écart, dans une lointaine contrée de légende.

Les bras chargés de fleurs, un unijambiste dormait à même les marches. Un individu à tête de hyène baignait son pied enflé dans le fleuve. Accroupi à côté de la *mictoria*, un homme comptait des petits bouts de papier vert. Il y en avait un qui prédisait l'avenir dans les mains, non loin de la statue. Noir comme le charbon, un autre lisait la Bible à voix haute. D'une chiquenaude, un jeune caporal de grande taille canardait les pigeons de noyaux de cerises. Un syphilitique vendait des mouchoirs de soie, chacun soigneusement plié et glissé dans un coquillage.

Pour Vincent, ces hommes étaient des fous, ou des sauvages. Tous donnaient l'impression de prier, chacun selon la perte qui l'affectait personnellement. Ils priaient que leur soient accordées deux choses, aussi impossibles l'une que l'autre : être rapprochés du monde des hommes, être libérés du monde des hommes.

Mouettes et goélands tournoyaient au-dessus des marches de marbre, par vingtaines ; multitude d'éclats d'argent épousant les tourbillons de la brise. Une intense envie de dormir, comme une impression de transe, envahit Vincent ; il voulait s'étendre au bord de l'eau et sombrer dans le sommeil.

Mais, à cet instant précis, lui parvint un bruit étrange, venu de très loin — si véhément, si faible, à peine audible. Quelque explosion à des kilomètres de distance ? Le vrombissement d'un train au loin ? Non. Plus profond, plus grave. C'était la mer ; la mer verte, échevelée, tumultueuse, tonnait parmi les falaises de Carcavelhos.

Il regarda l'heure au-dessus de l'arche. Cinq heures moins dix.

Il se leva, l'air résolu. Il devait voir trois personnes avant minuit. D'abord Quintanilla. Et, à l'instant, une pesante incertitude s'empara de lui. Quintanilla savait ce que lui-même voulait savoir — il en était sûr. Mais le lui dirait-il ? En aurait-il le courage ?

Il descendit l'escalier des toilettes publiques — un demi-cercle d'urinoirs en faïence bleue, et un unique lavabo surmonté d'une glace. L'endroit était désert. Une ombre se profila un instant dans l'escalier avant de disparaître. Il remplit le lavabo, y plongea sa tête brûlante qui lui tournait, puis se regarda dans la glace.

Il eut un mouvement de recul. C'était un visage qu'il n'avait jamais vu. Ce visage avait l'air impitoyable, grave, tout à fait mystérieux. Était-ce vraiment le sien ? Incroyable. Quatre mois de prison l'avaient vieilli et en avaient durci les traits. Oui : le cou épais et puissant, les yeux marron et les cheveux châains aux boucles serrées dénotaient des traces de brutalité. Mais c'était plus que ça. Il avait l'impression de porter un masque. Il passa les doigts dans ses cheveux mouillés, reprit son chapeau et monta l'escalier.

Vaguement embarrassé par quelque incident non identifiable qui le laissait perplexe, il se mit lentement en marche et traversa la place en direction du centre de la ville.

Alors qu'il avançait d'un air songeur sur le dallage de pierre, il ne se doutait pas qu'un petit individu basané l'observait attentivement. Au bout d'un moment, celui-ci se leva, se dirigea à grandes enjambées vers la guérite, s'adressa au factionnaire et lui montra du doigt la grande silhouette de Vincent qui disparaissait à pas pesants à l'autre bout de la place.

Chapitre VI

« Vos instructions... » Affectée et précise, affûtée par un léger zézalement, la voix semblait faire partie de la pièce. Elle était accompagnée d'un faible tambourinement de doigts sur une bouilloire en cuivre.

Deux hommes se tenaient assis dans l'obscurité d'une boutique d'antiquaire, de part et d'autre d'une petite table chinoise en ébène sculptée. Sur la table se trouvaient le service à thé, un plateau de backgammon et un petit bouddha en bronze. Au-dessus d'eux, une unique fenêtre en losange donnait sur une petite cour. Une lumière anémique pénétrait dans la pièce, à peine suffisante pour distinguer les objets. Il flottait une odeur d'encens.

Le visage qui écoutait était extraordinairement beau : ciselé, grec, yeux bleus. Le visage qui s'exprimait n'était pas un visage : c'était un masque. La conversation se déroulait en allemand.

« Vos instructions sont les suivantes. Vous devez vous présenter au casino d'Estoril à une heure. » Un long doigt didactique se posa sur la bouilloire. « Aussi ponctuel que possible. Allez à la deuxième table de roulette. » Deux doigts étaient maintenant côte à côte sur la bouilloire de

cuivre. « Jouez cinq minutes, sans trop attirer l'attention. » Cinq doigts sur la bouilloire, puis un battement d'excuse de la main.

L'homme qui écoutait continua de regarder sans un mot l'individu qui lui faisait face, avec l'air détaché et impersonnel d'un officier. Il y avait quelque chose de militaire dans sa gabardine fauve, ses cheveux impeccables, la virilité affirmée de sa voix, même dans la précision excessive de ses traits — lèvres crispées, oreilles minuscules, jeu nerveux des muscles de la mâchoire. Il avait tout d'un homme habitué à donner des ordres ; pourtant, en l'occurrence, il en recevait. Une chose rendait cela plausible : son interlocuteur.

Herr Schmidt poursuivit. C'était lui qui tenait le magasin (« Kunitz », le nom figurant sur la vitrine, n'était pas le sien) et il émanait de sa personne un certain côté grotesque, en affinité avec celui de la boutique. Il faisait penser à une poupée hallucinée. Son visage avait été gravement brûlé quelques années plus tôt. D'un rose brillant, la nouvelle peau ressemblait à du taffetas. Dépourvu de cils et de sourcils, il possédait un nez curieusement délicat et féminin, ainsi que de minces lèvres sans pulpe qui remuaient à peine quand il parlait. Impossible de donner une idée précise du cauchemar rose satiné de ce visage.

Il murmura, sur un ton d'excuse :

« Vous ne m'en voudrez pas d'ajouter certaines indications de mise en scène — des précautions d'usage, vous comprenez, rien de plus. Vous irez ensuite tranquillement au bar commander une boisson. Pardonnez-moi si je suggère un gin-tonic. Que la bouteille de Schweppes à moitié vide reste à côté de vous. Très bien... Au fait, avec qui dînez-vous ?

— Le comte Caldelas. Au château.

— Tout à fait exact. Vous ne jugerez pas trop malséant de vous en aller ?

— Pas de problème, Herr Schmidt.

— Un départ à minuit et demi devrait vous donner amplement le temps. Bien plus de temps que nécessaire. Vous porterez un smoking, naturellement. Par ce temps chaud, votre smoking blanc, bien sûr. Juste une petite requête : un œillet. Rouge foncé. Pardonnez-moi... Après tout, vous vous montrez toujours très *soigné**¹ et sensible à la décoration ! » Il eut un drôle de sourire et vida sa tasse de thé. « Où en étions-nous ? Ah... le gin-tonic. »

Il prit une tranche de citron, se renversa dans son siège, la plaça entre ses lèvres, l'épreignit méthodiquement, puis poursuivit, d'un filet de voix saccadé :

« Une jeune dame viendra s'asseoir à côté de vous au bar. Blondasse. Pas trop jolie, mais convenable. Un léger flirt ? Seulement si vous insistez. Par les temps qui courent, hélas, ce genre de chose doit mourir dans l'œuf. Quoi qu'il en soit, elle se débrouillera pour glisser un ou deux papiers sous votre bouteille de Schweppes. Tout à fait négligemment. Je vous prie de ne pas juger ces détails trop ornementaux ; vous savez comment c'est ! Notre ennemi a au moins deux observateurs tous les soirs dans la salle de roulette. » Il sourit à nouveau. Les lèvres se fendirent, découvrant les dents pointues, et le visage prit une horrible expression qui faisait penser à une tête de rat. Après quoi, la voix reprit un ton banal et prosaïque :

« Au fait, quand partez-vous ? »

1. Les mots ou expressions en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

— Demain midi. L'aérodrome de Sintra.

— Madrid ? Barcelone ?

— Barcelone lundi matin.

— Excellent ! Accordez-moi une faveur. À Barcelone, faites en sorte de vous arrêter Calle Ibáñez, au numéro seize. Avant deux heures. Une petite boutique de marchand de vin. Vous trouverez une Mme Lamotte. Dites-lui mon nom. Elle aura un petit paquet pour vous. Et donnez-lui ceci. »

Il plonge la main dans sa poche et en tira une étroite enveloppe grise.

« Est-ce bien clair ?

— Je crois que oui, Herr Schmidt.

— Ne croyez jamais, mon ami ! Ne vous fiez à personne, pas même à votre propre mémoire ! »

Un doigt décharné se dressa ; les lèvres s'écartèrent à nouveau en un rictus monstrueux. Chez lui, tout relevait davantage de la farce que de la conspiration. Cela confiait à l'absurde.

« Faut-il vous télégraphier ?

— Nullement. Quand vous arriverez à Barcelone, télégraphiez à la banque de Berne. Ça sera bien suffisant. »

Le jour faiblissait ; mais, à un moment, le soleil déclinant répandit à travers la boutique un éclat jaune poussiéreux, presque imperceptible. La fenêtre en losange se dora de lumière. Le bouddha de bronze rougeoya sur la table. L'espace d'un instant, un fragile déploiement de rehauts — argent, porcelaine, or sourd — luit faiblement au fond de la boutique. Saints et anges baroques, candélabres de verre, miroirs de style manuélin, un nègre peint à la feuille d'or... Le soleil continua de sombrer. Le plafond s'alluma un instant, avant de s'obscurcir.

L'odeur de santal s'était accentuée.

Une jeune fille entra par la porte du fond et vint desservir la table. Avant de se retirer, elle jeta au visiteur un regard grave et perspicace.

« Une parente, Herr Schmidt ?

— Disons : pas en ligne directe. »

À nouveau, ce rictus atroce.

« Charmante. »

Herr Schmidt changea soudain de manière. Sa voix, baissant d'un ton, abandonna son zézaiement didactique. « Franchement, j'ai laissé un peu d'énergie ici. La ville, pensez-vous ? Le climat ? Les gens ? Un peu de tout, sans doute. Je ne trouve pas le sommeil. Impossible de fermer l'œil de la nuit. C'est toujours pareil : je me tourne, sur le point de m'assoupir, et soudain je suis pris de panique — à l'idée qu'il va m'arriver quelque chose dans mon sommeil, voyez-vous. Vraiment pénible, je vous assure. Je n'ai jamais, je peux dire, sombré dans la dépression ; même après cet... » Ses doigts frôlèrent délicatement ses joues. « Vous comprenez. Mais nerveux. Toujours. Mais que faire, en l'occurrence ? Comment remédier à ce genre de choses ? Le climat est mauvais, bien sûr.

— Débilisant.

— Il mine, physiquement et mentalement. On devient apathique. Cela fait sept ans que je suis ici, et je le sens bien, au fond de moi.

— Vous avez le mal du pays ?

— Non, pas le mal du pays. Rien d'aussi candide, ou d'aussi précis. »

Accablé de douleur et pourtant dénué d'expression, le visage de poupée disparaissait dans l'ombre. Candélabres et chérubins perdaient toute consistance pour ne

laisser que des fragments : une aile brisée, un sourire figé, une minuscule main rose. « J'ai l'impression de pourrir de l'intérieur. De sombrer dans une espèce de marais putride. Un miasme des nerfs. Jour après jour, nuit après nuit. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Vous avez besoin de changement, Herr Schmidt. »

La voix se faisait implorante. Plus le visage était happé par l'ombre, moins elle se contrôlait. Les doigts tambourinaient sur la table d'ébène. « Se reposer ? Mon Dieu, la vie ici n'est que ça : repos, détente, déclin. Ce qu'il me faut, c'est de l'action ! Mais que peut-on faire ici ? Le pays, les gens...

— Le Portugal a, lui aussi, connu son âge d'or. Ne l'oubliez pas.

— Bien sûr. Camoens. Vasco de Gama. Le grand explorateur, le grand poète. Ils planent toujours au-dessus de ce pays comme des fantômes. Il ne s'est rien produit ici depuis leur mort.

— Sinon un tremblement de terre.

— Un tremblement de terre. Quelques rois et reines. Une ou deux batailles. D'innombrables sardines.

— Avez-vous songé à rentrer ?

— Bien sûr, bien sûr. Mais...

Herr Schmidt s'était pétrifié sur son siège. Il ne bougeait plus du tout.

« Oui ? »

Le tempo des doigts d'Herr Schmidt s'accéléra. Sa voix s'était réduite à un mince soupir cadencé :

« Je suis plus âgé que vous. J'ai fait l'autre guerre, ne l'oubliez pas. Il se peut que je sois un peu déphasé. Mais, franchement... » L'expression de son visage avait viré au

grotesque : comme un enfant sur le point d'éclater en sanglots.

« Mais quoi ?

— Est-il possible que les choses n'aillent pas exactement comme elles le devraient ? Que quelque chose...

— Oui ?

— Que quelque chose *cloche* ?

— Il est inconcevable », fit le jeune homme, un tantinet narquois, « que quoi que ce soit cloche. Nous gagnons ; car nous sommes prêts à mourir. Les autres ne peuvent pas gagner : ils ne sont pas prêts à mourir. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Tranquillisez-vous, Herr Schmidt. Comme le disait le maréchal Foch, ce n'est pas sur le champ de bataille, mais dans l'âme, que l'on remporte les victoires. »

Un infime soupçon d'ironie s'était glissé dans la voix du jeune homme. Il se racla discrètement la gorge. Nul sourire ne s'esquissa sur ses lèvres. À la fois perçants et aveugles, ses yeux d'un bleu métallique ne perdirent rien de leur sérénité. Seul son pied ne cessait de taper contre la table et une palpitation nerveuse contractait les muscles de sa mâchoire. Il avait presque le visage et le port d'un héros. Il y transpirait à peine l'ombre d'une lutte intérieure.

Soudain sur la défensive, Herr Schmidt lui lança un rapide coup d'œil et se tut. Ses mains s'élevèrent jusqu'à son visage. Ses doigts glissèrent tendrement sur son nez artificiel et ses paupières roses. Alors il dit :

« À propos, ce bateau anglais. Le *Northumberland*.

— Oui ?

— Pas de changement au programme ?

— Aucun. Il appareille ce soir, pour rejoindre un convoi en provenance de Gibraltar. »

Schmidt hocha la tête. « Et cette autre petite affaire. Du nouveau ? » Il glissa onctueusement un doigt le long du bord ciselé de la table.

« Je suppose que vous voulez parler des prisonniers politiques ? »

— C'est cela même. Et, en particulier, de ce Hollandais.

— Non », fit le jeune homme. Il gardait à présent les yeux rivés sur Schmidt. « Aucune évolution. »

Schmidt sourit à nouveau. Sa voix se fit accommodante : « Aviez-vous une raison particulière de vouloir à tout prix le faire emprisonner ? »

— Naturellement.

— En tant que fauteur de troubles potentiel ?

— C'est un fanatique. On sait qu'il a été en contact avec des agents espagnols, français, russes...

— Des agents français et russes. » Schmidt répéta ces mots d'une petite voix ironique. « Un en particulier, j'imagine.

— Je vous demande pardon, Herr Schmidt. Je suppose que vous voulez parler de Mme Petrova. Je me permets d'affirmer, de manière catégorique, que je ne laisse jamais des affaires intimes influencer de quelque manière sur l'accomplissement de mon devoir !

— Je n'en ai jamais douté.

— Je le répète, Herr Schmidt, je suis et demeurerai parfaitement maître de l'intérêt que je porte à Mme Petrova. »

Il avait le regard aussi pointu qu'une aiguille.

« Très bien. Mes excuses. Avez-vous parlé à Almeida ? »

— Je n'en ai pas l'intention.

— Vous auriez intérêt à le faire.

— Oui ? Pourquoi ?

— Eh bien, il lui est arrivé de libérer des prisonniers sans préavis.

— À mon avis, pas cette fois-ci », fit le jeune homme d'un ton las. Il se leva. « Merci, Herr Schmidt. J'attends donc de recevoir de vos nouvelles ? »

Leurs mains se levèrent simultanément.

Le jeune homme sortit dans la rue. Il porta son poignet à hauteur de son visage : presque cinq heures. Faire la valise. Prendre un bain. Voir Irina. Mieux vaut y aller en taxi, se dit-il.

Il alla en héler un sur le Chiado.

« Estoril, s'il vous plaît. Le Palacio. »

Sans un regard ni le moindre sourire, le chauffeur acquiesça de la tête.

Chapitre VII

Vincent s'arrêta devant la porte, leva la main et s'apprêta à frapper.

La Pension Helvetia était une petite maison rouge, à une rue de l'Avenida. Le crépi tombait des murs, les jalousies étaient en lambeaux et, sur la droite, le petit jardin en friche faisait figure de broussaille. L'endroit, miséreux, paraissait complètement désert.

Il hésita. Fallait-il qu'il frappe ? Il émanait de ce lieu une atmosphère dérangeante. Il y avait eu des changements : le portail du jardin était fermé à clé, les rideaux de la cuisine soigneusement tirés. Et, pourtant, la maison tout entière était sur le qui-vive.

Mais c'était le bon numéro : soixante-dix-sept.

Il frappa.

Pas de réponse.

Personne ne paraissait habiter là. On n'entendait pas un bruit.

Il s'apprêtait à frapper de nouveau. Un pas léger, accompagné d'un bruissement, lui parvint d'un coin retiré de la maison.

L'air détaché, Vincent fit prudemment quelques pas

de plus. Se tournant pour laisser passer une carriole tirée par un âne, il regarda encore. Une fenêtre s'était ouverte. D'abord, il n'aperçut personne, ne remarqua qu'un vague remuement des rideaux. Puis il vit une main écarter lentement le tissu jaune ; et un visage. Un homme avec des lunettes et une petite moustache noire.

Le visage ne lui disait rien. Il traversa rapidement la rue, puis s'arrêta brusquement.

Quelqu'un appelait-il son nom ?

Il tendit l'oreille. Surgi du coin de la rue, un taxi, dont le klaxon se mit à glapir, faillit le renverser.

Vincent tourna la tête et regarda la fenêtre ouverte. L'homme à la moustache s'y tenait toujours. Faisait-il signe à Vincent ? Y avait-il après tout quelque chose de familier dans cet étroit visage blême ? Dans la longue main blanche qui écartait le rideau ?

Il entendit son nom une deuxième fois ; non pas appelé, mais seulement prononcé, si doucement qu'il le reconnut moins comme un son que comme un geste.

« Vincent ! »

Vincent allait répondre ; la tête disparut.

Il attendit. Une minute ne s'était pas écoulée que le portail du jardin s'ouvrit lentement, et la même main quelque peu cadavérique lui fit signe d'entrer.

« Quintanilla ! »

Quintanilla referma le portail derrière eux, donna un tour de clé, pressa Vincent contre sa poitrine et l'embrassa sur les deux joues. Il présentait un spectacle étonnant. Pour tout vêtement, il portait une vieille robe de chambre en brocart pourpre et des chaussures de sport d'un blanc crasseux.

« Ah ! Et maintenant raconte-moi : que s'est-il passé ? »

— Il ne s'est rien passé ! Tout a fonctionné le mieux du monde. Comme sur des roulettes.

— Parbleu.

— Parbleu... » Il eut un air songeur. « Dis-moi, Pedro. Ça a coûté très cher ? »

Quintanilla haussa les épaules et sourit. « Quatre-vingt-dix *escudos*.

— Impossible.

— La chance et l'éloquence. Et peut-être une menace ou deux. »

Vincent le prit par les épaules et le secoua doucement.

« Pourquoi les lunettes ? Et la moustache ?

— Je suis prudent, par les temps qui courent.

— Tu veux dire que tu es transparent !

— J'en conclus que tu m'as reconnu sous mon déguisement.

— Bien sûr ! » Vincent sourit. « Presque !

— Toi aussi. Tu es bien le même ! Je devrais ajouter : presque ! Et quelle impression ça fait ?

— Quelle impression ça fait ?

— D'être libre ?

— D'être libre. » Vincent répéta les mots machinalement, sans expression. Une ombre passa sur son visage. « Je ne sais pas encore », fit-il, avec une brusque impatience.

Quintanilla lui jeta un regard bref et hocha la tête. « Je comprends. »

Ils montèrent au deuxième étage, où Quintanilla ouvrit une porte. Une puanteur les saisit : cendres de cigarettes, thé éventé, vêtements immondes, caoutchouc brûlé, alcool, ainsi que des matières humaines à soulever le cœur. Les yeux de Vincent s'adaptèrent à l'obscurité. La

pièce n'était que fouillis fébrile. Le désordre y était si intense qu'on se serait cru face à un ordre d'un genre nouveau et éloquent. Des draps étaient empilés dans un coin ; des livres, des papiers, une bouilloire en cuivre, des tasses à thé, un chapeau de feutre, une valise noire, un coupe-papier en argent, un blaireau, une paire de gants, une boîte de chocolats Favorita, une guitare, une bouillotte. Tous ces objets éparpillés sur le plancher composaient une obscure harmonie étrange et inquiétante.

La pièce était presque entièrement plongée dans le noir. Par un jour du rideau, seul un mince rayon jaune perçait le désordre telle une aiguille pour coudre tous ces éléments disparates.

Vincent posa son chapeau sur la table et s'assit. Sous son émotion extrême, il se sentait curieusement détendu et maître de lui-même. « Pedro, j'ai l'impression de t'avoir quitté hier ! N'était cette petite excroissance moustachue. » Quintanilla avait ôté ses lunettes. Il sourit avec douceur. Il avait l'air incroyablement hâve et décharné.

Vincent l'avait connu trois ans plus tôt à Tanger. Étudiant frais émoulu de Salamanque, c'était déjà un conspirateur solitaire, malingre et ascétique, qui avait fui Burgos pour Séville et, de là, était passé à Algésiras. Ils avaient travaillé ensemble à Casablanca. Il y avait un an de cela, ils s'étaient retrouvés à Salonique, juste avant la chute de la Grèce. C'est là qu'ils avaient rejoint un groupe de Russes, dont faisait partie Irina. Ils avaient tous pris un bateau pour Alexandrie, avant de gagner Lisbonne. Quintanilla était leur contact, leur araignée, leur scorpion. Il avait lutté toute son existence. Il s'était battu pour une certaine vision de la vie, avec une ténacité et une ruse

qui ne devaient rien à une vision extérieure, mais à une dévastation intime.

Il considéra Vincent avec une attention soutenue. « Et maintenant ? »

Vincent fit celui qui n'avait pas entendu. « Tout d'abord, Pedro », dit-il avec son naturel inquiet et sincère, « parle-moi de la guerre. J'ai vécu privé de toute information. Que s'est-il passé ? »

Quintanilla lui raconta, avec une espèce de plaisir désolé. La Grèce, la Crète, la Yougoslavie. Et maintenant la Russie. Smolensk était tombé. Odessa et Kiev étaient tombés. Mauvais choix. Trahison. Désastre.

Ils demeurèrent assis en silence dix ou quinze minutes. Tandis que Quintanilla allumait cigarette sur cigarette, Vincent retrouvait lentement ses repères comme un nageur qui, après avoir nagé longtemps, grimpe sur la terre ferme.

« Dis-moi franchement, Pedro. Que devons-nous penser de cette guerre ? Toi et moi ? En ce moment ? Que faut-il croire ? Que pouvons-nous espérer ? »

Quintanilla haussa les épaules : « Penser de cette guerre ? Bon Dieu ! Que peut-on en penser ? »

— Ta guerre à toi était différente », fit Vincent d'une voix douce, « non ? »

— Toutes les autres guerres étaient différentes ! Cette autre guerre était encore une guerre d'amateurs et de desperados. C'était une guerre dont nous pouvions prendre la mesure, une guerre à échelle humaine. C'était une guerre de balles et de poux, de camaraderie et de chants, d'illusions et de désillusions. C'était une guerre horrible, mais encore humaine ! »

Son regard se faisait perçant et fébrile ; sa voix s'accélérait :

« Maintenant c'est tout autre chose, mon garçon. Cette guerre fait penser à un brouillard. Elle remplit l'air que nous respirons. Elle vit dans nos oreilles, dans nos paupières, nos pieds, le bout de nos doigts. La moindre embrasure de porte, la moindre glace où nous nous regardons, chaque voix, chaque inconnu est un maillon de ce conflit. Nous sommes tous devenus des conspirateurs, tous autant que nous sommes. Cela fait un moment que tous nous susurrions, nous nous dérobons et nous trahissons. Et nous avons tous une peur bleue de l'œil caché, du dossier secret ! C'est un nouveau climat, inconcevable, comme les anneaux de Saturne. C'est l'âge de la brume dans lequel nous sommes entrés ! L'âge du tonnerre ! Nous ne sommes que de minuscules pions dans les ténèbres, des crécelles s'agitant au vent comme des feuilles mortes... »

C'était une envolée de son meilleur cru, ardente, sculpturale. Il lança à Vincent un regard enflammé, puis sourit.

Il étendit le bras, passa la main sur l'épaule de Vincent et le long de son dos. Ses yeux de jais perdirent de leur dureté et se firent caressants. « Eh bien, je vois que les vêtements te vont. Un peu justes, peut-être ? »

Vincent lui adressa un regard sévère et impatient.

« Pedro, pourquoi restes-tu à Lisbonne ? »

— Pourquoi sommes-nous tous à Lisbonne ? Toi ? Irina ? Antonio ? On nous a postés ici dans un but précis. Ne l'oublie pas, s'il te plaît. Nous avons une tâche à accomplir.

— D'accord, fit Vincent, buté. Mais ils possèdent des

renseignements sur ton compte, et ils te cherchent. Ils savaient des choses sur moi et m'ont envoyé en prison. Peut-être sont-ils même au courant pour Irina. Pourquoi ne pars-tu pas ? Lisbonne est devenu un endroit malsain. »

Présentant ses paumes ouvertes en un geste de résignation, Quintanilla s'expliqua. Lisbonne, dit-il, était un sommet isolé, le flux de l'histoire avait inondé les vallées de toutes parts.

L'Europe de l'Ouest, déclara-t-il, tombait en décadence depuis belle lurette. Tout était gagné par la pourriture : frontières, parlements, Églises, partis politiques, barrières sociales, idéalisme de pacotille ; la peinture d'une laideur repoussante, la littérature sans queue ni tête, le journalisme minable, tout le boursier des arguties, de l'aveuglement et de la trahison.

Le déluge était arrivé. Et les survivants s'étaient rassemblés ici à Lisbonne, comme sur l'arche de Noé. On y rencontrait des spécimens de chaque type en voie d'extinction. Chaque espèce et chaque aberration, quelle que soit sa bizarrerie, y était représentée. Arrachés à la fureur des flots et hors de danger, ces individus regardaient la crue de l'histoire passer en une trombe. Tout, alentour, se trouvait pris dans les remous, emporté dans des mugissements, déraciné, annihilé...

La robe de chambre pourpre s'était ouverte, révélant la moitié de son corps : la peau sur les os, le corps d'un ermite du Moyen Âge. Il avait envoyé promener ses tennnis blanches et posé ses pieds sur une petite table de chevet.

Soudain son corps se raidit. Ses yeux se fixèrent sur la porte.

« As-tu entendu quelque chose ? »

Vincent fit signe que non.

« Dans la cage d'escalier ? »

— Rien.

— Mon imagination, je suppose. C'est une vieille maison. Le plâtre tombe sans arrêt. J'entends du bruit toute la nuit. Un froissement. Nuit après nuit... »

La pièce semblait s'être allégée. Le visage de Quintanilla ressemblait presque à un crâne ; la peau anormalement blanche, les yeux caves, les énormes narines. Trois ans plus tôt, l'homme resplendissait de vigueur. À présent son visage était une plaie ouverte.

Quintanilla croisa son regard. « Eh bien ? »

Vincent hésita.

« Pose ta question », l'encouragea Quintanilla sur un ton dégagé.

« Tu as raison », fit Vincent, gagné par l'émoi, « j'ai une question à poser. »

Il était au supplice ; au même instant, Quintanilla recouvra son calme et son sang-froid.

« Tout à fait. Tu veux savoir qui t'a trahi. Qui a trahi ton frère en Hollande, et ton ami en France. Et, maintenant, trahit un à un tous ses amis au Portugal. C'est beaucoup demander.

— Sais-tu qui c'est ? »

Quintanilla ne pipa mot. Ses yeux donnaient l'impression d'être éraillés, de manquer de netteté. Vincent se demanda s'il avait bu. Il émanait de son visage une impression d'arrogance en putréfaction, mêlée d'une sensualité incurable et provocante. Vincent comprit soudain. Il sut qu'il allait avoir sa réponse.

« Pedro », dit-il, brusquement direct et pratique. « Peux-tu me donner de l'argent ? »

— Combien ?

— Cinquante *escudos*.

— C'est idiot. Il t'en faudra cinq cents.

— Bon, alors, cent. »

Quintanilla plongea la main dans la poche de sa robe de chambre. « En voici deux cents.

— Je n'aurai pas besoin de tout ça. »

Il en prit cent et lui rendit le reste.

Quintanilla lui lança un regard matois ponctué d'un sourire. « Tu es sûr que tu veux savoir ?

— Pour parler clair, Pedro, j'ai l'intention de savoir qui m'a fait emprisonner.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est l'homme qui est responsable de la mort de Duplessis et qui a envoyé Faidherbe et Zanichelli en prison.

— Et quoi d'autre ?

— Il nous a trahis. Et il continue.

— Oui ? » Le même sourire caustique, indifférent. « Vincent, de cet homme dont tu ignores jusqu'au nom, ton esprit a fait un symbole. Un symbole de trahison. Est-ce que je me trompe ?

— Pas un symbole, Pedro. Simplement un homme qui nous a trahis.

— C'est un agent nazi. Nous sommes des agent anti-nazis », repartit Quintanilla, un rien narquois. « Il fait son devoir. Comment peux-tu appeler ça de la trahison ?

— Il existe des règles même parmi les espions, Pedro. Tu le sais bien. Cet homme... » La voix de Vincent se mit à trembler : « J'ai l'intention de...

— De le liquider ? » fit doucement Quintanilla.

Vincent ne répondit pas.

« Vincent, tu es un drôle de type. Si maladroit, si tendre et rêveur. Et pourtant, cette violence en toi. Curieux.

— Peut-être.

— La prison », poursuivit Quintanilla avec un mélange de respect et d'ironie, « a fait de toi un homme d'action, Vincent. Tu as changé. Naguère tu étais un saint. Te voilà devenu terroriste... Je vois que j'ai perdu l'ascendant que j'avais sur toi. Y a-t-il peut-être à cela quelque raison dont tu ne m'as rien dit ?

— Non, répondit Vincent. Il n'y a pas d'autre raison.

— Et tu es sûr de ne pas connaître l'homme ?

— J'en suis sûr.

— Et bien sûr de vouloir savoir ?

— Tout à fait sûr.

— Très bien. Tu es courageux, Vincent. C'est pour ça que je t'aime, et que je t'envie. Ton homme se trouvera au casino d'Estoril ce soir. Il y sera à une heure, à la deuxième table de la roulette. Si je ne m'abuse, il portera un smoking blanc et un œillet rouge. Je pense que tu jugeras ce renseignement raisonnablement précis et suffisant. Je ne te donnerai pas son nom. De toute façon, ce ne sera pas nécessaire. » Il poussa un soupir, se leva et se versa un petit verre d'*aguardente*. « Ne me demande pas », ajouta-t-il d'une voix lasse, « comment j'ai obtenu ces informations. Mes méthodes sont efficaces, mais quelque peu personnelles. »

Il ferma les yeux, puis une chose lui revint et il précisa : « Au fait. Une autre suggestion. Si d'aventure tu manquais ton homme au casino, tu pourrais peut-être essayer la petite auberge de Guincho. Je crois que la chambre du rez-de-chaussée avec vue sur la mer lui a été réservée. » Il s'arrêta et fixa intensément Vincent. « Seulement pour ce

soir. Je dois te prévenir qu'il a retenu une place à bord de l'avion pour Madrid demain à midi. » Il sourit avec une fierté certaine et pourtant désolée.

Il s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau jaune de quelques centimètres et plongea son regard dans la rue : cette posture, telle la démarche pendulaire d'un léopard en cage, ramassait tout son désespoir en une forme étrangement parlante.

Brusquement, il fit un bond en arrière. D'un coup, l'affolement déforma ses traits. Il laissa retomber le rideau et s'adossa au mur, le visage perdu parmi les ombres. Quintanilla tremblait.

« Oui ? » l'interrogea Vincent, inquiet. « Qu'y a-t-il ? »

— Rien, lâcha Pedro. Une erreur. J'ai cru un instant... »

Vincent commença à comprendre. Il se dit que cela devait arriver dix ou vingt fois par jour. Cet homme vit un cauchemar ininterrompu ; ses nerfs ont lâché.

Après un temps, Vincent lui demanda : « Et maintenant, que vas-tu faire, Pedro ? »

Quintanilla haussa les épaules. « Faire ? Que puis-je faire ? » Sa voix s'amplifiait ; il paraissait sur le point de dire quelque chose de spontané et de personnel. Mais non. Il en fut incapable. Son esprit était jonché de ruines.

Il s'essuya le visage avec son mouchoir, toussa, cracha. Vincent remarqua un filet rouge dans le linge.

« Un instant », s'excusa Quintanilla en se précipitant dans une autre pièce.

Vincent se souvint d'un autre de ses amis. Une métamorphose tout aussi singulière. Un aviateur tchèque qui avait combattu dans la guerre d'Espagne et, juste avant son dernier vol, avait soudain, sans préavis, enfilé une nouvelle personnalité épouvantable. Le lendemain de la

catastrophe, on l'avait retrouvé en sous-vêtements de soie et de dentelle, les senteurs de parfum surnageant encore dans la puanteur du tissu et du cuir calcinés...

À cet instant, la main de Vincent fit une chose étrange qui l'étonna lui-même. Elle plongea sur le plancher, toucha le coupe-papier en argent qui s'y trouvait, le ramassa et le glissa dans la poche de son manteau. Tout cela pres-tement, avec une précision presque sensuelle.

Quintanilla revint dans la pièce.

Vincent observa attentivement son visage. Une expression désagréable et repoussante y était apparue : celle d'un homme qui se fait horreur. Son corps entier paraissait moribond, ses cheveux noirs avaient l'air cassants et dénués de vie. Toute cette rare intelligence avait perdu son feu, pour ne conserver qu'un horrible tranchant destructeur.

« Toi aussi tu as changé, Pedro. Tu es maigre... » Soudain envahi de tendresse, Vincent étendit spontanément le bras pour prendre la main blanche et flasque dans la sienne. Le geste mourut *en route**. L'Espagnol exsudait le froid et l'horreur par tous les pores. Impossible de s'approcher de lui. Et c'était l'homme qui avait été si sincèrement amoureux six mois plus tôt.

« Et mes autres amis ? s'enquit Vincent.

— Toujours pareils. Rien de nouveau, répondit Pedro, insouciant.

— Boris ? Mira ? Caldelas ?

— Pas de nouvelles.

— Von Mohr ?

— C'était un ami proche ? »

Quintanilla posa sur les mains de Vincent un regard calme, presque comique.

« Pas vraiment proche. Mais je prenais toujours plaisir à parler avec lui, dit Vincent. Intelligent. Débordant de vie. »

Puis il posa sa dernière question. « Tu as vu Irina ? » s'enquit-il d'une voix douce.

Une pause. « Non, je n'ai pas vu Irina. D'elle, je n'ai aucune nouvelle. Aucune... »

Quintanilla se leva. Il avait du mal à se tenir droit. Pas l'alcool, se dit Vincent ; autre chose. La morphine, peut-être ? Le visage de l'homme était tellement coloré qu'on eût dit la face d'un clown.

Leurs rôles s'étaient à nouveau inversés : Vincent calme, l'Espagnol agité.

« Prends soin de toi, mon ami », dit Vincent, la tête levée vers Quintanilla. Il était partagé entre compassion affectueuse et brusque dégoût.

Quintanilla baissa la tête, comme sous le coup d'un verdict redouté et inexorable. Puis il sursauta et considéra Vincent d'un air à la fois hébété et désespéré. On eût dit qu'il le remettait brusquement.

« Pour ça, c'est trop tard », lâcha-t-il en un souffle, avec un petit sourire effroyable.

« Tu es malade, Pedro. Repose-toi. Va au lit.

— Oui, je suis malade. » Ses lèvres tremblaient. Il paraissait au bord des larmes. « Malade jusqu'à la moelle. »

Il se pencha et déposa un rapide baiser sur le front de Vincent. Les lèvres étaient sèches et grenées comme du sable.

« Sois prudent, Vincent », souffla-t-il avec le même sourire désolé. « Fais très attention. Tu seras épié... et ne... » Après un temps, il ajouta à la légère, avec une espèce

d'ironie grotesque : « Ne prends pas la peine de rapporter le coupe-papier, mon ami... »

Ils se quittèrent sans un mot de plus. Vincent prit la maigre main brûlante dans la sienne, la pressa, saisit son chapeau gris et quitta la pièce sans se retourner.

Il traversa le jardin en friche et déverrouilla le portail rouillé. Une fois dans la rue, il se rendit compte, avec un martèlement irrésistible du cœur, que, sans l'avoir vraiment voulu, il venait d'entrer à jamais dans un monde nouveau. Les roues d'une charrette invisible grinçaient et gémissaient. Emporté par un minuscule tourbillon, un vieux journal fuyait sur le trottoir dans un battement d'ailes. Il flottait une odeur de crevettes frites. Quelqu'un jouait du Scarlatti à l'intérieur d'une maison. Une colonne de fourmis traversait l'allée. Un enfant poussait des cris.

Rien d'extraordinaire. Rien que le morne murmure habituel du soir. N'importe quel soir. Tous les soirs.

Mais, en refermant le portail derrière lui, Vincent fut tout à coup frappé de cécité. Les notes grêles d'un piano, un enfant en pleurs. Le monde entier semblait soudain en feu. Les menus bruits du soir montaient en un cri d'angoisse irrésistible. Il avait pénétré dans le royaume des mourants.

Chapitre VIII

Dans la chaleur, Irina descendait la colline d'un pas nonchalant. Elle passa devant la petite librairie qu'elle connaissait bien, sur la place, à côté de la vieille église. Des livres d'art étaient exposés en vitrine — Donatello, Breughel, Chardin, Modigliani. Elle entra, en partie par la force de l'habitude, mais aussi à cause d'un malaise aigu, d'un besoin de retrouver son calme et son équilibre.

Elle se mit à feuilleter les journaux fraîchement arrivés de Londres, sans vraiment voir ce qu'ils disaient. Elle avait le sentiment que le monde véritable, dans toute son apathie et sa tyrannie, attendait à la porte. Elle se sentait flotter au sein d'une bulle de vide narcotique.

Elle acheta un numéro de *The Sphere* (paru deux jours plus tôt, remarqua-t-elle), paya, s'attarda un instant devant les mensuels de New York hors de prix et poussa jusqu'au fond du magasin.

Les classiques Garnier étaient rangés sur une étagère, à une vingtaine de centimètres au-dessus de sa tête. Sénèque, Juvénal, Aeneas Silvius. En sortant un volume familier de Catulle, elle se sentit d'un coup très vulnérable. Des mois plus tôt, au temps où elle l'aimait

encore, elle et Vincent avaient conçu une singulière habitude. Ils venaient glisser de brefs messages à la page d'un certain poème du livre — *Vivemus atque amemus, mea Lesbia*¹ — si bien qu'en visitant la librairie, plus tard dans la journée, ils pouvaient découvrir le rendez-vous que l'autre avait fixé. Elle sortit un crayon et écrivit en hâte : *Retrouve-moi à l'Imperium à six heures, si jamais tu lis ces lignes. Sois prudent. Irina*. Elle remarqua qu'un des vendeurs approchait : un homme de toute petite taille, en bleu. Elle remit aussitôt le livre à sa place, s'adressa un pâle sourire et quitta le magasin.

Elle s'engagea sur le Rossio. La rue s'élargit en une masse de gens en ébullition. Elle se rendit Rua Augusta, longea, un à un, tous les cafés, découvrant çà et là un visage familier.

Par exemple, Mme d'Ydewalle, la poétesse belge. Elle passait pour avoir été brillante et belle en son temps. Elle devait maintenant avoir soixante-dix ans. Elle ne pouvait même plus se permettre de se teindre. Blancs à la racine, ses cheveux poussaient en franges rouge coquelicot qui collaient à sa peau moite, blanche et morte. Elle fréquentait le casino tous les soirs, empruntant dix *escudos* ici, vingt là. Malade et sans le sou, il lui restait fort peu de temps à vivre. Elle préférait pourtant se couvrir de ridicule plutôt que de quitter la scène.

Et Kazimierski, le vieux professeur d'université polonais. Lui aussi était pauvre, suranné et moribond. Chaque après-midi, il promenait son corps arthritique sur l'Avenida en compagnie de sa petite-fille et, chaque soir, jouait aux échecs devant chez Maxim's en prenant

1. « Vivons, ma Lesbia, et aimons-nous », Catulle, *Elégies*, 5.

une tasse de café. Ses fils et ses filles avaient été tués à Varsovie. Lui-même avait fui en Bucovine sur une charrette de foin. Ses beaux cheveux blancs, dépourvus de vie, flottaient doucement dans l'air immobile.

Et M. Knight, le riche Américain. Replet, en demi-guêtres, veste à carreaux et chaussures de daim grises. Il avait vécu vingt ans dans son château proche de Baden-Baden. Il vouait un grand amour à l'Allemagne ; à la musique allemande, l'art allemand, la poésie allemande. Pendant des années, il avait lu Hölderlin et Novalis en prenant, chaque soir, son café noir et son *kümmel*¹. Il ne manquait jamais un concert ou un opéra dans la région ; Gluck et Weber étaient ses préférés. Ses pièces étaient remplies de gravures d'Altdorfer. Maintenant c'était fini. Son petit visage gras et vide se brisait en morceaux.

Chaque jour on voyait arriver des nouveaux. Chaque jour, certains des anciens disparaissaient. La plupart gagnaient New York à bord du clipper ou de l'*Excalibur*. Une poignée partait à Rio sur le *Siqueira Campos*. D'autres s'en allaient, un à un, pour Le Cap, Brazzaville ou Batavia. Un nombre restreint s'installait dans des petits hôtels ou des villas de la côte « pour la durée de la guerre ». Et quelques-uns disparaissaient sans tambour ni trompette. Ainsi, on avait retrouvé le remarquable armateur hollandais dans sa chambre, une balle logée dans la tempe droite. La baronne autrichienne avait été emprisonnée pour avoir volé un bracelet de saphir au casino. L'instituteur bègue, originaire de Norvège, avait été terrassé par la typhoïde. Le journaliste letton s'était jeté dans le Tage. La

1. Alcool de céréales et de pommes de terre parfumé au carvi, cumin sauvage.

syphilis avait brusquement frappé de cécité le danseur de ballet hongrois. Ils avaient disparu. Tous disparu. Et d'autres encore disparaissaient, jour après jour.

Car, ici aussi, des hommes étaient en guerre. Une guerre sans armes à feu. Une guerre de spéculations, de trahisons et de secrets. Un mur invisible se dressait entre les Alliés et « les autres ». Ils se mélangeaient dans les rues, dînaient dans le même café, prenaient des bains de soleil côte à côte et jouaient au golf sur les mêmes terrains. Ils couchaient même ensemble. Mais, où qu'ils fussent — sur la plage, au casino, au lit —, la barrière de peur et d'aversion demeurait. Tchèques et Polonais, Anglais et Grecs, riches et pauvres, Juifs et Gentils. Ils se querellaient, se calomniaient, récriminaient sans cesse. Pour ce qui était de fraterniser, loin de leur faciliter la tâche, la guerre l'avait compliquée. Pourtant, une chose les unissait et, avec une austère magie, orientait chacune de leurs paroles, leur moindre pas : l'Ennemi. L'Ennemi revêtu, de par son omniprésence magique, d'une dignité sombre et inquiétante. On ne prononçait presque jamais son nom et, s'il arrivait qu'on l'entende, ce n'était jamais sur un ton de mépris ou pour plaisanter. Ils avaient vu son ombre de leurs propres yeux ; et, même ici, avec le temps, la guerre était devenue une cérémonie que nul n'osait troubler et dont l'autel était la Mort. Si bien que leur haine, elle aussi, s'était faite impersonnelle, chimique ; un autre sens, un autre organe. Leur souffrance était devenue muette et, comme celle des animaux, exempte de révolte.

Irina ne tarda pas à descendre le large escalier gris, parallèle aux boutiques de luxe, qui conduisait à la Rua d'Ouro. Sur sa gauche, trois femmes d'un certain âge,

très élégantes, quittaient le Café Imperium ; des Juives parisiennes.

Elle entra. Les murs du café étaient tapissés de maroquin couleur prune. Une petite fontaine fonctionnait au fond de la salle : une coquille de verre éclairée dans laquelle trois poissons d'argent étaient suspendus sans bouger, semblables à de minuscules canifs. C'était le café le plus en vogue de Lisbonne. Il y flottait une odeur composite de pâtisserie, de cuir et de parfum. Le décor était disparate, naïf mais agréable. Le mélange des langues s'y affichait avec ostentation. Des journaux traînaient çà et là : le *Times*, *Paris-Soir*, *ABC*, *Das Reich*.

« Incroyable », s'offusquait une femme rousse. « Même à Bucarest, on n'en trouve pas. Pas de chocolat. Pas de crème Chantilly. » Un garçon apportait un immense plateau de gâteaux.

« Mais la première chose qui m'a frappé à Lisbonne », fit l'homme à côté d'elle, « ce sont les lumières. Je venais de Stuttgart en avion. Barcelone le matin. Lisbonne au crépuscule. Étrange, vous savez. Surnaturel. Les lampadaires — des milliers de lumières dans les rues. Ça donnait presque l'impression d'un délit. La ville tout entière emblait avoir perdu la raison. Vous savez ce qu'on éprouve dans un black-out. La moindre lumière fait l'effet d'un geste inconsidéré, passible d'une punition. Et, ici, la ville entière était une orgie d'illuminations. Chaque café, chaque coin de rue... C'était comme si une ivresse me gagnait. Je me suis mis à éprouver un bonheur insensé. »

Jetant un coup d'œil à Irina, il baissa discrètement la voix.

Elle commanda du thé, puis regarda la foule à travers la vitrine. Le grand escalier de pierre et l'avenue s'étaient

animés d'un flot inquiétant de silhouettes agitées, dépourvues de visage. La scène paraissait étrangement inhumaine. Serpenteant déjà dans le crépuscule, les phares fluctuants faisaient penser à des reflets dans un immense aquarium.

On éclaira l'intérieur du café, et une pâle vapeur rose se répandit sur chaque table. Six heures moins cinq. La plupart des gens étaient partis. Quelques clients restaient pour l'apéritif.

Le garçon lui apporta le thé : deux pots verts de forme cubique, un pour le thé, un pour l'eau chaude ; un citron vert, trois morceaux de sucre et un porte-toasts de rôties beurrées.

Une bouffée d'angoisse la saisit, floue mais insistante. Avait-elle oublié quelque chose ? Manqué un rendez-vous pour le thé ?

Non. C'était autre chose.

La mer, la mer. Même ici, elle la sentait. Ses doigts tremblaient au bord de la tasse vert pré. Même ici, elle entendait l'écho de son battement sur la grève lointaine.

« À une époque comme celle-ci », lança la femme de Bucarest, « les principes moraux s'effondrent. Vous n'êtes pas d'accord ? Il suffit de regarder autour de soi — toute la journée les gens s'accouplent de façon frénétique. Comme des sauterelles. La crise semble exciter les appétits.

— Ils ont le sentiment que c'est leur dernière chance », fit l'homme de Stuttgart. « Les pauvres diables. »

Dans le café, les plats tremblotaient nerveusement ; les lumières vacillaient ; les rideaux remuaient. Tout paraissait incroyablement fragile et irréel.

Qu'est-ce qui n'allait pas ? La peur s'empara d'elle.

J'ai commis quelque horrible impair, se dit-elle. Quand ? Où ?

« Mais, poursuivit la Roumaine, on ne tombe pas vraiment amoureux. Pas maintenant. Pas en pleine guerre. On s'accroche aux vieux attachements. Tomber amoureux prend trop de temps, trop d'énergie.

— Et trop d'argent. »

Elle sourit. Une sincère émotion émergea curieusement au beau milieu de la flagrante affectation de son visage. « Allons-nous revenir à une espèce d'existence pastorale ?

— Les femmes perdront un peu de leur pouvoir.

— Ce que vous voulez dire, c'est que la nature de leur pouvoir changera.

— Il deviendra plus naturel, plus authentique. »

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? ne cessait de se demander Irina. Puis elle se dit : Il faut que j'y aille. Je dois me dépêcher. Il n'y a pas de temps à perdre.

Instinctivement, elle plaça sa main sur ses yeux, pressant doucement ses tempes du bout des doigts. Elle éprouva soudain un besoin irrésistible de pleurer. Pleurer sur... quoi ? Elle n'aurait pu le dire au juste. Elle commençait seulement à émerger d'une longue hallucination douloureuse. Pleurer, peut-être sur ses idéaux gâchés ; ses amours perdues ; les fois où elle avait vu sa loyauté dédaignée, son amour-propre sacrifié. Plus que ça encore. Pour la première fois de sa vie, alors qu'elle pressait son front douloureux, elle eut un bref aperçu de la nature du péché.

« Plus fondamental ; moins ornemental. » La femme rousse passa ses doigts décharnés et bagués sur ses joues, les soulevant légèrement du même coup. « Vous savez, je

pense que cette guerre était nécessaire pour reconsidérer le rapport entre les sexes. Les hommes seront à nouveau plus dominants ; les femmes, plus passives.

— Est-ce bien sûr ? » fit l'homme, d'une voix soudain accablée de fatigue.

Un bref silence s'ensuivit. Ils payèrent et se levèrent.

Irina s'aperçut dans une glace : le béret rouge, les yeux gris, le flux ondé des cheveux noirs et le visage sombre aux traits fortement marqués. « C'est vrai, se dit-elle. Je maigris. La lassitude me gagne. Je prends de l'âge... »

Alors advint un de ces moments si concis, et pourtant si ramifiés d'arborescences, que l'esprit ne peut les saisir. Ils ne laissent aucune trace dans la mémoire ; et l'être humain ne peut les appréhender que par une prodigieuse agilité des sens. Il se produisit deux événements presque simultanés.

Tout d'abord, elle entendit prononcer son nom, doucement mais distinctement, par une voix inconnue. Elle se retourna. Dans la salle presque vide, seuls deux hommes basanés d'un certain âge, qui bavardaient en portugais, étaient encore assis tout près en buvant un verre de café.

Elle reprit sa position initiale. Elle était énervée. Il était presque six heures. L'heure de partir. Elle jeta un coup d'œil dans la rue. Les rideaux remuèrent — et là, un visage au regard appuyé inspectant la salle du café, à peine l'espace d'un instant, avant de disparaître. Se pouvait-il... ?

Non. Absurde. Je suis fébrile, se dit-elle. C'est la tension de l'après-midi. La chaleur. L'exaspération.

Elle paya et se leva.

Le café tout entier parut un moment chanceler. Les

murs donnèrent l'impression d'osciller légèrement. Les lampes vacillèrent. Il y eut un bref froissement de papier.

Quelque chose n'allait pas. Il se passait quelque chose ; quoi, au juste ?

Une cuiller tomba par terre, chute suivie d'un silence crispé.

Elle baissa les yeux ; vit la cuiller à ses pieds.

Ce n'est rien, pensa-t-elle ; rien. Puis elle se dit : Dépêche-toi, dépêche-toi.

Elle appela un taxi dans la Rua d'Ouro.

« Estoril, s'il vous plaît. »

Et, lorsque les longs bâtiments bleus aux balcons exquis se mirent à défiler, toute angoisse se trouva, elle aussi, rejetée en arrière et disparut du même coup.

Seule subsistait une irrépressible magie qui lui coupait le souffle et la possédait de la tête aux pieds.

Une seule pensée l'occupait : Dans moins de une heure, je vais le revoir. Dans moins de une heure, il me tiendra dans ses bras.

Chapitre IX

Vincent se pencha et, à travers la vitrine, consulta l'horloge à l'intérieur du magasin.

Six heures moins vingt. Le train part à six heures vingt, se dit-il. Je dispose de quarante minutes. En un quart d'heure, je serai à la gare. Il me reste vingt-cinq minutes.

Il lui fallait marcher avec précaution. Il avait la vue curieusement brouillée. Onde fiévreuse de noirs, de bleus et de gris, la foule dont il n'avait plus l'habitude déferlait dans sa direction en un flot toujours plus bigarré. Il voyait les visages presque nettement ; pouvait presque les reconnaître. Ce pouvaient être des gens de sa connaissance. Cet homme blond au manteau bleu à carreaux, par exemple. Il l'avait sûrement vu avant ? Il se sentait hors de danger ; dans un état de sécurité inviolable. De longues vagues grises défilaient devant lui, estompant les visages au passage. Une tristesse muette et insondable les recouvrait tous. Il n'en connaissait aucun, absolument aucun. La ville paraissait s'être retirée loin de lui. Elle l'avait oublié. Personne ne le regardait. Il avait le sentiment d'être un fantôme ; d'être devenu invisible.

Tuer. Tuer. Ses lèvres formèrent le mot à plusieurs reprises, machinalement.

Une terreur aveugle le saisit. Il écrasa son chapeau entre ses mains. Il se sentait couler, sombrer vague après vague, s'éloigner sans cesse du monde des hommes, toujours plus loin dans les profondeurs de la mer.

Il remarqua un attroupement devant les bureaux du *Diario de Noticias*. Les gens lisaient le bulletin des nouvelles du soir.

Il fit halte et écarquilla les yeux. Non, il ne parvenait pas à déchiffrer. Il s'approcha. Une dépêche commençait par « Londres » et l'autre par « Ankara ». Ce là fut tout ce qu'il put lire. Et une nouvelle vague d'angoisse le submergea, si violente qu'il crut qu'il allait hurler.

« S'il vous plaît. » Un agent de police lui avait effleuré le dos.

Il fut parcouru d'un calme électrique. Il baissa la tête et sourit au petit gardien de la paix. Digne et apathique, l'agent actionna son bras d'un air fatigué.

« Circulez ! Reculez, s'il vous plaît ! Vous bloquez le passage. »

Une immense gratitude envahit le cœur de Vincent. Il voulut presser le petit homme contre sa poitrine, lui serrer la main, se confier à lui, en faire — comme lui — un conspirateur.

Et puis, subitement, sa fièvre le quitta. Il se sentit à nouveau calme et recouvra son sang-froid. « Attention », se répétait-il sans arrêt tout bas. « Attention. Pas le moindre faux pas. »

Il s'engagea dans la rue et attendit que la circulation s'arrête. Une grande Renault grise arborant, en français,

une plaque « corps diplomatique » le frôla. Une main se tendit et le tira brusquement en arrière.

« Regarde où tu vas ! » le semonça une voix douce, et la main le lâcha. Il se retourna. L'inconnu avait disparu.

Les feux changèrent. Il traversa la rue avec le reste des piétons, et c'est au rythme lourd et léthargique de la foule qu'il passa devant la rangée de cafés et de kiosques à journaux du Rossio. Il s'arrêta pour regarder la fontaine de la place et la vieille femme qui vendait des fleurs d'automne. De vives flèches d'eau, taches rouges, vertes et jaunes, perçaient la marée d'ombre qui engloutissait lentement la gigantesque place.

Il longea une rangée de marchands de journaux. Les numéros du *Times* et du *Telegraph* parus la veille à Londres étaient déjà en vente, de même que des journaux arrivés par avion de Berlin, Francfort, Rome, Madrid, Tanger. En haut des présentoirs étaient alignés des magazines illustrés, au nombre desquels un ensemble d'hebdomadaires américains — *Collier's*, *Life*, *Time*, le *New Yorker*.

Il était six heures moins le quart. La foule s'épaississait.

Il poussa la porte à tambour du Café Portugalia, s'assit dans un coin d'où l'on voyait la rue en oblique, posa son chapeau sur la chaise à côté de la sienne et, d'une voix parfaitement maîtrisée, commanda un verre de madère.

Puis il plaça ses mains côte à côte sur le dessus de table en verre noir, baissa la tête et examina minutieusement ses doigts. Ils ne ressemblaient plus aux siens : deux touffes de poils bouclés poussaient sur chacun d'eux, y compris l'index. « Un signe de génie », lui avait dit un jour

quelqu'un. Les jointures étaient prises dans un tissu de rides sèches.

Puis, avec infiniment de précautions, il glissa la main dans sa poche et en retira lentement le coupe-papier. Il le plaça sur ses genoux, entre ses mains disposées en paravent, si bien qu'il était le seul à le voir. L'objet était presque aussi tranchant et acéré qu'un stylet. La poignée figurait un serpent aux anneaux lovés autour d'une petite branche de laurier en argent. Plutôt terni, il n'avait rien d'une œuvre d'art. Pourtant, aux yeux de Vincent, c'était un miracle de précision et de raffinement.

Perdu dans un état plus intense que la méditation, son intimité se faisait magique. Il avait le sentiment qu'elle l'enveloppait d'ombre comme un arbre sacré.

Il sentit ses lèvres remuer et, d'une voix à peine perceptible, il s'entendit dire : « Je suis sur le point de tuer un homme. »

Il prit conscience du verre de madère placé devant lui. Pour une raison mystérieuse, celui-ci en était venu à participer de son combat secret. Alerté soudain par une vive sensation de danger, il leva les yeux et jeta alentour un regard circonspect. Aménagée dans le style Art déco, la salle était remplie de glaces et de verre noir. Toutes les tables étaient occupées. La plupart des clients buvaient du café noir et lisaient le journal du soir qui venait de paraître. C'était un établissement populaire et spacieux réservé aux hommes, que fréquentaient surtout des étudiants, des employés et de jeunes officiers, tous portugais. On n'y voyait presque jamais d'étrangers.

Vincent se sentit comblé d'une folle joie. Il glissa le couteau dans sa poche, saisit le verre, le vida, jeta deux *escudos* sur la table et se dépêcha de retrouver le Rossio.

Il n'avait qu'une certitude : il se passait enfin quelque chose. Enfin le drame avait commencé. Il n'était plus seul ; il était suivi.

Il n'aurait pu dire par qui. Il aurait été bien en peine d'expliquer comment il le savait. Mais, de façon subtile, la tête penchée au-dessus de la table du café, il avait capté une infime manœuvre dans l'atmosphère. Quelqu'un l'avait reconnu ; quelqu'un le surveillait.

Il se dirigea sans se presser vers la Rua d'Ouro, s'arrêta, entra comme une flèche dans un petit café sur la droite, passa d'un air détaché devant le zinc, et sortit par la porte du fond, tourna au coin de la rue et se retrouva sur la pente escarpée de la Rua da Carmo, à côté d'une petite librairie familière.

La porte était ouverte et il y pénétra aussitôt. L'odeur de moisi des vieux livres l'assaillit, l'enveloppa et aiguïsa ses sens. Sans oser regarder autour de lui, il se pencha au-dessus d'un comptoir et se mit à feuilleter des romans brochés.

Il resta ainsi trois, quatre minutes. Puis il leva la tête. Personne ne l'avait remarqué. Les deux vendeurs arrangeaient distraitement des nouveautés sur la table de l'entrée : une traduction des *Hauts de Hurlevent*, les discours de Churchill, une vie de Richelieu.

Vincent alla flâner au fond du magasin. Plusieurs rayons de livres anglais : Edgar Wallace, Oscar Wilde, Florence Barclay — autant d'auteurs prisés des Portugais. Un lot de Penguin arrivé récemment de Londres. Plus loin, les rayons des écrivains français, les noms habituels : Anatole France, Paul Bourget, Pierre Loti.

De l'endroit où il se trouvait, il pouvait voir la rue : parallélogramme étroit et fébrile qui brillait par la porte

ouverte. Nul ne l'avait suivi à l'intérieur. Personne ne l'épiait ; pas encore.

Mais autre chose avait commencé de susciter son intérêt. L'endroit, qu'il connaissait comme sa poche, lui était des plus familiers. Il était venu ici des douzaines de fois. Les vendeurs l'avaient-ils reconnu ? Apparemment pas. Il était en proie à une exaltation qui l'apaisait tout en lui causant presque une souffrance. Ses mains passaient et repassaient nerveusement sur les livres. Non, ceux-ci ne l'intéressaient pas du tout. Ils étaient morts, aussi morts que des cendres. Les mêmes titres anciens, à la couverture un rien passée, qui exhalaient un vague relent de vieilleries. *La Révolte des Anges ; Ariel ou la Vie de Shelley*. La même odeur de poussière, de papier bon marché jaunissant, de reliures de cuir surannées. Rien n'avait changé. L'illusion de sécurité était parfaite.

Deux vieilles filles anglaises avaient pénétré dans le magasin.

« Oh, Bridget. Un nouvel Agatha Christie. Le dernier m'a tellement déçue. Et voici un livre sur le Brésil. Publié aux États-Unis. Zweig. Est-il allemand ? Ou hongrois ? »

Vincent remarqua que l'un des vendeurs, un nain en complet bleu pastel, l'observait attentivement.

À nouveau, un frémissement d'inquiétude. Mais fugace. Il me prend sans doute pour un voleur de livres, se dit-il, soulagé. Mon comportement lui a-t-il paru bizarre ? Il faut que je sois prudent. Que je garde mon calme.

Dans un accès de concentration, il se pencha sur un grand volume illustré, tourna les pages et consulta l'index avant de le reposer sur la table. Il prit alors conscience qu'il n'avait même pas lu le titre.

Mais il était secrètement à tout autre chose. Le préoccupait une fragile vision juste hors de sa portée, une énigme au seuil de la révélation.

Arrêtés devant la vitrine, deux petits hommes en noir, le premier rebondi et l'autre maigre, plongeaient dans le magasin un regard inquisiteur. Une nouvelle fois, un élançement d'angoisse ébranla Vincent. Pourquoi ? Pourquoi ? se demanda-t-il. Les ai-je déjà vus ?

Ils poursuivirent leur chemin. Il ferma les yeux de soulagement, puis les rouvrit : l'endroit avait changé.

La lumière rosée et la rumeur tremblotante du soir pénétraient par la porte ouverte. Dans la rue, les passants marchaient sans but précis, tels des enfants sortant de l'école.

Il lui revint soudain quelque chose : il avait laissé son chapeau sur une chaise du Café Portugalia. Cela l'inquiéta fort. Puis il se dit : Tant pis. Ils ne s'apercevront pas que...

Mais cette autre chose. Comme un nom qui vous échappe, une goutte de mercure insaisissable.

Qu'était-ce donc ?

Le nain en complet bleu pastel fixait Vincent depuis un moment. Il finit par s'approcher.

« Puis-je vous aider ? » Un filet de voix asexuée.

« J'aimerais quelque chose, fit Vincent d'un ton convaincu, pour un ami malade. En français. Un roman. Quelque chose de nouveau. »

Acquiesçant, le vendeur étouffa un léger bâillement avant de s'écarter, laissant dans son sillage un fumet persistant de morue marinée.

« Ici », indiqua le nain, faisant comme un enfant des efforts pour atteindre l'autre côté de la table. « Des livres

arrivés tout récemment de Paris. Oui, ils ont recommencé à publier. Bien sûr, pas autant qu'avant. Vous aimez Simenon ? Ou Colette ? »

Vincent fut soudain la proie d'une vive émotion : plaisir et reconnaissance. Ça lui revenait ! Catulle !

Il était fort peu probable qu'elle y ait pensé ! Qu'elle ait laissé, mue par quelque extraordinaire impulsion, une note à son intention dans l'endroit secret. *Vivemus atque amemus, mea Lesbia...*

Il s'éloigna. Le nain le suivit patiemment.

« Ou les goûts du *senhor* sont-ils plus intellectuels ? Montherlant, peut-être ? Les nouveaux essais d'Alain ? » Sa patte de bébé fanée caressait les dos de couleur blanche.

Vincent se tourna négligemment vers les classiques grecs et latins. Mais le nain le talonnait, avec son babil malodorant.

« Ah, les Anciens. Une consolation pour un ami malade. Je vois. Virgile, peut-être ? Ou Horace ? Attendez, voici ce qu'il vous faut. Les œuvres de Catulle dans l'édition Garnier. Le seul qui me reste. J'en ai vendu un exemplaire ce matin. Dix-huit *escudos*. » Il prit le volume familial dans sa main et le présenta à Vincent avec un bref sourire anémique.

Les mains tremblantes, Vincent choisit au hasard un petit livre bleu sur la table. « Tenez, celui-ci, fit-il, tout à trac. Combien ? »

Le nain tiqua. « Vingt-deux *escudos*. » Il poussa un soupir et, songeur, replaça Catulle sur son rayon.

Vincent le paya et sortit. Traversant la rue en direction de l'Imperium, il jeta un coup d'œil indifférent au titre : *Histoire de l'irrigation des îles du Cap-Vert*.

Il s'arrêta devant le Café Imperium. À travers les fenêtres aux rideaux de dentelle, il découvrit la salle carrée couleur prune. Les lampes déjà allumées arrosaient les petites tables d'une lueur appétissante.

Fallait-il entrer ? Folie. De tous les endroits de Lisbonne, c'était celui où il risquait le plus d'être reconnu. Et cet endroit lui faisait signe ; il sentit qu'il avait faim. Rien qu'une tasse de thé : oserait-il prendre ce risque ?

Il fit trois pas de plus et jeta un coup d'œil à travers la fenêtre suivante. Un serveur se tenait penché au-dessus d'une table avec un plateau d'éclairs et de tartes aux pommes. Une jolie blonde un peu forte dégustait une glace au citron à petites cuillerées. Et vers le fond, près de la fontaine... un béret rouge et un visage calme et sombre à moitié caché par une main. Son cœur fit un bond. Non, ça ne pouvait pas être... Le visage se retira parmi les ombres.

Brûlant, mal à l'aise, il repartit en hâte. Les gouttes de sueur acides qui lui dégouлинаient le long du dos le picotaient.

Au bout de la Rua Garrett, il passa devant le Chiado pour arriver à la rue escarpée qui descendait à la gare de banlieue. L'horloge du Chiado indiquait six heures cinq : plus que un quart d'heure pour le train d'Estoril. À côté de la *Bibliotheca*, il s'arrêta un moment à l'ombre d'un orme pour reprendre son souffle.

Il remarqua un trou à la fourche de l'arbre. Il glissa avec précaution son petit livre bleu dans la crevasse et le laissa tomber.

Tout au fond, au bas de la colline, se déployait le glacis vert du fleuve avec son fouillis de bateaux : des grands quatre-mâts, des cargos brésiliens, des pétroliers grecs et,

plus au large, deux torpilleurs. Et, plus loin, sur la droite, la masse sombre à moitié cachée d'un vaisseau britannique : le *Northumberland*. Le nom était presque illisible. Il apercevait la frêle silhouette grise d'un canon anti-aérien.

La rue plongeait sous ses yeux, frise d'enseignes roses et de façades bleu ciel. Il fut pris de vertige. Il eut l'impression que ses bras gonflaient et s'animaient, et qu'il n'avait qu'à les lever doucement, ainsi qu'un goéland, pour prendre son envol et partir.

Ses genoux se déroberent sous lui. Au loin, le port parut tanguer étrangement. Il se dit : « Je vais m'évanouir », et s'apprêta à mettre genou à terre sur l'escalier qui menait à la boutique d'un tailleur.

Une nouvelle fois, il se reprit à temps. Deux hommes qui venaient d'apparaître au coin de la rue à côté de l'église s'avançaient vers lui d'un pas décidé.

Il se redressa et, par un effort de volonté décisif, s'éclaircit les idées. Il secoua la tête, prit une profonde inspiration, puis une autre.

Me voilà dégrisé, pensa-t-il avec véhémence ; et il l'était. Son vertige et sa nausée avaient disparu.

À mi-chemin de la descente, il traversa une petite place et s'arrêta devant une fontaine. Il tira un mouchoir de sa poche, le mouilla et le passa sur son front. Il prit alors la tasse d'étain pendue au bout d'une chaînette, la plongea dans le bassin et se versa de cette eau fraîche et vivifiante sur le cou.

En contrebas de la fontaine, sur l'escalier en arc plongé dans l'ombre, était assise une vieille femme d'environ soixante-dix ans au visage parcheminé, mais vif, et frangé de tortillons de cheveux tentaculaires. Autour d'elle, à

moitié couchés sur les larges marches de pierre, un groupe de garçons : des enfants d'une dizaine d'années et des jeunes gens de dix-huit ou dix-neuf ans. Ils l'écoutaient, lèvres entrouvertes, yeux rayonnants de joie. Soudain, tout ce monde éclata de rire, sa belle voix claire se mêlant à leur timbre adolescent. Elle reprit son récit. Bras nus croisés, visage illuminé d'une tendresse amusée, tous étaient suspendus à ses lèvres. Trois jeunes soldats se joignirent au groupe. Eux aussi se mirent à écouter, six yeux de diamant noir, pris sous le charme.

Il émanait de cette scène quelque chose de profondément consolant. Vieillesse, pauvreté, solitude, perte : un amour bon enfant et une sagesse simple les avaient toutes débarrassées de leur aiguillon.

Vincent passa son mouchoir sur son visage et le remit dans sa poche. Ses doigts touchèrent un objet lisse et frais. Il se rappela brusquement. Le coupe-papier.

Il se sentit soudain parcouru d'une onde de calme et de parfaite harmonie ; toute impression d'incertitude et de distorsion avait disparu.

Il se dit : une troisième victoire. La chance est de mon côté. Rien ne m'arrêtera, absolument rien. Je suis libre.

Il traversa tranquillement la rue en direction de la gare de banlieue. Le train d'Estoril partait dans sept minutes. Le hall de la gare était une fournaise. Un autre train venait d'arriver et des flots de soldats et de matelots se déversaient par les portes. Il acheta un billet de troisième classe puis, par la force d'une habitude oubliée, jeta malgré lui un coup d'œil aux journaux étrangers.

Il y avait un bureau de tabac à côté du kiosque. Il s'arrêta. Il fumait très rarement, mais la pensée d'acheter un paquet de cigarettes le remplit soudain d'un plaisir

enfantin. Quelle marque ? Les cigarettes portugaises, à deux *escudos* le paquet, étaient au milieu : Tres Vinte, Paris, Malto, Diana. À gauche, se trouvaient les anglaises et, à droite, les américaines — beaucoup plus chères ; six ou sept *escudos* les vingt. Un désir de folles dépenses s'empara de lui. Il acheta les plus chères — une boîte bordée d'un liseré d'or, des Melachrinos à quinze *escudos*.

La fille à la caisse le considéra curieusement en lui rendant la monnaie. L'avait-elle reconnu ? Peut-être. Un laidéron affligé d'un énorme grain de beauté au menton : il l'avait déjà remarquée, des mois plus tôt.

Peu importait. Il se sentait gai et insouciant. Il gratifia la fille étonnée d'un sourire et d'un petit pourboire. Elle le dévisagea, méfiante et flattée. Et c'est le cœur léger et d'un pas tranquille qu'il s'avança — comme il l'avait fait si souvent par le passé — sur le large quai bleu où le train attendait déjà.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre X

Lisbonne se trouve à l'embouchure du Tage. À l'ouest, le fleuve, en s'élargissant, est de plus en plus salé par la mer, et la grève stérile qui borde ces eaux porte le nom de Côte du Soleil.

Passé Belém, ce sont d'abord les anciens faubourgs. Des propriétés aux murs moussus, couvertes d'arbres qui pourrissent, où vivent de minuscules familles fatiguées ; trois forteresses noires trouées de meurtrières d'où de rares canons pointent encore vers la mer ; plusieurs chapelles aussi délicates que des jouets ; un bois de cèdres, un bois d'eucalyptus ; et un groupe d'horribles villas modernes.

La plus célèbre station balnéaire de cette côte, Estoril, est située à vingt kilomètres de Lisbonne. Le village de Cascais se trouve trois kilomètres plus loin, avec sa citadelle ceinte de palmiers et sa plage aux eaux poissonneuses. À trois kilomètres de là, se dresse le phare de Guía, juste avant la forêt de Marinha. Et puis, à quelques autres kilomètres, débute la côte rocheuse de Guincho, inhabitée à l'exception d'une petite auberge, et qui

s'achève par un promontoire très élevé, lequel forme l'extrémité occidentale de l'Europe.

En même temps qu'un adieu au Continent, cette magnifique frange de terre occidentale constitue un bref résumé de l'Europe. On y trouve les chemins bordés de haies du Somerset; une lande onduleuse comme dans le Devon; des déserts rocailleux et venteux propres à la Bretagne; des pinèdes sablonneuses toutes provençales; un versant parsemé de cyprès presque toscans; une vallée escarpée plantée de vignes andalouses; un soupçon de contreforts des Alpes dans le massif de Sintra; un petit château bourguignon entouré de peupliers; une chaîne de grandes falaises, dalmates par leur coloris et leur calme; et, jouant sur tout cela, cette lumière délicate et pourtant pénétrante, la clarté dorée de la mer Égée qui tisse entre les siècles une toile de fond.

À Guincho vivait un aubergiste avec sa fille, Isabella. À Guía, un vieux chevrier sourd et à moitié aveugle. Le château proche de Marinha abritait le dernier représentant d'une lignée stérile. À Cascais, se trouvaient les soldats, les patriarches, les pêcheurs. Les paysans habitaient à l'écart, sur les hauteurs. Et Estoril comptait mille fragments disparates d'une Europe brisée en éclats — musiciens polonais, danseurs russes, courtisanes autrichiennes, gastronomes parisiens; joailliers d'Amsterdam, antiquaires de Prague, surréalistes d'Athènes, gigolos du cap d'Antibes. Ici, le luxurieux, l'interlope et le suranné traînaient encore, comme des impuretés au fond d'un tamis. Les hôtels affichaient tous complet; les villas étaient toutes louées; la plage et l'esplanade étaient bondées; le casino ne désemplissait pas du crépuscule au petit matin. C'était le reflet, miraculeusement préservé, d'une époque défunte.

Chapitre XI

Le club de tennis d'Estoril était situé en contrebas du casino, au beau milieu des pins. Il régnait une chaleur intense sur les courts jaunes et poudreux. Personne ne jouait avant cinq heures. Et même alors, une implacable fournaise ondoyait au-dessus de la terre battue. Les joueurs soupiraient, transpiraient, suffoquaient et finissaient par se couler dans un paisible double mixte à la lumière du crépuscule.

Pourtant, ici aussi, les alliances secrètes dictaient leurs lois. Pleins d'affectation, les subtils échos du champ de bataille résonnaient non seulement sur les courts, mais aussi dans les vestiaires et sur la terrasse où l'on servait le thé. Le baron de Champsors, un gaulliste, opposa un refus poli mais glacé aux Thibaud qui avaient souhaité faire une partie avec lui. On les avait vus un soir, vichyssois et anglophobes, prendre un cocktail avec l'attaché italien. Non sans réticence, les Anglais condescendaient à jouer avec les Espagnols et les Portugais. Mais ils leur préféreraient M. Wallis, le journaliste américain, ou le jeune Van Weyland, représentant des compagnies aériennes hollandaises, ou encore M. Sivic, l'impondérable Serbe au

visage grêlé, ou même le petit maharajah de Badrapur qui, à cinquante ans, tenait toujours absolument à arborer son blazer de Peterhouse.

La terrasse dominait les courts. On assistait au déplacement des tables en osier, à un discret déploiement de forces. À ce jeu, les Britanniques étaient encore, comme toujours, les plus rusés. Ils usaient de leurs avantages avec affabilité, mais sans pitié : leur table avait la plus belle vue, et leurs écharpes et leurs pull-overs étaient posés sur la balustrade comme s'ils étaient propriétaires des lieux.

Deux jeunes joueurs, à l'évidence frère et sœur, se tenaient assis dans l'ombre près de l'escalier, leurs raquettes par terre à leurs pieds.

« Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ? s'enquit le jeune homme.

— Ce matin. »

La voix de la fille était extraordinairement douce et contenue. La contrainte se lisait dans chaque trait de son petit visage blanc, si bien que sa jeunesse en avait acquis un caractère asexué et sans âge.

« Elle allait à Lisbonne, poursuivit la fille. Elle sera de retour pour le dîner.

— Au château de Caldelas ?

— Nous avons tous été invités.

— Et...

— Oui ? Et quoi ?

— Hugo aussi ?

— J'imagine. »

À travers les voûtes vertes et élancées brillait la mer, flanquée de palmiers et crêtée de deux, trois, quatre petits voiliers flous, blancs et tremblants comme des piérides du

chou. La baie se déployait, magnifique et sereine, et ses senteurs marines montaient jusqu'au-dessus des courts de tennis, pour se mêler au parfum des pins, à l'odeur du thé et aux effluves des vestiaires.

L'épuisement, le désenchantement ; ils émergeaient, même ici, dans le cassé d'un poignet ou une double faute qui ne troublait nullement son auteur. Et les fortifications de l'habitude et du snobisme y cohabitaient, peut-être, avec un mince rayon d'espoir.

« Dis-moi, Mira, demanda le jeune homme sous le coup d'une impulsion, que penses-tu d'Hugo ?

— Je ne le connais pas, Boris. Je ne sais rien de lui. Rien du tout.

— Précisément, fit le jeune homme, et personne n'en sait davantage. Et tu sais ce que quelqu'un a raconté sur son compte à l'hôtel.

— Je sais. Mais, bien sûr, je n'en crois rien.

— Pourquoi ne le crois-tu pas ?

— Ce sont des racontars ridicules. On a prétendu la même chose de tant de gens.

— Ça ne prouve pas que c'est faux.

— Oh, Boris, ce sont des bêtises ! Je suis sûre qu'il est parfaitement sincère. Il n'adresse jamais la parole aux autres Allemands. Il est violemment anglophile. Et très malheureux de la tournure que prend la guerre. Il me l'a dit lui-même. Et puis, Irina ne le fréquenterait pas, mon cher, si c'était vrai.

— Irina ne sait peut-être pas.

— Irina saurait. Elle sait tout », lança-t-elle avec une soudaine intensité. « Irina possède une espèce de clairvoyance. Rien ne lui échappe. Son intuition est sidérante.

— Je ne sais pas », repartit le jeune homme d'un ton

empreint de sagesse et de regret. « J'aimerais pouvoir abonder dans ton sens. Mais... »

La fille leva la tête et le considéra un bref instant, avant de détourner les yeux. Elle tripotait nerveusement sa cuiller. Elle s'était fait une couronne de ses cheveux blonds tressés. Son petit visage rond faisait penser à celui d'une poupée russe, soudain douée de vie, perplexe, et beaucoup trop fragile.

« Mais quoi, Boris ? »

— Il ne m'inspire pas vraiment confiance. Il a un air trop calme et, en même temps, trop concentré.

— Il paraît un peu maladif. Peut-être qu'il est tuberculeux. Il est très différent de Vincent.

— Très. Hugo est calme, perspicace et circonspect. Vincent est vif, rêveur et impulsif.

— À ton avis, a-t-elle jamais été amoureuse de Vincent ?

— Jamais », trancha Boris, catégorique. « Elle l'aimait. C'est tout. Elle déteste Hugo. Mais elle est amoureuse de lui.

— Si elle avait à choisir entre les deux ?

— Hugo gagnerait. À tous les coups. Et pourtant... »

Boris devint pensif.

« Et pourtant quoi, Boris ? »

— En ce moment il lui arrive quelque chose de bizarre, Mira. »

Il resplendissait de jeunesse. Il regarda la mer en contrebas, il eut un air réprobateur, presque affligé. Mais, dans son tricot et son short blancs, son corps jeune et sain ne cessa pas de sourire. Son visage doré était capricieux, sans arrêt agité. Ses cheveux roux foncé couvraient d'un

riche éclat ondulé sa belle tête dont le front commençait déjà un peu à se dégarnir.

Ils restèrent assis quelques instants à regarder les quatre Britanniques en lice au-dessous d'eux : un Canadien, un Anglais du Yorkshire et deux Australiens. Ils en étaient à la troisième manche. Les échanges, sans intérêt, étaient interminables. À présent, ils riaient tous les quatre ; mais, comme toujours, leurs façons d'être constituaient un réseau de différences sociales, sexuelles et géographiques reliées entre elles par un implacable fil d'empire invisible.

« Je n'arrête pas de penser à elle, avoua la jeune fille. Que va-t-il lui arriver ? Que peut-on lui dire ? » Elle devint songeuse. « Dis-moi, Boris, fit-elle timidement, crois-tu au Paradis ? »

— Non. Je n'y crois pas. Ou alors... Peut-être que si. À une espèce de Paradis.

— Et à l'Enfer ?

— À l'Enfer, oui. Je l'ai vu. À la damnation.

— J'en ai eu un aperçu ce matin.

— Ne parlons pas de ça, chérie.

— Elle est profondément malheureuse. Mais pourquoi ? Elle est vraiment amoureuse ?

— Peut-être que l'amour pourrait la sauver. Si quelque chose peut la sauver.

— Tu me fais peur, Boris. Dis-moi, qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Boris détourna la tête, impatient. « Oh, eh bien », déclara-t-il de sa charmante voix d'écolier prétentieux, « je ne crois pas à la perversité. Je pense qu'on peut voler, tuer, s'adonner à toutes sortes de vices sans devenir mauvais. Il n'y a qu'une chose d'inéluctablement néfaste.

— Oui ?

— Le fait de se trahir soi-même. Irina sait qu'elle est en train de se détruire.

— Que faire pour elle, Boris ?

— Rien, ma chère. Rien du tout.

— C'est notre sœur, Boris.

— Elle est seule, Mira. Elle est complètement seule dans ce monde. »

La conversation tomba. La troisième manche était terminée ; les Australiens avaient gagné. Ils reprenaient leurs blazers posés sur la chaise de l'arbitre. « C'était la grande forme aujourd'hui, Burton. Où étiez-vous hier soir ? » « C'est mon partenaire, comme toujours. Beau travail, partenaire ! » « Oui, ce service... Comment faites-vous, Major ? » « La victoire de l'esprit sur la matière. » Affables et satisfaits, ils disparurent à l'intérieur des vestiaires.

Une voix discrète les salua de l'escalier : « Mira. Boris.

— Oui, chérie.

— Désolée pour le retard.

— Tu n'es pas en retard.

— Alors, vous ne m'attendiez pas ?

— Nous ne t'attendons jamais, Irina. Nous te connaissons trop bien.

— Pardonnez-moi. Je suis morte, mes chéris, morte. » Elle s'assit à côté d'eux et posa son petit béret rouge sur la chaise libre. « Lisbonne était épouvantable.

— Tu as l'air fatigué.

— C'est la chaleur. On se serait cru à Singapour. Vous vous êtes baignés ? »

Boris se leva. « Ça me rappelle...

— Tu t'en vas ? »

Il acquiesça, sourit et se passa la main sur la joue d'un air espiègle.

« Bon, je te vois à la fête ? À neuf heures ? Tu promets que tu ne seras pas en retard ? »

— Je ne suis jamais, jamais en retard ! »

Il ramassa sa raquette et sa boîte de Slazengers, dévala l'escalier, enfourcha sa bicyclette et descendit la côte en roue libre. Avant de disparaître derrière les arbres, il se retourna et leur adressa un signe de la main, en souriant de tout l'éclat de ses dents.

« Il vaudrait mieux y aller, fit Mira d'une voix douce.

— Oui, chérie. Passons par le parc !

— Tu n'es pas trop fatiguée ? »

Les deux sœurs se mirent en route sans se presser ; l'une en blanc, l'autre en gris. Bras dessus bras dessous, elles s'éloignèrent des courts de tennis. Elles faisaient exactement la même taille. Leurs démarches, leurs silhouettes, leurs voix étaient presque identiques. Même leurs traits n'étaient pas sans ressemblance : un petit nez, des pommettes hautes, des lèvres badines, un menton slave. La différence, profonde et irrémédiable, n'apparaissait que dans leurs yeux.

Les baigneurs traversaient les jardins pour regagner leurs hôtels. Bronzés et alanguis d'un excès de lumière, c'est d'un pas nonchalant qu'ils passaient devant les mares aux canards et les parterres de roses : en pyjama de plage, peignoir en satin, pantalon et short en toile de lin ; français, belges, scandinaves, originaires des Balkans. Un hâle luxuriant était le privilège des vaincus.

Les deux sœurs descendirent le chemin en silence et s'arrêtèrent près de la mare aux canards avant de s'engager sur la longue allée d'arbres à feuilles persistantes qui menait à l'hôtel.

« Comme il fait frais, ici ! finit par dire Irina. Un tunnel

de verdure rafraîchissant. Ma chère Mira », soupira-t-elle en portant les doigts à son front, « quel mal de tête ! »

Mira se pencha pour déposer un doux baiser sur sa joue.

« Tu as besoin de repos, Irina. Vraiment. Tu as l'air épuisé. Dis-moi... »

Elle hésita et, de nervosité, donna un léger coup de raquette à une petite branche.

Tournant la tête, Irina la considéra avec un détachement à la fois tendre et distrait.

« Oui ? »

— Irina, je m'interroge. » Mira gardait son visage enfantin et troublé tourné vers le chemin... « Asseyons-nous. »

Elles trouvèrent un banc à l'ombre du mimosa. On eût dit l'intérieur d'une tente. Dépourvu du moindre souffle, l'air saturé de la chaude fragrance d'automne y était étouffant. Aussi vifs et étincelants que des diamants, d'infimes éclats fusaient à travers le feuillage. Il n'y avait personne dans les parages immédiats. Elles n'apercevaient qu'un vieux couple loin devant elles, des Français qui logeaient à l'Hôtel Miramar : lui, avec son bouc et sa canne à la main, et elle, avec son grand chapeau à fleurs et son caniche en laisse. Ils progressaient très lentement à travers la mer d'ombre de l'automne ; de temps à autre, une étoile filante striait leurs petits corps gris. Ils venaient se promener dans le parc tous les jours, elle tenant à la main des lettres ou un numéro d'une page du *Temps*, et lui, un volume défraîchi de Leconte de Lisle.

« As-tu fait beaucoup de choses à Lisbonne ? Par cette chaleur ? s'enquit Mira.

— Je suis allée à la police.

— À propos de Vincent ?

— Bien sûr.

— Oui ? »

Mira prit la main de sa sœur dans la sienne.

« Toujours la même rengaine.

— Sont-ils restés évasifs ?

— Ils n'ont pas été évasifs. Simplement grossiers et impolis.

— Avaient-ils reçu la lettre de M. Kingsley ?

— Bien sûr. Ça les a laissés de marbre. J'aurais dû m'en douter.

— Pas d'explications ?

— Aucune. Seulement des excuses, des insinuations, et une ou deux vagues menaces.

— Et tu ne sais toujours pas qui a fait ça ?

— Fait quoi, chérie ?

— Qui l'a fait emprisonner ? »

Irina retira doucement sa main. Elle tourna son beau visage passionné et darda sur Mira un regard soudain intense. Puis elle lui dit, à voix basse et sans expression :

« Non, chérie, je l'ignore.

— Tu n'as même pas une petite idée ?

— Je... » Elle hésita. « Non. Je n'en ai pas la moindre idée. »

Elles restèrent assises un moment sans rien dire, tristes d'être séparées par le mensonge qui, elles le savaient toutes deux, venait de les éloigner l'une de l'autre.

Mira leva les yeux et, débordant d'une adoration inquiète, elle regarda sa sœur. Qu'elle était belle ! Quel grain de peau magnifique ; et qu'elle était déconcertante ! Une beauté d'un genre plus prenant avait remplacé la jeunesse, une fascination plus rare et insaisissable que

l'attrait ou le charme juvéniles. Elle se répandait de sa voix à la manière d'une ombre, de son regard gris et souple. Ceux qui étaient tombés amoureux d'elle l'étaient demeurés à jamais.

« Irina. Dis-moi. As-tu jamais été amoureuse ? »

Irina eut un sourire et replaça sa main dans celle de sa sœur. « Deux fois, ma chère enfant.

— Deux fois ?

— C'est tout.

— Peut-on vraiment tomber amoureux plus d'une fois ? réfléchit tout haut Mira. Je soupçonne la plupart des gens de ne pas vraiment tomber amoureux — complètement amoureux. Qu'en penses-tu ? »

Irina n'écoutait pas.

« Irina, penses-tu jamais retomber amoureuse ?

— Encore une fois, peut-être. »

Un singulier sourire, empreint de lassitude, était apparu sur ses lèvres.

« Comment peut-on se prononcer ? Quand est-on amoureuse ?

— C'est une maladie, chérie. Une anomalie. Tu verras. Comme porter des lunettes qui empêchent de voir, ou rester à faire le poirier en équilibre sur la tête. La seule mention d'un nom te coupe le souffle ; le simple mouvement d'un petit doigt devient magique.

— Chez les hommes comme chez les femmes ?

— Chérie, je crois que la vraie différence entre les hommes et les femmes réside dans la façon dont ils souffrent.

— Les femmes souffrent davantage ?

— Les femmes apprennent à accepter la souffrance. Dans leur corps et dans leur âme.

— Et les hommes ?

— Les hommes continuent de se battre. Et cette lutte constante ne cesse de les affaiblir et finit par avoir raison d'eux. Mais la souffrance ne diminue ni n'anéantit jamais les femmes. Elle devient partie intégrante d'elles-mêmes. Elle les rapproche de la vie. Pour les hommes, c'est différent. Elle les rapproche de la mort.

— La mort a-t-elle plus de réalité pour les hommes que pour les femmes ?

— Peut-être pas plus de réalité. Mais elle est plus cruciale, plus symbolique. »

Les deux sœurs s'étaient à nouveau retrouvées. Elles portèrent alentour un regard plein de gravité. Le parc s'était assombri, le soleil s'était couché. Les jardins étaient déserts. Elles se levèrent d'un même élan. Des années de profonde affection avaient rendu leurs manières et leurs gestes instinctivement mimétiques — si bien que ceux qui ne les connaissaient pas les comprenaient rarement, ne soupçonnant pas l'ampleur de l'abîme qui les séparait.

Elles pénétrèrent à l'intérieur du Palacio. Le bar était déjà plein. Un clipper venait d'arriver des Bermudes. Le salon grouillait de jeunes Américains pleins d'entrain et d'Anglais d'un certain âge.

Les sœurs se séparèrent dans le corridor de l'entresol. Irina reprit la main de sa sœur. Ses lèvres s'écartèrent. Elle semblait sur le point de dire quelque chose et puis, soudain empêchée par son orgueil et sa tendance à l'isolement naturels, elle garda le silence. Acceptant la défaite, Mira l'embrassa doucement avant de regagner sa chambre et de s'étendre sur son lit.

Devant sa fenêtre, l'eucalyptus rendait un bruit de

crécelle métallique : son bruissement faisait penser au crépitement d'un début d'averse. La chambre s'obscurcissait. Des bruits de pas s'estompaient au fond du couloir tapissé de velours. Dans une autre chambre, une voix d'enfant s'éteignait lentement. Elle se mit à sangloter sans bruit. Le monde entier donnait l'impression de s'obscurcir jour après jour, d'être envahi d'un vaste et indéfinissable désespoir.

Chapitre XII

Le spectacle qu'il découvrait par la fenêtre à encadrement de cuivre captivait Vincent.

Le train d'Estoril desservait les banlieues pastel de Lisbonne. Traversant lentement Santos en diagonale dans la direction d'Alcántara, il longeait le Tage vert prairie où le marais des entrepôts et des docks s'estompait dans le soir. À droite, sur les hauteurs, se dressaient la cathédrale d'Estrella et sa silhouette imposante et, plus loin, le palais d'Ajuda, pommelé de vagues et rosé dans la lumière rasante. Seule régnait la beauté sans source de la lumière. Nulle beauté dans ce paysage : dépôts de charbon suffocants, centrales électriques bâties au hasard, cuves de pétrole trapues, et l'horizon pesant assourdissant l'ensemble. Mais la beauté de la lumière infusait à la scène une brève harmonie spontanée.

Vincent se détourna de la fenêtre, assailli par une impression d'étrangeté, nouvelle et plus vive. Pas fébrile cette fois-ci, mais lumineusement, dangereusement précise. Le petit train électrique s'enfonçait sans cesse plus avant dans la campagne suburbaine. Les sièges de bois

grinçaient et craquaient en cadence. Informes et inertes, les passagers ressemblaient à des sacs de sable.

Il se sentait enfermé dans une mince coquille, prête à éclater au premier contact comme une bulle de savon. Il ouvrit son paquet au liseré d'or, en sortit une cigarette, l'alluma dans ses mains réunies en coupe. Mais il remarqua que la flamme tremblait violemment.

Le train s'arrêta : Alcántara. Le silence fut soudain intense ; le train était figé sur place. Personne ne bougeait, pas la moindre voix. Un vieil homme arpentait méthodiquement le quai. Rythmant sa marche de sa canne de jonc, il caressait sa barbe jaune. Une paysanne vêtue de bleu attendait dans l'ombre avec une cruche, bleue également. Poussé dans sa petite voiture, un invalide passait lentement devant le parterre de rosiers. Une vieille dame en dentelle noire et en longs gants noirs avançait au ralenti. Ils faisaient tous l'effet de créatures automnales et fragiles, comme conservées sous une cloche de verre, des reliques d'un autre âge.

Le train s'ébranla et les longs murs saumon défilèrent sans un bruit, leurs fenêtres fixant le vide d'un air stupide. Un voyageur venait d'entrer dans le wagon et regardait obstinément au bout du couloir. Sans donner l'impression de le voir, l'homme s'approcha de Vincent, s'arrêta à sa hauteur, toussota, posa précautionneusement un petit cartable par terre et s'assit à côté de lui. Tout cela sans même jeter un coup d'œil à Vincent. Il paraissait absorbé par un profond sourire intérieur.

Vincent commença à s'inquiéter. « Qui est-ce ? se demanda-t-il. Me connaît-il ? » Plaçant sa main sur ses yeux, il observa l'homme à travers ses doigts à moitié écartés.

L'inconnu tira de sa poche un mouchoir de soie verte, le déplia en un tournemain de ses doigts agiles et se le passa sur le front. Il le maintint immobile un instant, laissant la soie verte lui retomber sur le visage à la façon d'un voile. Ce détail, ainsi que ses sandales grises ajourées, ses cheveux blond cendré sur son front dégarni, ses traits délicats, le battement de ses veines bleues sur ses tempes rosées, tout indiquait une nature douce et hypersensible. Et il y avait pourtant quelque chose — une force d'âme, une fermeté calme et résolue — qui semblait remplir ses yeux de joie.

« Vous êtes suédois ? » s'enquit poliment Vincent en anglais. Il se sentit soudain à l'aise et s'étonna d'entendre sa voix, sereine et insouciante.

L'inconnu répondit doucement, sans regarder Vincent : « Je suis norvégien.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Trois jours.

— Vous partez pour l'Angleterre ? »

Sur le point de répondre, le Norvégien parut hésiter. Puis il dit : « Il faudrait que j'attende un mois, m'a-t-on dit. Un mois à Lisbonne. Vous imaginez ! Un mois entier. Je préfère prendre le risque de m'y rendre en bateau plutôt que d'attendre un avion un mois entier ! » Tout cela sur un ton de parfaite tranquillité, mais ses longs doigts blancs ne cessaient de tripoter le bras de son siège. « Je prends donc un bateau. Ce soir.

— Le bateau pourrait bien mettre aussi longtemps, fit Vincent d'une voix douce. Et puis c'est plus dangereux.

— Mais au moins... » Le Norvégien observa une pause, avant de confesser, dans une soudaine ferveur : « Au

moins je n'aurai pas à attendre indéfiniment ici. Dans cette ville épouvantable.

— Épouvantable ?

— Irréelle. »

Pour la première fois, l'inconnu se tourna vers Vincent et le regarda dans les yeux. C'était le regard d'un oiseau sauvage, un regard habitué aux grandes altitudes. Le cœur de Vincent battit plus vite.

Il se dit qu'il n'avait jamais vu la bravoure, aussi posée et flagrante, sur un visage.

Il offrit une cigarette à l'inconnu, assez timidement. Celui-ci fit non de la tête, sans même regarder le paquet.

« Dites-moi », fit Vincent, presque dans un soupir, « la haine... Elle doit être terrible ?

— Chez moi ?

— Oui. En Norvège. Et en vous. »

L'inconnu parut réfléchir.

« Je n'éprouve aucune haine. Cela peut vous paraître étrange, mais je n'éprouve pas de haine, pas la moindre haine. »

Il pesait ses mots, et s'exprimait dans un anglais monocorde.

« Mais vous allez en Angleterre ?

— Je suis pilote. Je me battrai avec l'aviation militaire. »

Il replaça le mouchoir vert sur son front. En levant la main, sa manche remonta un peu, révélant un mince bracelet d'argent.

« Cette chaleur, ajouta-t-il. Horrible. Comment peut-on supporter ça ? Et dire que j'aurais pu en prendre pour un mois ! »

Il se rapprocha tout à coup de Vincent et, le regardant bien en face, il lui déclara posément :

« Écoutez, mon ami. Je viens de Trondheim. J'y ai passé toute ma vie. Une fois, dans mon enfance, j'ai voyagé en Allemagne. Quelques années plus tard, j'ai passé un été en Angleterre. Les deux pays m'ont plu. Je me suis fait des amis dans l'un comme dans l'autre. Par la suite, certains de ces amis sont venus me voir à Trondheim. Des Allemands et des Anglais. Et maintenant, il se trouve que mes amis allemands ont reçu l'ordre d'envahir notre pays, de s'en emparer, de piller nos fermes, de réduire notre liberté à néant. Qu'est-ce que cela veut dire ? La liberté est-elle si incomparablement précieuse ? Nous persistons à manger et à dormir comme toujours. Nous continuons à aller à l'église, à abattre des arbres, à traire nos vaches. Vu du dehors, nos existences n'ont subi qu'un infime changement ; et, pourtant, c'est tout qui a changé. Pendant un mois, je n'ai éprouvé qu'une fureur aveugle. Je voulais les étrangler, leur cracher à la figure, jeter leurs cadavres dans les égouts. Et maintenant, je ne sens presque rien. Rien que du calme. Pourquoi cela ? J'irai en Angleterre et je piloterai mon avion. Dans quelques mois, je serai tué. Mais je mourrai sans haine au cœur pour mon ennemi, et sans chagrin non plus pour mon propre destin.

— Vous vous êtes détaché du monde », fit Vincent, profondément ému. Les yeux pâles et impassibles de l'inconnu ne quittaient pas la fenêtre.

« Je me le demande. La seule chose qui compte pour moi, c'est d'être parmi les nuages. Je ne me soucie plus de mes amis, de mon pays, ou de mes ennemis. C'est ce qui finit par arriver, je suppose. On se met à éprouver les choses à la manière d'un insecte. »

Vincent comprit brusquement ; l'homme était sur le point d'être tué.

« Je vous dis la vérité ! » fit l'inconnu, regardant à nouveau Vincent. Il posa sa main très légèrement sur celle de Vincent, en une espèce d'appel muet et inspiré. Sur son visage apparut la folle angoisse d'un enfant soudain en quête d'une explication.

« Et », poursuivit-il en un brusque accès de mépris, « qu'est-ce que l'histoire trouvera à dire de tout ça ? Quel salmigondis de théories elle va tirer de ce gâchis ! Les sept causes de la victoire, les treize causes de la défaite ! Des livres blancs. Des livres jaunes. Des accusations. Des procès secrets. Des statistiques. Tout ça pour éviter d'affronter le chaos aveuglant, foudroyant ! Tout ça pour éviter de penser aux tombes sans nombre, aux foyers brisés, aux carrières anéanties !

« Il m'arrive de m'interroger, poursuivit-il d'une voix à nouveau plus douce : Qu'est-ce qu'une guerre ? Un accident atroce ? L'éruption, comme des pustules, du mal enfoui en nous ? À vrai dire, ni l'un ni l'autre. Voici ce que je pense. Pour sentir le prix de sa vie, l'homme doit aussi, par quelque paradoxe primitif, aspirer à tuer et à mourir pour elle. Quand une race, ou une culture, perd ce désir, elle a déjà commencé à périr. Les sauvages sont là, qui observent et attendent dans la jungle. »

Vincent écoutait, profondément touché par les accents de cette voix.

« Une seule chose nous sauvera, ajouta le Norvégien. Le feu divin des gens. Des mots comme Liberté ne nous sauveront que lorsqu'ils seront tournés vers l'avenir, et non vers le passé. Quand ils seront tournés vers l'action, et non vers le souvenir. Quand ils seront tournés vers la violence, l'enthousiasme et le changement, et non vers

la prudence et l'instinct de conservation. Quand les hommes seront prêts à mourir pour de telles valeurs. »

Il renversa la tête, s'adossa au siège de bois et ferma les yeux. À nouveau, un profond sourire intérieur inonda son visage : le sourire d'un fantôme.

Il est déjà en train de mourir, se dit Vincent. Dans deux mois, il sera mort.

Le train arrivait à Estoril. Les voyageurs quittaient leurs places.

« Vous descendez ici ? » demanda le Norvégien au moment où Vincent se leva.

« Et vous ? fit Vincent.

— Je continue jusqu'à Cascais. Pour dire adieu à un ami...

— Vous partez ce soir ?

— Oui. Sur le *Northumberland*.

— Comment vous appelez-vous ?

— Gulbransen. Sven Gulbransen. Et vous ?

— Moi... Van der Lyn. »

Ils se serrèrent la main.

« Bonne chance, mon ami.

— Et à vous aussi.

— Adieu, Gulbransen !

— Adieu, Van der Lyn ! »

Vincent se dépêcha d'atteindre la portière. Le train s'ébranlait déjà lorsqu'il sauta sur le quai de mosaïque blanche.

Chapitre XIII

L'air dégagé, trois hommes en costume et feutre noir sortirent d'un petit bureau de tabac dans l'une des rues pavées et escarpées de Lisbonne. Après avoir jeté un bref regard simultané en direction de la *Bibliotheca*, de l'autre côté de la place ombragée d'ormes, ils montèrent à bord d'une Chevrolet miteuse garée à quelques mètres.

Deux d'entre eux étaient de petite taille, l'un maigre et l'autre grassouillet. Le troisième, aux traits anguleux, se tenait ramassé sur lui-même. Ils avaient tous trois un visage dur et sans expression. Quelque peu incongrus sur leurs personnes, leurs vêtements noirs leur donnaient un air gauche.

« Tu es sûr que c'était celui de six heures vingt ? » s'enquit le grand d'un ton irrité. Il avait le visage le plus singulier des trois ; desséché, émacié. On aurait dit un moine malade.

« Six heures vingt, *senhor capitão*.

— Et Pereira attend le train à Estoril ?

— Tout à fait, *senhor capitão*.

— À la gare ?

— À la gare.

— Et si jamais », jeta le capitaine d'un ton cassant, « il lui prenait l'envie de descendre avant Estoril ? »

— Il a pris un billet pour Estoril, insista le gros. Je m'en suis assuré. Naturellement. »

Le capitaine lui lança un regard hargneux. « Imbécile », murmura-t-il, songeur, pensant déjà à autre chose. Le petit homme grassouillet transpirait abondamment. Son visage luisait d'humidité. L'air confiné de la voiture avait une odeur de cuir chauffé qui soulevait le cœur.

« Au fait, il est juif ? » fit le petit maigre qui tenait le volant. Ses minuscules yeux verts ne bougeaient jamais.

« Non, hollandais, haleta le gros.

— Politique ?

— Politique. Naturellement, repartit le gros.

— Dangereux ?

— Dangereux », confirma le gros d'un claquement de langue impressionnant. « D'après les renseignements qui nous ont été fournis.

— Par qui ?

— Par les *autres*. »

Un bref silence, plutôt inquiétant.

« Vêtements ?

— Manteau marron, pantalon noir, pas de chapeau.

— Signalement ?

— Cheveux bouclés, yeux marron, assez grand.

— Armes ? »

Le gros eut un haussement d'épaules moite et gélatineux. « On a perdu sa trace pendant une demi-heure. On l'a suivi à l'intérieur du Café Portugalia, où il a laissé son chapeau, mais on l'a perdu de vue dans la Rua da Carmo. Peut-être qu'il nous a remarqués, mais ça m'étonnerait. Il

faut le surveiller. Le prendre en filature. Constamment. Armes ou pas armes. Aussi longtemps que possible.

— Et la dame ? La dame russe ?

— Le capitaine s'occupera de la dame russe.

— Est-elle belle, cette Russe ?

— Trop maigre. Trop grande.

— Tu l'as vue ?

— Oui, je l'ai vue. »

Le capitaine n'écoutait pas. Il était assis seul à l'arrière. Affaibli, perspicace, il observait le toit de la voiture avec une prudence extrême. Il avait des cernes violets autour des yeux. La maladie qui l'épuisait avait également aiguisé son esprit. « Ces instructions ont quelque chose d'assez excentrique, soupira-t-il. De théâtral. Pourquoi ? » Il choisissait ses mots lentement, et de façon pédante, comme un professeur.

Les deux petits hommes attendaient.

« Et dans les renseignements que j'ai sur son évasion, je ne puis m'empêcher de voir quelque chose de confus et de naïf. L'homme semble n'avoir fait aucun effort pour se cacher. Ou seulement par intermittence. Un tantinet bizarre qu'ils — les *autres* — le jugent si dangereux... » Il poussa un nouveau soupir et baissa ses fines paupières violettes.

L'intérieur de la voiture n'était que moiteur et délabrement. Tout y était indice de déchéance : le cuir miteux, les visages trempés de sueur, les relents d'une eau-de-vie de mauvaise qualité en suspension dans l'atmosphère.

« Ce n'est pas seulement politique, poursuivit le capitaine, dégoûté. Il y a aussi une touche de fanatisme, ou de folie. »

Les deux petits subalternes continuaient à transpirer

dans un état de silence humble et amer. Le plus corpulent des deux fut soudain pris d'une quinte de toux. Son corps entier en fut secoué.

« La violence n'est pas exclue », dit le capitaine avec une froide austérité. Les yeux de nouveau ouverts, il examinait minutieusement le toit de la voiture. Il sortit un paquet de Chesterfields et en plaça une dans sa bouche, sans l'allumer.

À l'avant, les deux hommes échangèrent un regard en silence.

« Ça ne serait pas par hasard un communiste ? » fit tout bas le maigre qui tenait le volant.

Plein de mépris, le capitaine fit non de la tête. « Le monde a changé. C'en est fini des vieux problèmes. Terminées les théories. Les théories ne valent rien quand le monde est en feu. » Il prononça cette dernière phrase d'un ton un rien maniéré, comme s'il citait un vers exceptionnellement précieux de Camoens.

Il gratta une allumette et alluma sa cigarette, puis rechuta à nouveau dans le monde désolé de son enfer personnel.

La voiture roulait maintenant à quatre-vingts kilomètres-heure sur la nouvelle route nationale. Ils avaient laissé la pénombre de Lisbonne derrière eux. Le paysage se fit silencieusement automnal, et plein de charme. À Algès, les tournants disparurent et la route longea le parc du village avec son aquarium et sa fontaine aux carreaux bleus. À Paço d'Arcos, la route grimpa et passa devant un phare minuscule et une chapelle d'une blancheur de neige ; un bosquet d'eucalyptus et un palais rose dans le style français. Puis ce fut Carcavelhos avec sa forteresse menaçant la baie ; et Parede, avec ses roses,

ses hospices et ses villas pastel. Les enfants, les ouvriers, les maisons, la baie — tous paraissaient assoupis. Même la lumière avait un air apaisé, somnambule.

Le chauffeur maigre au visage grêlé de boutons interpella son compagnon : « Tu crois qu'il a l'intention de commettre un acte vraiment grave ? »

— Un acte vraiment grave ? répéta le gros.

— Une vengeance personnelle ?

— Pas impossible, souffla le gros.

— Un mélodrame ?

— Toute vie, gémit le gros avec délectation, est un mélodrame.

— Quelque chose comme une bombe, peut-être ?

— Pas inconcevable, susurra le gros.

— Comme ce regrettable petit incident au palais Avenida, en août dernier ?

— Ah, mais là c'était différent, Fernando. Il s'agissait d'une histoire d'alcoolique.

— Ou, poursuivit le maigre, malveillant, le Roumain à la perruque ? Tu sais. »

Il cligna de l'œil à son voisin.

« C'était un suicide, fit le gros, avec un regard de côté.

— Ou cette Estonienne avec les perles ? »

Le gros partit d'un rire nerveux sans pouvoir s'arrêter. « Oh, cette fois-là, c'était de la passion, sanglota-t-il. C'était une histoire d'amour ! »

La route dessina une courbe, et la magnifique baie de Cascais apparut au loin. Un mince croissant de plage dorée brilla au-delà des flots qui s'assombrissaient : Estoril. Les deux hommes demeurèrent plusieurs minutes sans rien dire.

Puis le gros toussa et eut cette phrase significative :
« C'est à nous-mêmes que nous devons penser. »

Le maigre acquiesça. « Je n'ai rien, dit-il, le regard absent, rien du tout contre les Anglais, sauf bien sûr que ce sont des voleurs.

— En tout cas, une chose est sûre. Ils sont en train de perdre. Ils perdent tout le temps. Leur magnifique empire se désagrège.

— C'en est bien fini de leur pouvoir en Europe.

— Et c'est à nous-mêmes que nous devons penser dans ce contexte-là. »

Le grand capitaine ascétique les attaqua avec une fureur inattendue.

« S'il vous plaît ! lança-t-il d'un ton hargneux. Ne parlez pas de ce que vous ne comprenez pas. Veuillez ne pas oublier que vos opinions personnelles n'ont aucune valeur. Je suis patriote. J'aime mon pays. Mais il y a certaines choses que même moi... » Il se frappa la poitrine de son long doigt jaune, « je ne comprends pas. Mon pays est un pays pauvre. Un pays sans ressources. Mais un pays ancien et illustre. Je fais de mon mieux. » Sa voix s'étrangla et se fit perçante : « Je souffre. J'obéis... »

Ils entraient dans Estoril. La route s'élargit et, sur la droite, les jardins du casino couvraient la pente d'un tapis de rosiers. La voiture s'immobilisa devant la gare. Le train venait de partir. On en voyait le fanal arrière virer vers l'ouest pour contourner le mont Estoril. Les voyageurs traversaient le quai. Plusieurs d'entre eux s'attardèrent au-dessus de l'esplanade pour observer les baigneurs.

Les deux petits hommes sortirent. Le capitaine resta dans la voiture. Il se cala au fond de la banquette, inclina la tête en arrière et parut s'endormir.

Coiffé d'un chapeau vert, un homme à forte carrure et extrêmement grêlé s'était approché de la voiture.

« Oui ? s'enquit le gros, la main encore sur la portière. Est-il ici, Pereira ? »

L'homme au chapeau vert indiqua la plage du doigt.

« Seul ? »

L'homme au chapeau vert opina.

« Manteau marron, pas de chapeau, pantalon noir ? »

L'homme au chapeau vert opina de nouveau.

« Grand ? Yeux marron ? Cheveux bouclés ? »

L'homme massif au chapeau vert et au visage grêlé eut un sourire tranquille. « Pour les yeux et les cheveux, je ne sais pas, dit-il tout bas d'une voix chaude. Et peut-être que je suis aussi un peu daltonien. Mais, grand, oui. C'est sûr.

— Merci, Manuel.

— De rien, Fernando.

— Tu t'arrêtes ici ?

— Oui, un moment.

— Prends soin de toi, Manuel. Mes amitiés à ta femme. Et à ta belle-mère.

— Merci, Fernando. Et à ton épouse également. Comment va-t-elle ?

— Oh, relativement bien. Ce nouveau bébé, tu sais...

— Ah, oui. Bien sûr. Au fait, a-t-elle été baptisée ?

— Oui. Maria Innocencia.

— Maria Innocencia... »

L'espace d'un instant, leur esprit se lova dans une chaude illusion domestique. Ils sourirent. Ils se sentirent réconfortés. Ils s'étaient rapprochés de leur pays et des leurs.

L'homme au chapeau vert plongeait les yeux à l'intérieur de la voiture.

« Bonsoir, capitaine Almeida.

— Bonsoir, Pereira.

— De nouvelles instructions ?

— Je ne crois pas, Pereira.

— Très bien, *senhor capitão*.

— Je vous verrai plus tard, Pereira.

— Entendu, *senhor capitão*. »

L'homme au chapeau vert s'inclina, puis s'éloigna lentement en direction du parc.

Chapitre XIV

Vincent se tenait dans le creux d'un rocher, à l'endroit même où, soir après soir, il venait s'asseoir avec Irina et contempler la mer pendant des heures.

Un croissant de plage se trouvait pris entre deux falaises. Il s'étrécissait, s'élargissait en petit éventail, et s'étranglait à nouveau pour finir par s'embraser en une longue flambée de sable blanc.

Les exilés se trouvaient là. Par vingtaines, par centaines. Ils assombrissaient le sable ainsi qu'un vol de sauterelles. Le soir approchait, mais ils ne bougeaient toujours pas. Ils gisaient là, comme la frange déchirée de quelque tribu asiatique poussée aux confins du désert. Ces centaines de visages étaient tournés vers le couchant ; peignoirs rayés et turbans de couleurs voyantes ; huiles parfumées et doux membres brunis par le hâle ; orteils aux ongles vernis ; sacs ornés de perles ; mille débris : flacons verts, petits livres, lunettes teintées, mules de plage, tasses de thé, lettres écrites en neuf langues différentes ; tout le pittoresque et éternel attirail de l'exil.

À présent, ils se levaient un à un. Silencieusement,

cérémonieusement. Le soleil se tenait suspendu, en équilibre au bord de l'abîme. C'en était fini du rituel. Un à un, ils montaient l'escalier qui menait à l'esplanade.

Oui, ces dépouilles éparpillées sur le sable pour tuer le temps étaient l'essence même de la souffrance. C'en était fini du drame, et de leurs professions. La vie s'était étiolée en migration. Nulle trace de perte, de dépossession, ne se lisait sur leurs visages. Pourtant, le spectacle de ces hommes et ces femmes aisés, rassemblant leurs affaires d'un air las à la fin de leur bain de soleil et montant le long escalier blanc était comme un aperçu de l'Enfer.

Et puis, alors que Vincent fixait le fond de la baie en direction de Cascais, se produisit un phénomène singulier. Les lambeaux de nuages se rassemblèrent à l'ouest et fusionnèrent pour former un unique nuage triangulaire. Jailli de l'océan, un geyser de flamme s'éleva jusqu'à toucher le ciel. Le soleil mourant se mit à flamber. Le ciel était tout crénelé de feu.

La masse nuageuse, qui grossissait juste au-dessus de l'horizon, retint l'attention de Vincent. Elle se tordit, s'enroula, se contracta, pour finalement se dilater en une forme qu'il reconnut soudain. C'était la forme de l'Angleterre, impressionnante de précision. Il était impossible de se méprendre. La moindre courbe et la moindre échancrure reproduites avec une troublante exactitude. On retrouvait l'appendice de Penzance, la profonde entaille de la Severn, et la côte en cimeterre du pays de Galles. Tout en haut, les petites taches lumineuses des Hébrides et, à la base, le renflement du Norfolk, ainsi que la mâchoire du Kent.

L'image se modifia. S'élargissant ici, diminuant là, elle devint grotesque, figurant une vieille femme coiffée d'un

bonnet gigantesque, penchée au-dessus d'une bouilloire à thé. Figée au-dessus de sa bouilloire d'eau frémissante, agrippant le récipient, toussant, fanée pour l'éternité — elle avait un air serein et ridicule. Mais il s'opéra un nouveau changement. La silhouette fut transfigurée. Le corps de la matrone se mit à se raidir. Les membres se crispèrent et se tordirent. La bouche s'ouvrit en un hurlement muet. La bouilloire s'était transformée en enfant mort, et la gloire embrasée du soleil plongeait à présent la femme tout entière dans un bain de sang. Les gestes se chargèrent d'une angoisse qui réduisit tout à néant.

Le soleil avait sombré. Le nuage s'allongea, s'estompa, puis disparut sans laisser de traces.

Alors, sur le versant du mont Estoril, Vincent vit quelque chose avancer sur la route. De loin, on eût dit une chenille noire, tachetée de bleu. Elle faisait lentement le tour de la colline et, en progressant dans sa direction, grossissait en même temps qu'elle s'allongeait.

Elle se déplaçait sans le moindre bruit, si lente et silencieuse dans sa reptation que le soir tout entier et la mer s'en trouvèrent, eux aussi, ralentis et plus tranquilles.

Elle passa derrière des arbres, à l'endroit où la route traversait un bosquet d'eucalyptus.

Puis elle réapparut et avança alors droit sur lui. Il ne distinguait qu'une grande caisse noire et quatre petits visages qui se rapprochaient sans cesse.

Ils passèrent en procession. C'était un enterrement. Le corbillard était une vieille charrette parée d'un satin noir si vieux qu'il était fendu par endroits et laissait voir des bandes bleues. Quelques plumes d'autruche dépenaillées oscillaient au-dessus et, soulevée par les sabots des che-

vaux, une fine poussière rouge cerise flottait sur le cortège ainsi que de l'encens.

Dix ou douze personnes suivaient le corbillard à pied : des hommes et des femmes âgés, très pauvres, tout desséchés. La plupart allaient pieds nus. Ils se ressemblaient tous — sourcils broussailleux, démarche agile, yeux malins : probablement les survivants d'une gigantesque famille paysanne. Un ou deux se tournèrent vers Vincent et le regardèrent en passant, avec peut-être l'ombre d'un sourire, d'un air dénué de curiosité et de toute trace de chagrin.

Ils défilèrent devant lui et disparurent derrière une falaise sans un bruit, ne laissant après eux qu'une impression de paix, profonde et fragile.

Pour eux, la mort avait perdu son caractère horrible. Elle était devenue une amie, calme et intime ; un membre de la famille.

Le crépuscule avait pris possession de la baie. La plage était déserte ; nul bruit, aucune vague.

Chapitre XV

Vincent quitta les rochers, grimpa le raidillon et traversa la route.

Un verre à la main, un groupe de soldats se protégeait du soleil près de l'*adega*. L'ombre immobile de la vigne tombait sur leurs visages bruns, carrés, et leurs uniformes bleu anglais.

« L'Amérique, déclarait l'un deux. C'est là que je veux aller. À quoi bon rester ici ? Pourquoi travailler ? Tu travailles cinquante ans et tu n'as même pas de quoi te payer dix arpents de terre, sans parler d'une ferme.

— Le Portugal est ton pays », repartit un autre, légèrement éméché. « Le Portugal, c'est chez toi, Cipriano. À qui la faute si nous sommes un pays pauvre ?

— À l'Allemagne, répondit un troisième.

— À l'Angleterre, fit un quatrième.

— À la Russie, lança un quatrième.

— À l'Église, dit le premier.

« Il n'y a aucun avenir pour nous ici, poursuivit-il. Aucun. Je vais partir au Brésil. Ou au Mozambique. Ou à Chicago. »

Leurs têtes ne cessaient de bouger lentement parmi les

ombres du lierre. Câlins et maladroits, les doigts boudinés de leurs mains épaisses tenaient leurs verres de vin comme des bouquets de fleurs. Ils avaient remarqué que Vincent écoutait, et ils se firent espiègles et facétieux.

« Tu dis n'importe quoi, Cipriano », fit le deuxième soldat, un grand gaillard efflanqué. « Le Brésil. Le Mozambique. Tout ça c'est du bla-bla. On te connaît. Les femmes et le vin ! Tu finiras dans le ruisseau ! »

Les autres s'esclaffèrent, d'une façon curieusement détachée. Même dans leur rire, il y avait quelque chose de vaguement triste. Le caractère pathétique et soumis du soldat — grave, désespéré, un rien bestial.

Vincent poursuivit son chemin. Il était seul dans le parc. En moins de trois minutes, le monde était devenu bleu. Un bleu intense, chaud, qui engendrait l'oubli. Tout le monde était rentré chez soi. Le parc était presque vide — une bonne avec deux enfants, un chien errant. Deux femmes marchaient sur le chemin, l'une en tenue de tennis et l'autre en tailleur gris. Tout avait viré au bleu. Les arbres étaient couverts d'un enchevêtrement de feu bleu. Les mares aux canards étaient des miroirs d'encre oblongs. Même les petits canards étaient bleus eux aussi, assis paisiblement sur l'herbe à côté des palmiers, jets d'eau bleus pétrifiés jaillis de terre.

Le clocher de la petite église de St. Bartolomeo perçait le ciel d'un fin stylet presque invisible. Le temps avait cessé. La souffrance n'existait plus, la terreur était inconcevable. Tout était englouti dans cette marée de bleu.

Il voyait les lumières de l'Hôtel Palacio qui commençaient de scintiller à travers les arbres. Faut-il y aller maintenant ? se dit-il. Ou attendre ? Mieux vaut attendre.

Dans l'un des petits bars de la colonnade, la radio jouait un air mélancolique, une mélodie curieusement plaisante et désespérée. Il s'assit sur un banc et écouta.

La lune montait juste derrière l'église de St. Bartolomeo.

Serait-elle là ?

Elle devait y être ; et cette idée avait pourtant quelque chose d'inouï.

Pour la centième fois, il lui vint la même pensée douloureuse : Est-ce qu'elle ne m'a pas oublié ? A-t-elle pensé à moi tous les jours ? Comme elle l'avait promis ?

L'air était saturé de la chaleur de l'automne. D'infimes fragments d'épice et de pourriture flottaient en suspension parmi les arbustes. Il éternua, redoublant aussitôt de vigilance.

Il entendit les chiens hurler au loin, du côté de l'abattoir. Sur le versant parsemé de cyprès, les pierres blanches du cimetière s'éclairaient et se multipliaient. La clarté bleue disparaissait. La scène s'enfonçait dans une fraîche lueur lunaire de blancs et de noirs. Les arbres se dressaient, noirs, épais, sombres. La petite chapelle était aussi blanche que la neige. Les tombes figuraient des moutons dispersés sur le versant parmi les arbres noirs en forme de cônes. La mer, au loin, était un infini de noir. Çà et là pointait une crête neigeuse qui brillait un instant avant de disparaître.

Que dira-t-elle ? pensa-t-il. Sera-t-elle seule ? Sera-t-elle toujours... ? Ses pensées ne trouvaient plus de mots.

Le monde était enveloppé dans une paix, un silence, une immobilité que rien ne venait briser. La petite église blanche, les tombes blanches, la route blanche ; la masse ramassée de la colline noire, les cyprès noirs et la mer.

Il essaya de s'imaginer son visage ; en vain. Son corps, oui — il réussissait à le voir ; mais son visage éclatait en mille fragments, mille souvenirs évasifs qui se détruisaient les uns les autres.

Et, alors, il comprit pourquoi. Ce n'étaient pas ses yeux qu'il aimait, mais le regard chaud et fugace qui les habitait ; pas ses lèvres, mais la vie et le sens caché derrière leur sourire ; pas ses bras, mais leurs mouvements ; pas son corps, mais le sang qui le réchauffait. Pas la coquille, mais le frémissement de la vie au-dedans.

Que faisait-elle en ce moment ? À quoi pouvait-elle bien s'occuper ? Se coiffait-elle devant la glace ? Sortait-elle de son bain ? Ou était-elle au lit, plongée dans le sommeil ? Ou peut-être se trouvait-elle déjà au bar, bavardant avec des inconnus qu'il n'avait jamais vus ? Ou ?... Non, impossible. Le temps d'un éclair, il eut un serrement de cœur.

Et il se demanda : Après tout, est-ce que je suis toujours amoureux d'elle ? Quand je la reverrai, est-ce que ça reviendra ? Rien d'autre n'aura-t-il alors d'importance ? Le vieux désir me transportera-t-il ? Est-ce que je faiblirai ? Sa main se glissa dans sa poche. Il se sentit aussitôt calme et réconforté. Fraîche et lisse, la lame du coupe-papier posa au bout de ses doigts son baiser léger.

La nuit battait son plein. Posée en équilibre sur la flèche du clocher, la lune semblait un ballon d'argent sur le point d'éclater.

Fallait-il y aller maintenant ? Ou attendre encore dix minutes ?

« Je vous demande pardon. »

Vincent sursauta.

La voix répéta : « Je vous demande pardon. »

— Oui ? »

Vincent se retourna. Le visage de l'inconnu, large et particulièrement grêlé, plongea son regard dans le sien avec un sourire.

La voix était chaleureuse, grave et délicate, aux antipodes du visage. « Belle soirée, non ? »

Vincent acquiesça sans vraiment réfléchir. « Plutôt étouffante », fit-il.

L'homme soupira. Il semblait considérer Vincent avec une curiosité distraite et espiègle.

« *Senhor* n'aime pas la chaleur ? »

— Pas quand elle est trop forte ! »

La panique le quitta.

« *Senhor* aime venir s'asseoir seul le soir ? »

La voix était d'une politesse incongrue. L'homme ôta son chapeau et se mit à s'éventer.

Vincent hésita. Son inquiétude le reprit.

« Il fait plus frais ici, marmonna-t-il vaguement, qu'à l'intérieur. »

— *Senhor* habite un des hôtels ?

— L'Angleterre. »

L'homme sourit patiemment et hocha la tête. Il se rapprocha et plaça sa main sur le dossier du banc. Les deux hommes se trouvaient dissimulés par l'ombre des arbustes, à présent intensifiée par la froide lumière crue du casino qui venait brusquement de fleurir au bord du parc.

L'expression de l'inconnu avait changé. Elle manifestait de l'inquiétude et prit un drôle d'air d'excuse. Sa main se dirigea vers sa poche. Vincent fut frappé d'un accès d'angoisse. Fallait-il s'enfuir ? Traverser le parc tête baissée ?

« L'Inglaterra », répéta l'inconnu, l'air sardonique. Il remit son chapeau sur sa tête.

Il semblait sur le point d'annoncer une nouvelle pénible, désagréable. Vincent ne bougea pas. Il se dit : Peut-être suis-je le jouet de mon imagination. Si je me levais tranquillement, peut-être... Puis il pensa : Il se pourrait qu'il tire. Prudence. Attendons.

« Eh bien », dit l'inconnu, songeur, qui donnait l'impression de vouloir gagner du temps, « qu'est-ce que *senhor* pense de la guerre ces temps-ci ? »

Qu'est-ce qu'il cherche ? se dit Vincent qui répondit : « La guerre ! Oh là là ! Je n'y pense pas du tout. Ça ne m'intéresse pas le moins du monde. »

L'inconnu le considéra d'un air étonné : « *Senhor* est un réfugié ? »

— Pas exactement. J'ai vécu en Hollande. Puis en France. Puis en Grèce.

— En Hollande ? Ah bon ? *Senhor* est sans doute très riche ?

— Sans le sou. »

Vincent sourit. Il transpirait abondamment. L'air du soir cuisait autant qu'un four. Le danger lui martelait la poitrine à grands coups.

Il s'aperçut qu'instinctivement sa propre main avait plongé dans sa poche. Le bout de ses doigts, saisi d'effroi, touchait quelque chose d'étrangement vivant : une langue de métal lisse et fraîche. Instantanément, son esprit recouvra son calme.

L'inconnu s'assit à côté de lui.

« *Senhor* me permet ? »

Les doigts de Vincent sentirent un autre objet : le paquet de cigarettes. Il l'ouvrit et en offrit une à

l'inconnu. Après avoir examiné attentivement les cigarettes, il en prit une. Vincent la lui alluma. Il fut fier de constater que, dans sa main, la flamme se dressait, parfaitement stable.

Il lança l'allumette de l'autre côté de l'allée. Tirant des bouffées, l'homme demeura silencieux un moment. Autour d'eux, l'obscurité était totale.

Alors l'inconnu demanda, plein d'amabilité :

« *Senhor* aime le Portugal ?

— Un pays magnifique.

— Ah, oui ; mais un pays de petite taille.

— Et un pays bon et accueillant.

— Mais pauvre ! Et sans ressources !

— Mais qui a, assurément, de la chance.

— Pour l'instant, peut-être », reconnut l'homme avec retenue. « Mais qui sait pour combien de temps ? Que pouvons-nous faire ? Rien ! Rien ! Nous envoyons des troupes à Madère, aux îles du Cap-Vert, aux Açores. Mais seulement par orgueil. » À travers l'obscurité, son regard timide trouva les yeux de Vincent. « *Senhor* ne serait pas allé en Angleterre ? »

Vincent fit oui de la tête. Il commença à sentir une curieuse chaleur, entravée, se débrider chez son interlocuteur.

« Et à Biggleswade ?

— Oui. À Biggleswade, une fois. »

L'inconnu, apparemment heureux, hocha la tête et baissa la voix :

« J'ai une sœur qui vit à Biggleswade. Mariée. À un instituteur. M. Tapscott. Vous avez entendu parler de M. Tapscott, par hasard ?

— M. Tapscott. » Vincent réfléchit. Puis il mentit, d'un ton tranchant : « Oui. Je connais M. Tapscott.

— Mais il est décédé !

— Oui, je sais », fit Vincent d'une voix calme. « Vous dites qu'elle vit seule ?

— Très seule. Elle est... comment vous dites ?

— Veuve ?

— Veuve ! » Le désespoir pointa dans la voix de l'homme qui s'embruma. « Que va-t-il lui arriver maintenant ?

— Il ne va rien lui arriver, lui assura Vincent.

— Même si ?...

— Inutile de vous faire du souci », dit Vincent, avec douceur et compétence, « pour Mme Tapscott. Ils prendront bien soin d'elle. Elle ne courra aucun risque à Biggleswade.

— Suzanna, c'était une fille magnifique. Ma sœur cadette. Et elle a trois enfants. Uniquement des garçons. De jeunes Anglais ! Tous écoliers. Oui, j'ai trois neveux anglais : Cedric, Michael, John... »

D'une voix étouffée, il prononça leurs noms étrangers avec un mélange romantique de crainte et d'admiration. Il se moucha d'un air nostalgique et demeura silencieux, perdu en conjectures. Au bout d'un moment, il déclara sur un ton de reproche :

« Mais je n'ai pas de nouvelles ! Depuis plus de un an !

— Il ne leur arrivera rien.

— Ah, je l'espère bien. » L'homme prit la main de Vincent et la serra chaleureusement. Il se leva. « Bonne nuit, *senhor*.

— Bonne nuit...

— Je m'appelle Pereira. »

Il s'inclina légèrement, eut un sourire gêné, et écarta son manteau pour montrer son insigne de policier.

« Bonne nuit, *Senhor* Pereira. » La voix de Vincent vibrait de joie. Une nouvelle victoire.

« Bonne nuit, *Senhor* Van der Lyn. Nous ne pouvons pas tous faire ce que nous préférons. Nous nous taisons. Nous attendons. Nous espérons. Ne restez pas ici trop longtemps ! Je vous souhaite bonne chance ! Du fond du cœur ! » Il s'éloigna lentement en direction de la gare. Vincent le vit s'arrêter devant la colonnade pour allumer une cigarette. Puis il entra dans le Bar du Clipper.

Vincent se leva et traversa le parc d'un pas vif en direction de l'hôtel. Une grosse Mercedes venait d'arriver. Les convives entraient dans un concert de manteaux de fourrure et de smokings. Une soirée de diplomates. Il reconnut les plaques minéralogiques hongroises. Il traversa prudemment la pelouse douce et sombre.

Il s'en est fallu de peu, se dit-il. Un seul mot...

Un curieux sentiment de triomphe le comblait de joie.

Chapitre XVI

Irina avait les yeux rivés sur le miroir à trois faces.

Les chrysanthèmes, sur la table laquée, emplissaient la chambre d'un parfum de thé. Une imperceptible brise, chaude et humide, attisait la cigarette qui achevait de se consumer dans le cendrier. Quelque part, on ouvrait une porte et on la refermait en hâte. Un staccato de talons aiguilles crépita dans le couloir. Une voiture roulait au pas sur l'allée goudronnée de frais.

Elle attendait quelqu'un. Elle sentait son cœur battre d'impatience, fièvre moitié délicieuse, moitié dérangeante. Qu'est-ce qui me trouble ainsi ? se demandait-elle. Est-ce que je trahis Vincent ? Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais ; et je n'ai jamais été amoureuse de lui. C'est l'amitié et l'affinité qui nous unissaient. Et notre engagement pour une cause commune. Rien de plus...

Elle tourna lentement la tête : trois têtes sombres tournèrent lentement dans le miroir de la coiffeuse. Dans celle qui lui faisait face, deux yeux gris plongeaient calmement dans le sien leur regard légèrement tombant. Une autre lui présentait son profil : le nez, les lèvres et le menton slaves réchauffés, adoucis par un filet de lumière ambré.

La troisième se détournait d'elle, ne présentant que les pommettes saillantes et le cou délié. Trois visages : le premier, serein ; le second, fuyant ; le troisième, dissimulé. Trois masques. Son visage véritable n'était aucun des trois.

Elle releva le menton et se passa le tube pourpre sur les lèvres. Ses cheveux tombèrent sur ses épaules.

Quelque chose d'incroyable est sur le point de se produire, se dit-elle. Je le sens.

La nuit s'animait, pleine d'entrain, d'insistance. Des voix parmi les arbustes ; des bruits de vaisselle sous la véranda ; les rideaux de velours agités au-dessus du balcon.

De la musique. L'espace d'un instant, une harmonie fragile et imprévue unit le trio qui jouait du Schubert en bas au mélange des voix galliques dans le jardin et aux lointains hurlements des vagues parmi les falaises.

On frappa d'un petit coup sec à la porte.

Et, aussitôt, toutes ses fragiles spéculations s'évanouirent, telle une bulle dans l'air. Nul changement n'apparut sur ces trois petits visages, délicatement dorés dans la glace. Mais dans son corps naquit une sensation double : une douceur lourde qui était bien plus que du plaisir, et un élancement d'angoisse, plus profond que la souffrance.

« Entre, Hugo ! »

Il pénétra dans la pièce. En le regardant dans la glace, Irina fut étonnée. Il avait l'air si exubérant et émoustillé, si frais : comme un jeune et beau soldat. Il ôta sa gabardine et s'assit sur le lit à côté d'elle. Qu'est-ce que j'éprouve au juste ? se demanda-t-elle. Soulagement ? Joie ? Désir physique ? Ou peut-être... Elle sourit au reflet

du jeune homme aux yeux bleus dans la glace et passa lentement son peigne dans ses cheveux bruns.

« Es-tu contente de me voir ? »

— Tu as l'air fatigué, mon enfant.

— Pourquoi choisis-tu de me traiter d'enfant ? »

Il avait aussitôt baissé le ton.

Elle sourit ; elle comprenait. Telle est l'essence de l'amour physique : pure inconstance. Une sensation ne ressemble à aucune de celles qu'on a pu déjà connaître ; la suprématie évolue constamment en nature et en degré ; la stratégie jamais ne cesse. Elle eut une bouffée de pouvoir.

« Tu as besoin de repos, chéri. Tu as eu des soucis. Qu'as-tu fait de toute ta journée ? »

Il ne pipa mot. Muet, maussade, son reflet lui renvoya son regard en guise de réponse.

« Je le vois à ton visage, dit-elle. Tu t'es fait du souci. À propos de quoi ? »

Le visage d'Hugo se durcit. Elle avait mis le doigt sur quelque chose. Elle se sentit mal à l'aise. Le pouvoir passait déjà imperceptiblement de son côté à lui.

Elle poussa un soupir et se dit : il cache quelque chose. Elle se retourna vers la glace et souleva le peigne. La soie turquoise se détacha de son épaule.

« Oui, dit-elle d'un ton léger, je trouve trois nouveaux cheveux blancs tous les soirs. Je vieillis.

— Tu ne vieilliras jamais, Irina.

— Trois cheveux blancs tous les soirs ! Puis quatre. Puis vingt !

— Tu seras toujours belle.

— Penses-y. Elle ne cesse jamais.

— Qu'est-ce qui ne cesse jamais, chérie ?

— La minuscule angoisse. »

Sciemment, non sans perversité, elle laissait l'équilibre du pouvoir lui échapper. Elle le savait et s'interrogeait, inquiète : Suis-je toujours amoureuse ? Ou cela aussi commence-t-il à se faner ?

Elle était la proie d'une inquiétude lancinante, mais n'en saisissait ni la cause ni la nature. Était-elle plus amoureuse que jamais, ou son amour était-il déjà à l'agonie ? Elle n'aurait pu se prononcer. Son corps brûlait de désir, son esprit demeurait froid et détaché.

Il fixait toujours la glace, mais c'est lui-même qu'il considérait à présent. Son visage, aux traits grecs, paraissait serein. C'était un visage remarquable — magnifique, bien dessiné, mûr. Et, pourtant, curieusement fragile et irrésolu. Les yeux métalliques semblaient vaciller au-dedans, les muscles des mâchoires tremblaient, la bouche, par trop délicate, donnait l'impression d'être sur le point de fondre complètement et de disparaître.

« Regarde-moi, chéri, dit-elle. M'aimeras-tu quand je serai toute blanche ? Quand j'aurai commencé à me flétrir ? »

Elle vit son visage arrogant se dilater. Le calme hypocrite réapparaissait dans ses yeux bleu pâle. Il se sentait déjà mieux. La scène reprenait tranquillement un scénario érotique habituel. Ils se sentaient tous deux plus à l'aise ; comme des nageurs trouvant un rythme plus coulé et facile. Une clarté féminine tombait de la lampe couleur pêche posée sur la coiffeuse : des boîtes en porcelaine, de minces flacons verts de chez Lenthéric et Guerlain ; un petit éléphant en jade ; des roses fanées dans un vase. Tout cela, et les rideaux de velours gris dans leur frémissement inquiet à la porte-fenêtre, et la nuit atlantique au-

delà, tout cet ensemble se trouvait tranquillement reflété dans le miroir à trois faces.

Elle se leva et resta devant lui. Il lui prit les mains, les écarta, l'attira contre lui et enfonça son visage dans ses cuisses couvertes de soie. Elle ne réagit pas. Il écarta lentement son peignoir turquoise, jusqu'à exposer le haut rectangle central de son corps. Il posa ses mains dures et fraîches contre son ventre, enfonça ses doigts dans sa chair, la couvrit lentement de baisers. Elle persistait à ne pas bouger.

« Dis-moi, Irina. As-tu jamais été amoureuse ?

— Eh bien, j'ai été déchirée de désir. J'ai été jalouse. J'ai pleuré. J'ai vraiment fait les pires bêtises. Si c'est ce que tu veux dire.

— Ça n'est pas de l'amour.

— C'est quoi, l'amour ?

— Rien à voir avec le désir. Avec la jalousie ou les crises de nerfs.

— Non ?

— Tu parles d'autre chose. Pas de l'amour. Un curieux mal des temps modernes. Un vol convulsif de la Grande Machine. Une folie romantique absurde qui nous afflige tous aujourd'hui. »

Il s'exprimait sur un ton à moitié facétieux, à moitié didactique.

« Et nous plonge tous dans la promiscuité ? » renchérit Irina, espiègle, les yeux penchés sur sa tête enfouie.

Relevant son beau visage vers le sien, Hugo lui dit :

« La dépravation, chérie, se nourrit de cela même qui fait la dignité des hommes. L'imagination. L'idéalisme. C'est là que commence l'ulcération, la putréfaction. Voilà l'origine de tout le pathétique désespéré. »

Toujours debout, elle laissait les lèvres de son amant errer distraitemment sur son corps.

« Nous n'arrêtons pas de chercher », murmura-t-il avec une intensité inattendue. « Comme une tribu égarée dans un désert. Nous courons de-ci, de-là. Quelques mètres au nord, ou au sud. Assoiffés, mais de quoi ? D'ombres. Terrifiés. Par quoi ? Par les ombres. »

Il veut continuer à parler, pensa Irina. Il est nerveux. Quelque chose l'inquiète. Quelque chose vient de se passer. Ou est sur le point de se produire.

Puis elle se dit, pour la première fois : Qu'est-ce que je sais de lui, au juste ? Il ne me dit jamais grand-chose... Est-il vraiment de notre bord ? À qui poser la question ? Qui saurait ?

Et puis elle s'avoua : Peut-être que je ne veux pas savoir.

Elle attendit. Dans des moments pareils, le visage d'Hugo prenait un air sinistre de mutilation volontaire — résignation doublée de révolte — comme si, dans la destruction passionnée de ses idées, il cherchait à défendre et à réhabiliter ces idées mêmes. Il y parvenait dans une certaine mesure ; il y avait dans ses efforts une violence qui donnait vie à ses sentiments. Mais seulement pour un temps. Et elle soupçonnait qu'en dessous de l'effort se trouvait quelque chose de pire que la confusion ou l'imperfection.

Il la serra plus étroitement, dans un accès de désir obtus qui lui faisait oublier tout le reste.

« Non, chéri. S'il te plaît. » Elle posa sa main sur sa tête.

Il se retira instantanément. Ses lèvres se crispèrent. Son amour-propre était blessé.

Il dit, tout doucement : « Tu es retournée voir Almeida aujourd'hui ? »

— Oui. Comment le sais-tu ?

— Ça ne sert à rien, Irina. Tu ferais aussi bien de renoncer. Ils ne t'aideront pas. Ça ne fait que compromettre les chances de Vincent.

— Tu n'as jamais aimé Vincent, n'est-ce pas ? »

Il hésita. Il parut sur le point de sourire, mais s'abstint.

« Je le connaissais à peine, Irina. Il avait l'air sympathique et sincère. Un peu fourvoyé, peut-être.

— Comment ça, fourvoyé ?

— Ne parlons pas de lui, chérie. Tu me juges sans doute plutôt inhumain ?

— Non », fit-elle tout bas, soudain tendre. « Tu es très humain, chéri. Plus que tu voudrais bien le reconnaître. Bien plus que moi, je suppose », ajouta-t-elle avec une tristesse badine.

« Tu ne m'aimes pas pour les bonnes raisons.

— Ça n'est pas impossible. Est-ce important ?

— Tu m'aimes vraiment ?

— Peut-être. Un peu.

— M'aimais-tu il y a trois mois ?

— Non. Pas il y a trois mois.

— Étais-tu amoureuse d'un autre ?

— Pourquoi poses-tu la question ?

— Je pense que tu étais amoureuse.

— Je ne pense pas. »

Sa main se tendit vers l'interrupteur. Il appuya sur le bouton. La pièce se trouva plongée dans l'obscurité.

Elle ralluma.

Il éteignit. « Viens près de moi, Irina. »

Elle était debout à côté de lui ; ses mains recommencèrent à caresser son corps.

Elle sourit ; et se sentit soudain libérée et détachée de lui. « On n'aime pas pour des raisons, bonnes ou mauvaises, Hugo. On n'aime pas un homme parce qu'il est brillant, ou courageux, ou autre. On l'aime simplement parce qu'il est vivant. Ses vertus n'ont rien à voir dans l'affaire. Ce ne sont pas ses qualités qu'on apprécie, mais quelque chose de plus simple, de plus sourd, et d'infiniment plus complexe : sa simple existence. Si on est véritablement amoureuse.

— L'amour s'appauvrit sans quelque chose de riche, de précis.

— Tout à fait exact », dit-elle.

Les mots ne rimaient plus à rien et devenaient agaçants. Elle se sentait agitée. Elle retira sa main, alluma une cigarette et avança vers le balcon. Les rideaux s'écartèrent comme par magie. La nuit l'engloutit. Une vague d'air marin déferla dans la pièce. Elle compta cinq nuages circulaires et marbrés dans le ciel ; ou, plutôt, cinq grands médaillons de brume, suspendus inertes dans l'obscurité tels des présages : malveillants. Le jardin paraissait humide et flou, jusqu'à ce que les phares d'une voiture viennent brusquement jeter un violent vernis photographique sur les petites branches et la balustrade.

Tout donnait l'impression d'être cru. La nuit dégageait une odeur de racines.

En contrebas, à moitié caché par les arbustes, un homme se tenait immobile au bord du chemin. Sa grosse tête bouclée semblait tournée vers la fenêtre. L'un des membres du personnel ? Il ne faisait pas un geste. Muet et immobile, on aurait dit une poupée en bois. Irina ne

distinguait pas son visage. L'ombre du feuillage lui faisait comme un masque d'escrime.

En proie à la perplexité, mais aussi à l'ennui, elle soupira. Que la vie était tortueuse : au lieu de nous porter en une marche vers l'avant, raisonnable et éclairante, chaque jour, chaque nouvel épisode se contentait d'ajouter un nouvel ornement captieux, de nouvelles chausse-trappes. Où se trouvait l'exemple à suivre ? Quand se sentirait-elle en paix ?

« Il t'arrive quelque chose de bizarre. » La voix d'Hugo paraissait singulièrement faible et irritable. « Aurais-tu par hasard trouvé un autre amant ? »

Elle ne répondit pas. Le parfum vagabond de la mer inondait le balcon, agitait les rideaux, attisait la braise de sa cigarette.

« Tu as toujours une âme de petite fille, Irina. Mais ta chair dégénère. Lentement, mais sûrement. »

C'est à peine si elle l'entendait ; l'inconnu dans le jardin levait le bras avec circonspection.

La voix d'Hugo poursuivait, fantasque, déplaisante : « Ton corps te domine, Irina. Dans deux ans, tu seras devenue vraiment vicieuse. Et Dieu sait ce qu'il adviendra de toi dans cinq ans. Ta beauté t'aura quittée. Tu te teindras, chérie. »

Elle ne cessait de se dire : Il se passe quelque chose. Il se passe quelque chose de décisif que je ne comprends pas.

« Tu seras une âme perdue. Tes amants t'auront abandonnée, un à un. Au fait, combien en as-tu, ma tendre ? Dix ? Vingt ? Cinquante ? »

Debout sur le balcon, glacée, Irina pouvait à peine respirer. Quelqu'un, dans la pièce d'au-dessous, venait

d'allumer. Le rayon lumineux tomba d'un coup dans le jardin sur le grand homme aux cheveux bouclés et l'éclaira comme un danseur seul sur scène. Mais elle n'avait toujours pas vu son visage. Il s'était esquivé et, avec l'agilité d'un chat, avait plongé dans l'ombre du bâtiment.

Elle écarta les rideaux et rentra, transie d'émotion. Elle traversa la chambre et appuya sur le bouton de la lampe, sur la coiffeuse. Une douce clarté moelleuse se répandit aussitôt.

« Chéri », dit-elle doucement, d'une voix lasse, « ne sois pas fâché. Je ne me sens pas bien. Je vais m'allonger. Ça ne te dérange pas ? »

Son beau visage se leva vers elle. « Tu veux que je te laisse ? » Réagissant instantanément à la tension de la voix d'Irina, il s'était exprimé à voix basse, d'un ton prudent et contenu.

« Un moment seulement. Pas plus d'un quart d'heure. Une demi-heure.

— Je vois. »

Il se leva du lit, effroyablement dépité.

« Je te retrouverai au bar, Hugo chéri », le rassura-t-elle.

Hugo s'arrêta devant le miroir pour se peigner. Puis, sans un mot, l'air bien décidé, hors de lui, il ouvrit la porte et sortit dans le couloir.

Elle l'entendit hésiter devant la porte. Que va-t-il faire ? se demanda-t-elle. Est-ce qu'il sait ? A-t-il deviné ?

Elle traversa rapidement la chambre, ouvrit à nouveau la porte et, sous le coup d'une impulsion, lui attrapa les bras. « Tu m'en veux ? »

Il lui adressa un regard glacial, mais elle y vit déjà les signes de la capitulation.

« S'il te plaît, Hugo. Je serai en bas dans vingt minutes. » Elle tourna la tête malgré elle et regarda à l'intérieur de sa chambre. Le visage d'Hugo changea. Avec une pointe d'exaspération et de peur, elle se rendit compte qu'il était à présent sur le qui-vive. Pour la première fois, ses yeux bleus plongèrent profondément et vigoureusement dans les siens. Encore poussée par le diable, elle le serra plus étroitement. Sa bouche délicate s'ouvrit. Il sourit presque. Le sourire esquissé céda devant la rage. Il baissa la tête et l'embrassa violemment sur la bouche. Après quoi, il écarta ses mains de ses propres mains glacées et s'éloigna sans bruit dans le couloir.

Elle ferma à clé derrière elle et se précipita à la fenêtre. La main d'un homme écartait déjà les rideaux. Elle retint son souffle.

Oui, tous les éléments du décor étaient bien en place. Seule la petite lampe de la coiffeuse était allumée. Reflétés en trois exemplaires dans la glace, verre, jade et porcelaine brillaient d'un éclat suave, ironique. La nuit inondait la pièce.

« Entre, Vincent. »

Vincent pénétra dans la chambre.

Chapitre XVII

Dissimulé derrière un bosquet de mimosas, Vincent fixait sa fenêtre. Oui, c'était bien celle-ci. Deuxième étage, troisième à partir de la gauche. Effleurant les rideaux, une langue de lumière arrivait de biais sur le balcon.

Était-elle là ?

Aucun signe de vie.

Il appela doucement : « Irina. »

Pas de réponse.

Il fut pris de panique. Était-elle partie ? La chambre était-elle occupée par quelqu'un d'autre ?

Des bruits de pas sur le chemin. Quelqu'un qui se rendait peut-être au bar. Il s'écarta aussitôt.

Il entendit, quelque part, une porte s'ouvrir et se refermer. Était-ce la sienne ? Venait-elle d'arriver ? Ou de s'en aller ?

Il entendait tinter les plats dans la cuisine. Il éprouva soudain une faim dévorante. Il n'avait pas mangé depuis le petit déjeuner ; treize heures qu'il n'avait rien pris.

Treize heures ! Il revit, comme s'il y était, les longues tables de bois, les murs au plâtre jaune boursoufflé, les

faciès flasques et indifférents, le petit visage doux et vaincu d'Antonio. Que faisait-il maintenant ? Il devait être seul ; désespérément seul.

Un merveilleux fumet montait de la cuisine. Consommé de poulet ? Ou canetons rôtis ?

Il ne put résister. Il approcha en catimini. Un losange de lumière éclairait le gravier par la fenêtre grillagée du sous-sol. Il entendait le sifflotement des mets en train de cuire, les échanges assourdis des marmitons bourrus qui s'esclaffaient.

Il s'agenouilla sur l'herbe. On ouvrait la porte du four, la lumière rubis planait, joyeuse, sur la batterie des casseroles en aluminium. L'un des cuisiniers s'activait à tourner une sauce de couleur jaune. Un tas d'asperges attendait, posé sur la table de fer-blanc et, derrière, lui-sait un rang de pigeonneaux grésillant encore dans leur jus. Quel parfum délectable ! Cela faisait des mois qu'il n'avait pas mangé de pigeons ni d'asperges ! Ni même, d'ailleurs, simplement du pain blanc.

Ils avaient déjà commencé à servir le dîner au-dessus. Lui parvenait la grêle musique atone du trio qui jouait du Schubert parmi les palmiers.

La faim, pensa-t-il. Même en ce moment, je n'y suis pas insensible. L'attente des mois accumulés — la faim primitive de mon corps est capable de percer une couche aussi épaisse. Pour me supplier de m'accorder un prolongement, un adoucissement de l'existence.

Il retourna à pas de loup parmi les arbustes, d'où il observa à nouveau sa fenêtre.

Une ombre s'était-elle imperceptiblement profilée sur le rideau ? Oui ; il y avait quelqu'un dans la pièce.

Il s'apprêtait à appeler.

Il y avait deux personnes. Deux ombres flottèrent indistinctement derrière le rideau, avant de se dissiper. Mira, peut-être ?

Des voix ? Il n'était pas sûr. Le moteur d'une voiture, approchant sur l'allée, couvrait les sons plus faibles en provenance de la chambre.

Il se fit à nouveau un silence. La voiture s'était immobilisée. Il tendit l'oreille. Pas un bruit. Seulement le trio et ses pâles pleurnicheries au bout, derrière le coin du bâtiment et, très loin, en contrebas, le vague martèlement confus de la mer. Rien de plus.

La lumière disparut. Puis revint. Puis on éteignit à nouveau.

À présent la fenêtre était sombre. Elle avait quitté sa chambre ; sonnait pour qu'on lui envoie l'ascenseur — ou, peut-être, descendait lentement l'escalier. Il imagina ses belles mains glissant sur les rampes d'ébène ; ses mules argentées, silencieuses sur le tapis rouge bordeaux ; l'énorme clarté laiteuse l'engloutissait alors qu'elle passait devant le bureau de la réceptionniste...

Il se mit à trembler. Une grande silhouette pâle était apparue sur le balcon.

Il l'avait visualisée avec une telle précision descendant l'escalier. Il semblait inimaginable que cette personne pût être également Irina. Était-ce Mira ?

Non. Il la distinguait encore à peine. Pourtant, il n'y avait pas de doute. À l'explicable vague de terreur et de joie mêlées qui lui traversa le corps, il sut que c'était elle. Il en était certain.

« Irina. » Le nom se forma sur ses lèvres, sans pourtant les franchir.

Il entendait le doux murmure continu d'une voix derrière elle ; une voix d'homme.

L'avait-elle vu ? Vêtue d'un long peignoir bleu, une main légèrement posée sur la balustrade, non loin de la braise d'une cigarette qui palpitait faiblement, elle demeurait immobile.

Que se passait-il ? Une image sans nom commença de se cristalliser dans son esprit ; ou, pas vraiment une image, plutôt une ombre terne, anonyme. Un indice de plus... Oui, il entendait distinctement la voix de l'inconnu ; une voix grave, pleine de reproches, qui finit par se taire.

Elle ne bougeait toujours pas. Il leva lentement le bras, se mit à lui faire signe.

Une fenêtre s'éclaira en un éclair juste au-dessous de la sienne. La lumière tomba sur la pelouse, blanchissant l'allée et le mimosa inquiet. Elle était perdue dans l'obscurité.

« Sois prudent ! » Une phrase brève et émue, murmurée. Où ? Par qui ? Par lui-même, comprit-il alors !

Il disparut dans l'ombre du bâtiment et attendit ; deux minutes, trois minutes. Puis il se dit : Pas de temps à perdre. Il faut absolument que je la voie. Sur-le-champ.

Elle avait disparu. Le balcon était vide.

Il leva les yeux et mesura la distance. Était-ce possible ? Il posa le pied sur une saillie, tendit la main vers le rebord de la fenêtre au-dessus de sa tête, plaça ses doigts sur un gond du volet, et sauta en l'air. Ça y était. Ses pieds se trouvaient solidement rivés à la base du volet.

Encore une fois. C'était risqué. La fenêtre du premier était vivement éclairée. Il tendit le cou et jeta un coup d'œil inquisiteur. La chambre elle-même était vide. Des

ombres indistinctes bougeaient dans la salle de bains contiguë.

Quelque part, un chien s'était mis à aboyer. Pouvait-on le voir ? Aucune importance. Trop tard pour faire marche arrière. Il plaça adroitement un genou sur le rebord de la fenêtre et, à nouveau, redressa son corps le long du volet ouvert. Le battant trembla légèrement et poussa un petit cri aigu de rat. Le panneau allait-il céder ? Vincent se mit à tanguer. Il fut pris de vertige. La nuit l'attirait au sol comme un aimant.

À nouveau des voix. Quelqu'un avait pénétré dans la chambre. Il fallait faire vite. Le temps, le temps. Il tendit désespérément son corps vers la balustrade du balcon au-dessus de lui. Sa main attrapa le fer rouillé, dérapa, mais retrouva instantanément sa prise. Il sentit une vive douleur, un épanchement chaud et caressant.

Au bout de l'allée, la voiture se mettait en branle. Elle tourna lentement en cercle. Le faisceau des phares passa comme un flot par-dessus les arbustes et le long du mur. Les rais de lumière approchaient. Ils dessinèrent des figures complexes, se firent plus brillants et, tout à coup, il se rendit compte que son corps entier baignait dans la lumière. Les phares poursuivirent leur courbe en accélérant. La voiture s'éloigna lentement à travers les arbres et disparut.

Hors de danger. Alors il se rendit compte qu'il avait des élancements dans le bras. Sa prise faiblit. Il était sur le point de tomber. Il fallait faire vite.

Il jeta toutes ses forces dans une poussée effrénée vers le haut, puis balança puissamment son épaule par-dessus le rebord du balcon. Il constata qu'il y avait à nouveau de la lumière dans sa chambre. Il enjamba la balustrade de

fer, toucha les rideaux de velours. Il entendait le bruissement de ses pas.

Et puis sa voix, si douce qu'il la reconnut à peine.
« Entre, Vincent. »

Il écarta les rideaux et pénétra dans la pièce.

Il la distinguait très peu. L'effort violent lui avait brouillé la vue. Tel un oiseau tout palpitant, elle lui apparut un instant suspendue dans la trame tressée de la lumière d'ambre, puis tomba dans ses bras.

« Vincent, Vincent... »

Elle le tira vers la glace et le dévisagea. Elle avait changé. Elle paraissait plus âgée, plus grande, plus sombre. Ou sa mémoire l'induisait-elle en erreur ?

Il lui prit le menton entre ses paumes. Si, après tout, elle était toujours la même. Les mêmes lèvres rebelles, le nez russe délicat, les yeux gris farouches. Il sentit ses lèvres s'entrouvrir.

« Oh Vincent, dis-moi ! Qu'as-tu fait ?

— Quintanilla », commença-t-il, puis il hésita.

Elle fit un signe affirmatif de la tête. Elle comprenait.

« Quand ?

— Il y a trois heures.

— De la folie, Vincent. De la folie... »

Puis elle s'écarta. Sa main retomba légèrement sur le bord de la table de verre. Elle paraissait inerte et épuisée.

Elle le fixait d'un regard vide et lui dit, dans un souffle :
« Et maintenant ? Que vas-tu faire, Vincent ? »

Il commença à éprouver un curieux malaise venu de la pièce elle-même, et demanda :

« Qui était ici tout à l'heure ? »

Elle sourcilla et répondit d'une voix douce : « Boris.

— Tu as fermé la porte à clé ?

— Bien entendu. Dis-moi. Tu as fait des projets ? Tu t'en vas en bateau ?

— En bateau ?

— Oh, bien sûr que non ! » Elle secoua la tête et ferma les yeux, tant elle était abasourdie. « Vincent, Vincent... »

Il la tira à nouveau à lui. La soie bleu clair tomba sur ses doigts.

Elle recula soudain, le souffle coupé. « Du sang », fit-elle doucement, les yeux fixés sur ses mains.

Il baissa la tête. Un épais caillot rouge s'était formé au fond de sa paume. Et une longue traînée rouge était visible le long de son épaule, tachant légèrement la soie bleue.

« Rien du tout, souffla-t-il. Une égratignure en grim pant au balcon... » Il sortit un mouchoir et le passa lentement sur son épaule, avec une impression proche de la nausée. La vue du sang lui avait donné momentanément mal au cœur.

Ses yeux gris se firent plus vifs et inquisiteurs. « Vincent. J'insiste pour que tu me racontes. Que s'est-il passé ? »

Il lui raconta. Elle était allongée sur son lit, ses paupières légèrement tombantes baissées, ses joues brillantes et fiévreuses. Ses cheveux bruns s'étaient répandus sur l'oreiller. Il remarqua un magnifique reflet gris. Après tout, elle avait changé. À présent, il s'en rendait compte — plus maigre, affaiblie. Mais plus belle que jamais. Il s'agenouilla près du lit, sa tête au-dessus de la sienne et ses mains enserrant les siennes.

La paix, une paix profonde, inattaquable : l'éclat assourdi de la lampe de la coiffeuse, la fragrance moelleuse à l'écart du monde, le chaud contact de la chair, bien loin du cortège des combats et des luttes. La nuit,

dont les séparaient les friselis d'un tissu gris, tournait derrière les rideaux comme une panthère en cage.

En trois minutes, son visage avait retrouvé son éclat et son calme initiaux. Elle ouvrit les yeux et sourit.

Il écouta sa voix tranquille et grave. Elle lui confia ce qu'elle put — les entretiens futiles, les vaines promesses.

Elle finit par dire : « Mais qui est responsable ?

— Mais comment le savoir ?

— Ils nous cernent tous ! En cet instant précis. Partout. Ils épient et écoutent. »

Elle se redressa et s'assit dans son lit comme une enfant brûlant de fièvre soudain sortie de sa torpeur.

« Qui écoute ? »

Elle lui adressa un regard d'impuissance et s'exclama : « Toi, tu sais. Tu sais.

— Je ne sais pas, Irina. »

Elle semblait fascinée par une vision à trois ou quatre mètres derrière lui, comme si quelqu'un d'autre était entré dans la pièce sans faire de bruit. « Dis-moi une seule chose, Vincent. Est-ce quelqu'un que nous connaissons ? Quelqu'un avec qui nous avons parlé ? »

Tracassée, le visage blême, elle continuait de regarder au-delà de Vincent. Que voyait-elle au juste ? Ses yeux gris brillaient d'un feu plus intense que l'angoisse ou le soupçon.

Il se retourna. Il n'y avait rien, sinon un vague jeu d'ombres sur les rideaux de velours.

« Je ne sais rien.

— Vraiment rien ?

— Absolument rien.

— Tu me mens, Vincent.

— Une seule chose.

— Le nom ?

— Pas exactement le nom. » Il sourit. « L'homme que je cherche sera dans la salle de roulette à une heure. Avec un œillet rouge à la boutonnière. » Il tapota le revers de son manteau. « Est-ce que ça t'intéresse ? »

Elle le fixa sans souffler mot ; et ses yeux paraissaient pourtant toujours braqués au-delà — sur une ombre à l'autre bout de la pièce.

« C'est tout à fait exact, murmura-t-il.

— Oui ? Et ? »

Il y eut un bruissement dans le couloir ; un petit bruit sec de l'autre côté de la porte.

« Y a-t-il quelqu'un ?

— Pourquoi ? »

Sa voix était soudain posée, très calme.

« J'ai cru que le bouton de la porte... Rien. Une illusion. »

Elle allait tourner la tête, semblait-il, puis s'abstint ; et elle continua de le fixer.

« Continue. Quoi d'autre ?

— C'est tout », dit-il, et il posa la tête à côté de la sienne sur l'oreiller.

« Un œillet rouge ?...

— Rouge foncé. »

Il tourna la tête vers elle, pressa ses lèvres à la naissance de son cou. « Et maintenant, laisse-moi te poser une question, fit-il tout bas. Soupçonnes-tu quelqu'un ? As-tu une idée sur la personne qui nous a trahis ? »

Elle respira à fond. « Aucune », répondit-elle tout net, sans trace d'émotion.

Puis elle enfonça ses lèvres dans les siennes et se ceignit lentement de ses bras.

Il brûlait de désir, mais seulement dans son corps, pas dans son esprit. Étrangement flasque et détendu, son esprit conservait son sang-froid. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Pourquoi lui était-il aussi facile de la quitter ? Lequel des deux, d'elle ou de lui, s'était tacitement retiré ?

Et alors, à la vitesse éclair d'une vision, et en un mélange intime de souffrance et de soulagement, il prit conscience de ceci : elle était amoureuse, éperdument amoureuse. Son amour emplissait la chambre, pénétrait de son arôme caché jusqu'à la nuit ; et son corps, dans son étreinte même, paraissait aussi froid et inaccessible que du marbre.

Il se demanda un instant : Qui cela peut-il être ? Quelqu'un que je connais ?

Puis il se dit : Je n'ai pas le droit de savoir. Je ne désire pas savoir.

Et il pensa dans le même temps : Une victoire de plus. La plus essentielle de toutes. Maintenant je suis libre.

Il finit par se lever. « Il est tard.

— Aucune importance.

— Ma ravissante Irina. Adieu. »

Elle le relâcha. « Vincent. Il y a une chose que tu ne m'as pas dite. Me fais-tu confiance ? »

Il considéra son cou délié, sa gorge lumineuse, blanche et ferme. « Dis-moi », lui demanda-t-il, insouciant, presque enjoué. « As-tu jamais connu un homme capable de tuer de sang-froid ? »

Nullement troublée, Irina leva les yeux vers lui. « Un assassin ? »

— Si tu veux.

— En période de guerre, Vincent, tous les hommes sont des assassins potentiels.

— Tuer impersonnellement, en tant que soldat ; ça, c'est autre chose.

— La seule différence réside en ceci. Un soldat tue sur ordre de son général. Un meurtrier, sur ordre de son âme.

— Une différence cruciale.

— Peut-être. » Elle considéra Vincent avec plus d'attention ; d'un regard insistant, pénétrant, courageux. « Mais, si elle le souhaite, la société peut fermer les yeux sur l'acte le plus répréhensible. La fin justifie les moyens.

— Tu ne crois pas une chose pareille, Irina. » Sa voix se fit basse et hésitante. « L'homme possède en lui une moralité innée. Qui ne changera jamais, quels que soient son époque ou l'endroit où il se trouve. »

Elle écoutait calmement.

« Et le meurtre est condamné, catégoriquement, non seulement par la société, mais par un sentiment intime en tout homme. »

Irina posa doucement sa main sur la sienne. « Mais toi », murmura-t-elle, et son regard fixe semblait envelopper Vincent comme une chaude houpelande, « toi, Vincent, tu ne tuerais pas en tant qu'individu, mais... » Après une pause, elle poursuivit : « Mais dans une lutte pour préserver ce sentiment même chez l'homme. Cette dignité. »

Elle parlait si bas qu'il l'entendait à peine. Elle avait la voix étranglée par un étrange désespoir.

Il la regarda avec un regret tranquille, presque impersonnel, et porta sa main à ses lèvres : « Oui, tu as changé, Irina. Tu es en train de changer, en ce moment même. Et moi aussi. Qu'est-ce qui a bien pu nous arriver ? Quelque chose de nouveau, et d'essentiel, est entré dans notre vie

à tous les deux. Il fut un temps où nous travaillions ensemble. Maintenant nos chemins se sont séparés. »

Elle le dévisagea avec des yeux rêveurs, sans comprendre vraiment. Très lentement, un air d'inquiétude perplexe et enfantine se glissa sur son visage tel un voile.

Le sentiment de Vincent changea une nouvelle fois, de façon abrupte. Il eut pour un elle un élan de pitié — la pitié qu'un homme éprouve pour un oiseau captif, ou un enfant perdu. Sous ses airs de révolte et de moquerie, ce petit visage intelligent, tout agité de pensées, lui apparut tout à coup infiniment pitoyable.

Dans un accès de tendresse tout à fait inhabituel, il se dit : Mon Irina, ma pauvre chérie, que va-t-il bien advenir de toi ?

Puis il se tourna vers la fenêtre.

Elle se leva d'un bond et lui jeta les bras autour du cou. « Oh, Vincent. Attends. Attends. »

Il s'arrêta à la fenêtre et l'embrassa tendrement sur le front. « Alors, tu comprends ? Tu as deviné ce que je m'apprête à faire ?

— Non, non...

— Je pense que si ! Adieu, ma ravissante Irina.

— Vincent ! Encore un instant !

— Adieu.

— Adieu, adieu... »

Les rideaux retombèrent. La nuit se referma sur eux avec un sanglot silencieux : les palmiers, les voix, l'océan, les planètes.

Il éprouva, mêlée à une tristesse insistante, une impression de liberté si radicale qu'elle confinait à une crainte sacrée. Sa solitude était complète et aussi parfaite qu'un cristal. Nul ne pouvait la perturber.

Il longea à nouveau les jardins sur le chemin de la plage ; et s'arrêta parmi les arbustes pour allumer une cigarette.

Il se produisit un curieux phénomène. Il n'y avait pas un souffle de vent et, pourtant, l'air alentour se trouva soudain rempli de feuilles virevoltantes. Elles passaient devant lui, l'entouraient, montaient et descendaient, très silencieuses. Puis il comprit : il s'agissait d'une quantité de sphinx éveillés par la flamme de l'allumette. Ils le frôlèrent à toute vitesse, par douzaines, et le ronron velouté de leurs ailes avait un côté sombre, légèrement démoniaque.

Il hâta le pas, emprunta la petite passerelle métallique pour rejoindre la plage déserte plongée dans l'obscurité.

Chapitre XVIII

Hugo regagna sa chambre au troisième étage de l'hôtel.

Il s'arrêta, la main sur le bouton. Un mince trait de lumière apparaissait sous la porte.

S'était-il trompé ? Non. Trois cent trente et un.

Peut-être la femme de chambre avait-elle laissé la lumière. Ce n'était peut-être que ça. Pourtant, il sentait une présence à travers la porte : il y avait manifestement quelqu'un à l'intérieur.

Il glissa la clé dans la serrure et la tourna. La porte s'ouvrit avec un léger ronron familier.

Un homme de grande taille, en chapeau noir, se tenait devant la fenêtre et tournait le dos à Hugo. Il fit instantanément volte-face, retira son chapeau et salua de la tête. Il donnait l'impression de trembler.

L'espace d'un instant, les deux hommes se dévisagèrent sans un mot, sans un geste.

« Puis-je savoir ?... », commença Hugo dans un crescendo de colère, mais il se contint aussitôt. « Oui, Kugelman », demanda-t-il très calmement, « qu'y a-t-il ? »

Les lèvres de Kugelman s'agitèrent convulsivement. Il

se passa cinq secondes avant qu'il puisse prononcer un mot ; cinq secondes exceptionnelles.

Kugelman était un homme gigantesque au visage émacié, affublé de pieds et de mains énormes. Il portait un costume d'un bleu indécis, trop large, mais rien ne pouvait dissimuler la monstrueuse forme de son squelette — hanches démesurées, épaules étroites, genoux cagneux, long cou rouge. Et un visage aux traits épais, ébauchés, embryonnaires, des yeux minuscules injectés de sang, surmontés de cheveux ras aussi blancs que ceux d'un albinos. Une tête pitoyable et incroyable.

Il avait pourtant quelque chose d'aimable et de bizarrement humain dans ses manières. Ses petits yeux ternes rencontrèrent ceux d'Hugo avec un air implorant. Un sourire doux était apparu sur ses lèvres.

« Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Herr Von Mohr. J'ai jugé préférable de vous attendre ici, dans votre chambre. La femme de la réception...

— Ne vous excusez pas, je vous prie. Veuillez répondre à mes questions. »

La gorge de Kugelman se noua. Il avait toutes les peines du monde à parler.

« Eh bien ? »

— Voici », repartit Kugelman de sa maigre voix de fausset. « Van der Lyn s'est évadé aujourd'hui. »

Hugo inspira lentement, à fond. « À quelle heure ? »

— À cinq heures cet après-midi, Herr Von Mohr.

— Et ?

— Il a disparu, Herr Von Mohr. »

Hugo ponctua la nouvelle d'un bref hochement de tête. « Était-il seul ? »

— Vraisemblablement.

— Où l'a-t-on vu pour la dernière fois ?

— Notre agent l'a observé sur la place du Cheval Noir à cinq heures moins dix, avant de le perdre de vue. Ce qui est tout à fait inadmissible.

— Perdu de vue ! Puis-je...

— Il est entré dans des toilettes. Notre agent a attendu, puis l'a suivi. Il y avait deux portes. En tout cas, Van der Lyn s'est révélé introuvable. Regrettable. Voilà les faits, Herr Von Mohr. »

Hugo croisa les bras, l'air pensif. Il parut faire des calculs rapides et de la plus haute précision. Ses doigts ne cessaient de tambouriner. Ses lèvres remuaient en silence.

« Herr Schmidt a été informé, je présume ?

— Herr Schmidt a été informé.

— Avez-vous des précisions sur la façon dont il s'est évadé ?

— Aucune.

— Ni en ce qui concerne ses complices ?

— Aucune.

— Ni pour ce qui est de ses intentions ?

— Non », repartit Kugelman d'une voix douce, « pas pour l'instant. »

Tout à coup, Hugo approcha son visage de celui de Kugelman et lui lança, avec une sourde férocité : « Et quelle est votre opinion ? À votre avis, où est-il ? »

Kugelman eut à nouveau un sourire d'excuse monstrueux. Ses mains tremblaient sans cesse.

« Monsieur », murmura-t-il, rougissant comme une fille, « j'imagine qu'il pourrait tenter de venir ici. Peut-être même », ajouta-t-il, songeur, « qu'il y est déjà. »

Le visage d'Hugo, blême de colère, se tourna lentement

vers la glace. Il hocha la tête : « Très bien, Kugelman, merci.

— Y a-t-il des instructions, monsieur ?

— Je ne crois pas, Kugelman.

— Tout a été réglé pour le voyage en avion, monsieur. »

L'air songeur, Hugo hocha la tête.

« Demain, à midi. Aérodrome de Sintra. »

Hugo avait cessé d'écouter.

Fasciné par quelque nouvel élément dans sa mise, il continua à contempler la glace avec une étrange fixité.

Impatient de partir, Kugelman ne tenait pas en place. Un air de ruse enfantine était apparu sur son visage. En se tournant, il fit tout bas, sur un ton obséquieux : « Monsieur, puis-je vous suggérer d'être prudent ce soir ? Exceptionnellement vigilant ? Cette affaire comporte deux ou trois points dérangeants... » Ses petits yeux se mirent à larmoyer. Son corps tremblait d'émotion. « Je crois que l'homme est dangereux. Je crois qu'il a l'intention...

— Oui ?

— De vous tuer, monsieur. »

Captivé par un grain de beauté sur sa tempe droite, Hugo continua à regarder dans la glace.

« Puis-je vous suggérer de passer la nuit à l'auberge de Guincho, Herr Von Mohr ? Plus sûr qu'ici, à mon avis.

— Je vais y réfléchir, Kugelman. »

Kugelman jeta un dernier regard audacieux à Hugo. Ses petits yeux désespérés donnaient l'impression de le prendre au piège, de l'envelopper, de l'imprégner : d'amour, ou de haine ? Les deux, peut-être. Pour certains êtres solitaires, il y a tellement peu de différence entre les

deux : ils s'entremêlent, s'interpénètrent et se figent l'un dans l'autre.

Il ajouta, exultant presque :

« Pardonnez-moi, monsieur. Un dernier point.

— Oui ?

— Une question assez délicate.

— Eh bien ?

— La dame russe, Mme Petrova. Je crois...

— Oui ? Vous croyez quoi ?

— Qu'en ce moment même elle pourrait bien se livrer à certaines tromperies qui... »

Le bras d'Hugo se mit à trembler, mais son visage resta de marbre.

« Ça ira, Kugelman. Vous pouvez disposer. Tout de suite.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, Kugelman. »

Aucun signe ne donnait à penser qu'Hugo avait écouté les dernières paroles de son interlocuteur. La porte se ferma sans un bruit. Hugo commença à s'habiller pour le dîner à sa manière méthodique habituelle : col, boutons de plastron, boutons de manchettes en saphir, chaussettes et cravate, chemise, smoking blanc... il les posa soigneusement, un à un, sur le lit.

Il enfonça une clé dans le tiroir de sa table de nuit en acajou, l'ouvrit, passa la main à l'intérieur et retira un petit objet noir qu'il glissa dans la poche de son pantalon.

Dix minutes plus tard, en allant prendre l'ascenseur, il s'arrêta devant la porte d'Irina.

Souhaitait-il vraiment la voir ?

Il n'en était pas sûr. Pleins d'appréhension, ses doigts

se posèrent légèrement sur le bouton de la porte. Devrait-il frapper ? Il se sentit curieusement vidé et sans ressort.

Il écouta : une voix d'homme. Le garçon d'étage ? Non ; peut-être Boris. Non, pas Boris. Ses doigts tournèrent lentement le bouton. Il exerça une pression sur la porte. Elle était fermée à clé.

Son visage aux traits chastes et aux émotions contenues vira au rose, avant de pâlir. Mais il se reprit sur-le-champ.

Il descendit au rez-de-chaussée, passa par le vestibule, commanda un verre de xérès et traversa la véranda.

La nuit était saturée d'air marin. Les fragrances d'automne, les senteurs des roses d'automne avaient été anéanties. Seules, les vapeurs de l'allée récemment goudronnée s'accrochaient encore et se mêlaient à l'odeur crue de l'Atlantique.

Pas un souffle de vent n'agitait le soir. Hugo n'arrêtait pas de se dire : Il est tard, bien plus tard que je ne pensais. Il découvrit à ses pieds, peinte au pochoir sur les carreaux par la clarté laiteuse du vestibule, l'ombre en crête d'un palmier. Un chat funambule dévala la main courante et s'arrêta pour le dévisager, avant de bondir et de disparaître parmi les mimosas. Au loin, une chouette hulula.

Il avait l'impression d'avoir la bouche encombrée et enflée, comme remplie de terre. Pour la première fois depuis des années, il commença à prendre conscience qu'il était en proie à une peur terrible. Il vida rigoureusement son esprit de toute pensée.

Une main légère se posa sur son bras. Il se retourna : Mira.

Elle lui souriait, un éclat d'excitation juvénile dans les yeux.

« Là-bas ! » dit-elle tout bas, d'une voix tendue par l'enthousiasme. Elle montrait la baie du doigt.

La baie était d'un noir épais. Il ne distinguait rien.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Là-bas », répéta Mira de sa voix douce, « juste à gauche du phare de Cascais. Vous ne voyez pas ? »

Elle rayonnait d'un charme pur et ingénu, tout à fait inconscient.

Il ne voyait toujours rien, mais, en se rapprochant du bord de la véranda et en clignant des yeux, il aperçut effectivement quelque chose. Une petite tache, rien qu'une minuscule masse sombre immobile, ou presque immobile, au large de Cascais.

Elle parut prendre de l'ampleur alors qu'il l'observait et virer à un noir encore plus intense. Et elle bougeait. Elle dérivait lentement vers l'océan, ombre mal dégrossie et à peine visible que seule une lueur de plomb à la surface de la mer permettait de distinguer.

« Le navire anglais, souffla Mira. Le *Northumberland*. Il a fini par lever l'ancre ! Regardez ! Vont-ils y arriver ? » On eût dit la voix d'une femme éprise, ravie et incrédule. Sa main légère était posée sur le bras d'Hugo. « Est-ce qu'ils vont y arriver ?... Ah, je voudrais que Boris voie ça... » Elle le quitta et disparut dans la pâle lueur du vestibule.

Quelque chose dans l'air, d'une saveur inexplicablement âcre, glissa dans sa bouche un goût détestable. Son front dégoulinait. Il passa sa langue sur ses lèvres. Elles avaient un goût de rance. Une lame de fraîcheur lui perça d'un coup la poitrine.

Il comprit de quoi il s'agissait : c'était la faible odeur, intestinale, d'une bête morte.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XIX

Vincent traversa la langue de sable. La mer se déployait à ses pieds.

Noire et calme. Pas un brin d'air, pas la moindre ride sur les flaques d'eau. Nul bruissement parmi les tentes vides sur la plage. Aux confins de la grève, à l'endroit où le noir inerte de la terre cédait la place au noir ondulant de la mer, seule une longue rive luisante ne cessait de palpiter, bondir, scintiller, se dissiper et réapparaître. La plage était déserte, aussi pâle et figée qu'un champ de neige. Au clair de lune, chaque infime grain de sable ressortait distinctement. Les empreintes des pieds des baigneurs répétaient à l'infini de magnifiques motifs bleus. C'était un monde plus apaisé et intemporel, aux traits plus précis que le monde de la journée. Pas de jeunes acrobates, pas de gamins aux cris perçants, pas de bonnes d'enfants inquiètes agitant frénétiquement les bras. Pas un bruit. Pas une créature vivante. Ici, une étoile de mer creuse ; là, la coquille d'un bernard-l'ermite. Non loin, un fragment de filet de pêche, une tasse à thé cassée, ou l'éclat d'un mât brisé. C'était le monde des victimes de la corrosion, le monde des morts. Les coquillages

éparpillés, de toute forme et de toute couleur, figuraient les échos d'une autre création. Ça et là, des fossiles de cochenilles étaient gravés sur les rochers — fragments d'une manière de vivre, différente et inconcevable. Les surfaces réfléchissantes des petites flaques restaient piégées parmi les rochers. Chacune de ces frondaisons d'algues en forme de dentelle comptait des anémones de mer, noires comme du charbon, et les minuscules squelettes de poissons en voie de désintégration. Des balanes étendaient leurs plumeaux torsadés dans le courant. Un autre monde, pas un monde du passé, mais un monde où passé, présent et avenir s'entremêlaient et puis s'évanouissaient comme une vague sur le sable. Un monde d'augures et de hiéroglyphes. Un monde de squelettes, d'embryons, de satellites incommensurables et d'algues infinitésimales. Les jeunes baigneurs n'avaient laissé derrière eux que ces beaux motifs anonymes sur le rivage, un ou deux châteaux de sable, ou un peigne à moitié enfoui. Leur présence semblait encore flotter dans l'air ; un arôme animal, chaud et fragile. Les creux des rochers parurent même un instant renvoyer les échos de leurs rires. Mais non, ce n'était que le bruit de l'eau. La marée haute poursuivait son œuvre. Il ne resterait bientôt aucune trace d'eux, pas le moindre vestige.

Son cœur était bourrelé de regrets. L'adorable et insouciante texture de la vie humaine se trouvait à ses pieds, consumée en silence. Demain, elle s'y trouverait gravée à nouveau. Il en serait ainsi maintes et maintes fois. Anéantissement, puis résurgence.

Il avait oublié son corps. Maintenant il s'en souvenait soudain. Ses pieds lui faisaient mal. Les chaussures,

trop petites, étaient usées aux talons. Il avait beaucoup marché. Ses cous-de-pied lui causaient des élancements.

Il s'allongea un moment sur le sable et alluma une cigarette. Tel un chien fidèle et obéissant qui avait suivi sans comprendre, son corps profita aussitôt de cet instant de répit. Il s'affaissa, s'enfonça dans le sol et fondit en une douce chaleur de détente qui confinait à la joie.

Et il observa les étoiles — des milliers d'étoiles, rien que des étoiles. Anormalement rayonnantes, elles planaient parmi le feuillage des nuages qui s'amoncelaient ainsi qu'un essaim d'abeilles sous un pommier. À un moment, on aurait dit des créatures dans une scène infiniment calme, idyllique. Et puis, toujours à sa contemplation, la fumée de sa cigarette s'éloigna en deux spirales languissantes, et le ciel tout entier fut pris de tremblements. L'hystérie s'empara de ces fragments de métal ardents. Ils parurent lutter désespérément pour s'échapper, tandis que les sombres pattes des nuages approchaient lentement et les éteignaient un à un.

Il prit une dernière bouffée, jeta la cigarette dans l'eau et se leva.

D'un pas nonchalant, il gagna le bout de la plage, réservé aux pêcheurs, où, au loin, les hommes tiraient les bateaux au sec à la lueur des torches. Sur le promontoire, devant la plage elle-même, se trouvait une maisonnette blanche entourée de petits orangers.

Il regarda discrètement par la fenêtre. C'était une petite chambre aux rideaux bleus. L'heure était venue de coucher les enfants. Corpulente et souriante, la mère glissait prestement le bébé dans son berceau en bois. Deux fillettes étaient couchées côte à côte. Elles tombaient de sommeil et fermaient à moitié les yeux. La vieille grand-

mère se tenait à la porte, la lampe à huile tremblant dans ses mains. La silhouette de la mère, qui s'affairait dans la pièce, projetait sur le mur une ombre gigantesque.

Il avança de quelques pas et regarda de nouveau, par une autre fenêtre. Assis à la table de la cuisine, deux hommes caressaient leurs verres de vin piriformes, rouge rubis. Debout au fourneau, une femme faisait frire des tranches d'aubergines dans une longue poêle noire. L'odeur riche et appétissante de l'huile d'olive frémissante se mêlait à la fragrance verte et acidulée des orangers.

Vincent fut saisi d'un serrement de cœur violent : un sentiment de totale aridité. L'impression d'être séparé de ce qu'il voyait dans cette cuisine par des distances irrémédiables et incommensurables.

La lampe répandait son éclat conique sur la table, sur la cruche de vin rouge et les deux petits verres, le plat de navets, la gravure en couleurs de la Vierge, la photographie de famille jaunie, sur ce silence baigné d'amour.

Et dehors régnaient l'obscurité, l'océan, la tempête qui approchait.

Après tout, la vie possédait-elle quelque reste d'une douceur qu'il ne lui avait jamais été donné de goûter ? L'ultime récompense d'années passées dans le silence, dans la soumission ?

S'était-il égaré ? Avait-il gâché quelque chose de plus précieux peut-être que tout le reste ?

Il ne lui restait rien. Pas d'amour. Pas de foyer. Pas même l'amitié. Rien sinon... Il sentit un objet froid et acéré, niché contre sa paume.

Il se détourna de la fenêtre. Ce fut comme s'il plongeait dans un trou noir sans fond.

Chapitre XX

Irina voyait le vieux maître d'hôtel proposer les boissons, et lui parvenait la gaie fluctuation des voix. Les invités s'étaient rassemblés dans la loggia du château Caldelas.

Elle paya le chauffeur de taxi et se dépêcha de monter.
« Hélène ! Vous êtes furieuse, chérie !

— Furieuse ! » La petite Comtesse la considéra d'un air tragi-comique et l'embrassa sur la joue. « Mais pourquoi donc ? Pourquoi devrais-je être furieuse ?

— Encore une fois en retard. Inexcusable !

— Vous n'êtes pas la dernière, Irina. » D'une main légère, elle désigna les autres invités. « Pas cette fois-ci. Vermouth ? »

Figure patricienne de grande taille, yeux bleus et nez de perroquet, le Comte lui apporta un cocktail ; ou, plus précisément, un mélange tiède de gin et de vermouth français. Les autres buvaient du Tio Pepe, de l'*aguardente* et de la vodka. Le Comte était encore fier de l'époque où il avait vécu à Paris. Son père avait été l'auteur dramatique portugais le plus éminent de son temps ; à vrai dire, alors, il n'y en avait pas d'autre. Il avait passé dix ans à Paris où

il avait connu « intimement » Coquelin, Réjane, Sarah Bernhardt.

Il la conduisit à l'autre bout de la terrasse.

« Ma chère, vous êtes magnifique ! » Il eut un sourire galant ; autre vestige de sa jeunesse parisienne. « Magnifique et agitée. Telle une rose dans la tourmente. Une nouvelle crise ? »

Elle retira sa main : mais adroitement, sans minauderies ni excuses. Elle prit conscience qu'elle était en beauté ce soir. L'incertitude avait rehaussé son charme. Elle portait une longue robe du soir de crêpe rose d'aspect sévère, et un épais collier d'argent. Remarquera-t-il quelque chose de bizarre ? se demanda-t-elle. Et elle s'enquit d'un ton léger : « José, qui sont les autres invités ? »

Il les lui énuméra. Mira et Boris étaient déjà arrivés. Elle fut étonnée. Ils étaient tous deux beaux à ravir : lui, étincelant de sa personne, très conscient de son charme et de l'attrait qu'il exerçait ; elle, fleur fragile en pleine éclosion, préservée dans toute sa fraîcheur, absolument adorable, et un peu triste. Qu'ils étaient jeunes ! Et, on ne pouvait se méprendre ; c'étaient bien de vrais Russes ! Elle eut un obscur serrement de cœur. Ils avaient insensiblement pris leurs distances, et ne se confiaient plus à elle. L'avait-elle souhaité, sans s'en rendre compte peut-être ?

Une nouvelle voiture venait d'arriver. Les phares balayèrent lentement la façade aux carreaux bleus, avant de s'éloigner et de disparaître. C'était Hugo. Calme, plus mesuré que d'habitude, il se joignit aux autres dans la loggia. Il s'inclina et baisa la main de la Comtesse.

« Sir Archibald, annonçait la Comtesse, a amené deux de ses amis. Un jeune Turc. Brillant, je crois. Un savant. Voilà seulement une semaine qu'il est arrivé de

Berlin. Rien de politique, naturellement. Cependant... » C'était une petite femme très intelligente, qui avait blanchi avant l'âge et était habillée de satin gris perle. Et, comme le Comte, elle avait l'art des équivoques de bon ton.

« Il devrait être intéressant...

— Et cette singulière petite créature qui parle à José. Mlle Cockerill. Vous l'avez rencontrée ? Elle est en partance pour le Kenya. »

Un personnage rond, au teint foncé et haut en couleur, approchait. Le Maharajah.

« Vous avez entendu les nouvelles ? s'écria-t-il, éploré. Un autre croiseur coulé ! Au large de Malte ! Affreux ! »

Le Comte parut peu affecté ; moins, peut-être, qu'il l'aurait été six mois plus tôt. C'était un baromètre infailible de l'évolution de la guerre.

« Quelle va être la prochaine catastrophe ? » gémit le Maharajah. Il portait un smoking noir et un grand turban blanc, plusieurs énormes diamants aux doigts, ainsi que la marque des brahmanes au milieu du front. « Quand cela va-t-il s'arrêter ? Quand la situation va-t-elle évoluer ? Et », ajouta-t-il tout bas, « vous avez appris la nouvelle ?

— De Madrid ?

— De Madrid. Précisément. Ils ont fermé la frontière. J'entends dire qu'on attend les Allemands mardi. C'est sûr. Leurs officiers occupent déjà tous les hôtels ! En tenue civile, évidemment...

— Pour la dixième fois, dit le Comte.

— Peut-être. Mais ça va forcément arriver un jour ou l'autre. C'est absolument inévitable. Je vous le garantis !

— Je ne suis pas de cet avis, déclara le Comte, posément.

— Ah, José, nous verrons bien », répondit le Maharajah du tac au tac. « Préparez-vous au pire ! Il y a des jours », ajouta-t-il avec une grimace, « où je me dis qu'il serait plus sage de s'en aller.

— Sottises que cela, Ahmed.

— Non, José. C'est très sérieux. » Il se fit énigmatique. « Lisbonne, c'est Lisbonne. Bombay, c'est Bombay.

— Vous pourriez rester ici chez moi », suggéra le Comte, souriant. « Déguisé...

— Déguisé ! Déguisé en quoi ? » Vaguement offensé, le Maharajah s'inquiétait. « Non », trancha-t-il, véhément. Son turban tremblait, ses diamants étincelaient. « Je dois fournir ma part. Absolument. J'ai attendu suffisamment longtemps... L'Angleterre », précisa-il, la voix tremblant de soupçon et de loyauté, « a besoin de nous tous ! Dans ces... » Il chercha ses mots. « Dans ces heures sombres », conclut-il sans conviction.

Il se détourna et recouvra instantanément son aplomb. Le professeur Kazimierski, de l'université de Cracovie, venait d'arriver.

« Quelle calamité ! Quelle calamité ! » se lamentait le professeur.

Six grands eucalyptus formaient un cercle au-dessous de la loggia. Le jardinier balayait les feuilles mortes. Entre les troncs lisses et gris, le faisceau lumineux du phare de Guía brillait par intervalles. Le petit château était construit sur un promontoire. Trois côtés donnaient sur la mer et le quatrième, en déclive, était occupé par les jardins luxuriants.

Ils dînaient dehors. Casimir, le maître d'hôtel, portait un grand chandelier d'argent. Il avançait sur l'allée, suivi

des filles de cuisine avec leurs plateaux. Il était tard : presque dix heures.

Les deux derniers invités venaient d'arriver : la vieille Marquesa qui passait ses automnes à Estoril depuis plus de trente ans ; et Mme d'Ydewalle, la poétesse belge. L'une, brune et solennelle, l'autre aussi fragile qu'un moineau : et toutes deux âgées, très âgées.

La Comtesse emmena Irina.

« M. Suleiman nous parlait de l'Allemagne ! Que disiez-vous, monsieur Suleiman ? La nourriture ! Est-elle épouvantable ?

— Pas véritablement épouvantable », répondit M. Suleiman, lugubre, « pas encore...

— Mais peu abondante, évidemment », gazouilla la petite Comtesse qui surveillait d'un œil les domestiques dans le jardin. « Des œufs ? Du beurre ? Du café ? Y en a-t-il encore ? »

M. Suleiman fit lentement non de la tête. En guise de préliminaires, il se racla la gorge avec une petite toux proche d'un bruissement de feuilles. Puis sa voix monta du tréfonds de lui-même, pareille à un oracle : « Les fantômes se révoltent-ils ? Non. Les Allemands sont des fantômes. Ils ne caressent pas d'espoirs. Ils ne s'abandonnent pas au désespoir. Tous les jours, les journaux débordent des mêmes mots merveilleux. Colossal. Invincible. Triomphe. Vengeance. Honneur. Toujours la même rengaine. Mais les gens ne voient rien, n'entendent rien, ne sentent rien. Les âmes sont grises et vides. L'Allemagne est un pays de spectres... »

Le maître d'hôtel annonça le dîner.

La table avait été dressée à l'ombre des six grands eucalyptus. La vallée amorçait son versant au bout de ce

bosquet. La lune y déversait pour l'heure une austère clarté d'argent. Une svelte cascade glissait sur les rochers et traversait le jardin avant de former une sombre mare triangulaire en contrebas. Aloès et agaves géants, fougères et camélias sans nombre ; tous s'entremêlaient en un fouillis confus que l'éclat croissant de la lune métallisait et compliquait encore.

Irina avait été placée entre sir Archibald et le professeur Kazimierski, et face à la Marquesa. On servait les hors-d'œuvre. Trois grands chandeliers baroques éclairaient la table. Vingt et une petites gouttes de feu répandaient leurs lumières sur les roses, les verres et les couverts.

« À la fin de la guerre, où irai-je en premier ? » s'interrogeait la vieille Marquesa. « Il n'y a pas de doute dans mon esprit.

— Paris ?

— Non, non. J'ai adoré Paris toute ma vie. Mais ça sera affreux après la guerre. Il ne restera rien de l'esprit parisien. Non, non, pas Paris, ma chère, pas Paris. »

Comme toutes les Espagnoles, la Marquesa de Trujillo avait été d'une grande beauté à dix-sept ans. À présent, les années s'étaient accumulées et elle avait pris énormément d'embonpoint. L'imperceptible duvet ombrant sa lèvre supérieure avait fleuri en moustache fournie, et son menton s'était orné d'une belle barbe grise clairsemée. Il subsistait deux vestiges de ses jours plus glorieux : une frange de cheveux noirs qui lui couvrait le front et une paire d'énormes boucles d'oreilles en argent.

« Londres ?

— Non », répondit la Marquesa en un soupir qui fit trembler ses boucles d'oreilles. « L'Angleterre aura complètement changé. Vous êtes d'accord, sir Archibald ?

— L'Angleterre », déclara solennellement sir Archibald en opinant de sa tête chauve, sage et flétrie, « a déjà changé. Profondément.

— Ça ne sera pas l'Angleterre que nous connaissons, n'est-ce pas ? L'Angleterre que nous aimions tant ?

— L'Angleterre que j'aimais, repartit sir Archibald, est l'Angleterre des landes et des rivières à truites. Des haies de prunelliers et des ciels nuageux. Cette Angleterre-là ne changera jamais — jamais. »

Sa voix était pénétrée d'un calme aimable et sans couleur.

« C'est bien vrai », s'exclama la petite Comtesse, malicieuse. « Mais vous croyez vraiment que l'Angleterre peut gagner ? Seule ? M. Suleiman ne le pense pas ! »

En proie à une grande agitation, M. Suleiman leva les yeux de son consommé. « Non, non, s'écria-t-il. Vous n'avez rien compris. L'Allemagne est vouée à un sort funeste ! L'Angleterre ne peut absolument pas perdre !

— C'est entendu », glissa la Marquesa de façon judicieuse, « mais peut-elle remporter la victoire pour autant ? Cette fois-ci ? Les hommes lui manquent, hélas ! Elle n'a pas l'énergie. Elle n'a pas suffisamment de forces. Et, pire que ça, elle n'arrête pas d'enchaîner les erreurs. J'aime l'Angleterre, mon cher Archibald, je lui voue un très grand amour, mais, franchement, je me dis tout le temps : l'Angleterre est butée, aveugle et arrogante. Possède-t-elle vraiment les moyens de gagner ?

— Nous n'arrêtons pas de commettre des erreurs », concéda sir Archibald en un murmure, « mais ça finit toujours par s'arranger ; toujours. Nos erreurs sont ennuyeuses, mais jamais catastrophiques. Attendez de

voir ! Qu'en pensez-vous, Von Mohr ? Vous avez étudié le caractère anglais, non ?

— Je suis tout à fait d'accord, dit poliment Hugo. L'Angleterre ne commet jamais la dernière erreur. »

La Marquesa poussa un soupir. « Si seulement on pouvait en être sûr ! L'Angleterre ! L'Angleterre !... Non, en aucun cas je ne retournerai en Angleterre, une fois la guerre finie. »

Soudain la vieille poétesse, Mme d'Ydewalle, poussa un petit cri : « Treize ! Treize ! »

La Marquesa lui lança un regard sévère. « Treize quoi, ma chère Eugénie ?

— Treize à table ! »

Chacun des invités se mit aussitôt à compter... C'était exact. Treize. Il fallait un convive de plus.

La petite Comtesse eut un sourire embarrassé. « Affreux ! murmura-t-elle. Mais nous survivrons, n'est-ce pas ? »

Les convives sourirent en retour, l'air méfiant. Il ne fut plus question de ce sujet.

Un grand saumon rose était apparu sur la desserte. Une légère brise traversa la nuit comme un augure. Deux, trois, quatre fines lames tombèrent lentement des eucalyptus et atterrirent sur la table. La bouteille tinta dans son seau à vin. Les verres chatoyants furent, un à un, remplis d'*amarante**¹.

« Les petits pays ne subiront pas de changements », déclara le professeur, d'une voix atone. « Stockholm,

1. La ville d'Amarante est connue pour son *vinho verde* (vin vert) qui n'a rien de vert, mais indique la précocité des vendanges et la brièveté de la fermentation qui donne un vin à faible teneur alcoolique.

Copenhague, Zurich. Ces villes ne perdront rien de leur charme.

— Si elles existent encore », glissa Hugo d'une voix douce. « Qui sait ? »

— Stockholm », dit Irina, troublée. « L'hôtel de ville. Vous l'avez vu ? Magnifique... »

— En tout cas, s'écria la Marquesa, j'ai déjà fait mon choix. Essayez à nouveau de deviner !

— Le Brésil ?

— Bali ?

— La Californie ?

— Ceylan ?

— Non, certainement pas. Je n'abandonnerai jamais l'Europe. Je suppose que l'Europe tout entière sera un champ de ruines. Et il se trouve que je préfère les vieilles ruines aux nouvelles. L'Italie. C'est là que j'irai. Nous retrouverons l'Italie telle qu'en elle-même, je vous assure. Venise ! Une victoire ou une défaite pourront-elles jamais changer Venise ? »

Il régnait une chaleur intense, une immobilité absolue. La nuit tenait en équilibre sur la pointe d'une lame. Irina remarqua que les flammes des bougies se couchèrent d'un coup vers le nord et se mirent à bégayer. La lueur d'ambre, au repos dans les verres de vin, fut prise de tremblements.

Et, de très loin, arriva un long soupir à peine audible, en même temps qu'une odeur monta de l'océan.

Autour de la table, les visages s'étaient tendus. Ils se mirent à briller. Irina effleura son front du bout des doigts : humide, fiévreux.

Elle se sentait amoindrie et emprisonnée par sa grande inquiétude. La conversation émoussait ses sens comme

une drogue. Que se passait-il ? Quelque chose d'immense, derrière toutes ces fadaïses. Quelque chose d'aussi sombre et déterminé qu'un bistouri de chirurgien. Quelque chose de tout proche d'elle et qui, pourtant, lui échappait complètement. Où ? Comment ? Elle n'entendait en tout et pour tout que le faible grondement, sous les bavardages ruisselant sur ce minuscule îlot éclairé aux chandelles : le mugissement des vagues.

Ou était-ce autre chose ? Ça paraissait enfoui profond dans la terre elle-même. Les arbres mêmes paraissaient remuer au-dedans, galvanisés à la racine par une nouvelle source d'énergie.

« Ou Florence, poursuivait la vieille Marquesa. Il est encore possible pour une ville d'être éternelle. Une époque merveilleuse reste enfermée et préservée, intouchée, à Florence. Florence ne changera jamais, jamais.

— Et songez à Naples, dit le professeur. Pise, Padoue, Ravenne... »

Irina porta son verre de vin à ses lèvres. Elle balaya la table d'un regard fatigué. La lueur des bougies vacillait sur la galerie des visages distingués et fragiles. Tous des inconnus. Tous irréels. Les hommes en noir et blanc, aussi cassants que du Celluloïd ; les femmes, si artificiellement douces et vermeilles.

Et puis elle comprit d'un coup. Absorbés, très discrètement, ils étaient tous à leur propre petit effroi. Ils étaient vieux ; et seuls ; et ils mouraient.

Tous mouraient... et, pourtant, rien n'avait d'importance. Le monde, la guerre, la fin de l'Europe, la mort des hommes. Rien n'avait d'importance, hormis un corps, étrangement froid et silencieux, à trois mètres du sien, qui l'attirait à lui ainsi qu'un aimant invisible.

Elle regarda Hugo, si absurdement beau dans son smoking ivoire, ses boutons de manchettes en saphir, son œillet rouge foncé... Et un frisson d'horreur l'aveugla d'un coup. La table lui parut être la proie des flammes.

Chapitre XXI

Vincent passa sans se presser devant les petites lanternes vertes.

On remontait, un à un, les bateaux de pêche sur la plage. Le temps de l'opération, pendant qu'une vingtaine d'hommes tiraient sur la corde, deux autres, de chaque côté de la coque, couraient prendre les troncs d'arbres à l'arrière pour venir les placer en travers sous l'étrave. *Pronto!* La corde se tendait, la lourde barque bleue frémissait, semblable à un monstre marin échoué, et progressait encore de trois mètres.

Au large, à bord des bateaux qui approchaient, plusieurs torches continuaient à brûler comme des oranges en flammes. Dorées et animées par la lueur mouvante des torches, les voiles jaunes et détendues faseyaient, fébriles, dans l'air chaud et obscur.

La citadelle gardait l'entrée du port. Ses tourelles et remparts agrippés aux rochers formaient une masse nua-geuse. Au pied des remparts, des groupes de jeunes soldats fumaient et chantaient parmi les palmiers. Ils se donnaient le bras tendrement, sans façons, et riaient en

silence tout en observant la scène d'un œil passif, typiquement portugais.

Pendant ce temps, les pêcheurs aux casquettes à pompon s'activaient. Penchés, arc-boutés, ils tiraient les filets hors des embarcations et traversaient la plage pour porter les paniers pleins et humides à l'endroit de la criée. Des petites lanternes vertes étaient suspendues en hauteur au-dessus des escaliers. Elles éclairaient au passage le dos nu et les jambes dégoulinantes des pêcheurs chargés des prises de la nuit : maquereaux, sardines, carrelets, longues orphies bleues, une ou deux pieuvres.

Un émoi bon enfant gagnait le village tout entier. Assises sur le muret où elles allaitaient leurs bébés placides, les jeunes épouses observaient la scène de leurs yeux sombres. Des enfants pleins d'ardeur filaient jusqu'aux bateaux, grimpaient à bord et tiraient sur les filets sans ménager leurs efforts. Pieds nus, coiffé d'un haut chapeau noir, le crieur commença à disposer la marchandise sur la gigantesque table de marbre. Sous la rangée des lanternes, les anguilles et les plies figuraient des flammes d'argent. Alors, la tête couverte d'un châle noir, les femmes âgées se rapprochèrent et passèrent, en expertes, leurs épais doigts rouges sur cette profusion de poissons. Les pieds nus trempés ne cessaient de sillonner la place de la criée, générant un ruisseau de musique dont le clapotement indistinct se mêlait aux annonces du crieur qui chantait ses enchères. Tout le monde arborait le sourire sans âge des gens de la mer. La paix qu'on ressentait était si riche, si profonde : rien d'autre n'était concevable, rien que la paix, un abîme de paix.

Vincent traversa lentement ce rassemblement. Les villageois le remarquèrent à peine, tant ils étaient perdus dans leur propre satisfaction immuable.

Ces gens ont découvert le secret de la paix, se dit-il. Ils mènent une vie simple et pleine. Ils sont pauvres, mais ont appris à accepter leur pauvreté. Ils ne nourrissent aucune ambition et ignorent autant la rivalité que la peur. Ils n'éprouvent nul besoin de tuer...

En contrebas de la citadelle, au bord de l'eau, était assis un pêcheur très âgé. Il avait retroussé son pantalon bleu ciel au-dessus de ses genoux et ses espadrilles bleues pendaient au bout de ses longs pieds plats. Il portait une veste de pyjama de flanelle en lambeaux. Plissé et sans âge, comme du maroquin, son beau torse sombre scintillait par les rayures roses et vert émeraude toutes déchirées. Un chapeau de paille jaune à bord énorme et calotte minuscule était perché sur sa tête d'aigle. Aussi magnifique et invraisemblable qu'un flamant rose, il marmottait tout seul avec une secrète délectation.

Attiré par la joie intense qui émanait de sa personne, Vincent vint s'asseoir tout près.

« Anglais ? »

Le mot fusa, avec une riche saveur élisabéthaine tout à fait inédite.

Vincent fit non de la tête. Le vieil homme considéra la mer d'un œil vif et cracha en haussant les épaules avec un air provocateur.

Puis il adressa à Vincent un regard pénétrant.

« T'as faim ? »

Plein de gratitude, Vincent acquiesça. Le vieil homme opina en retour et tira d'un morceau de papier vert foncé une bouteille de vin rouge et une morue salée.

« Un couteau ? »

Vincent plongea la main dans sa poche et en sortit son couteau en argent. Le vieil homme porta sur l'objet un

regard étonné avant de lever les yeux sur le visage de Vincent. Très calme, il découpa le poisson séché en deux, essuya la lame sur le papier vert et rendit le couteau à Vincent.

« Tiens », grommela-t-il, irrité, « et maintenant, permets-moi de te raconter une histoire, *estrangeiro*.

« Un jour, assis sur ce rocher, je pêchais à la canne avant l'aube. Silence absolu. Tout le monde dormait. Chaque poisson que j'attrapais, je le jetais derrière moi au fond d'un petit creux dans le sable. Et puis, à l'aurore, je me suis retourné pour examiner ma pêche. Je te le donne en mille, j'ai découvert un jeune garçon, dégoulinant et nu comme un ver qui rejetait mes poissons à la mer ! Je me suis mis à brailler : "Tudieu. Qu'est-ce que tu fabriques ?" Et j'ai essayé de l'attraper. Il m'a coulé entre les doigts avec un grand sourire. Aussi glissant qu'une anguille, il a plongé dans les flots sans piper. Je l'ai plus jamais revu ! Tu me crois pas ? Oh oui, j'ai vu aussi les *mulheres marinhas*, couvertes d'écailles à partir du nombril, doubler Cabo da Roca en chantant à s'en briser le cœur... »

Il prit la bouteille de vin des mains de Vincent et la porta deux fois à ses lèvres desséchées.

« Il y a encore une guerre », marmonna-t-il avec fierté. « Une guerre mondiale ! Hein ? »

Vincent opina. Il se sentait étrangement proche du bonheur.

« L'Allemagne », déclara lentement le vieil homme, « est très forte. » Une crainte mêlée de respect rendait sa voix mélodieuse. La façon dont il prononça le mot *forta* suggérait un pouvoir sans bornes, inimaginable.

« Et l'Angleterre ? »

— Ah, l'Angleterre ! L'Angleterre est très riche ! »

Sa voix se fit enjouée et intime. Mais il fit passer dans *rica* une espèce d'abondance majestueuse et presque surnaturelle.

« Et la France ? demanda doucement Vincent.

— La France, murmura le vieil homme. La France est très triste. » Il pointa ses yeux voilés par la merveille au-delà des flots. Dans un regard pareil, la tragédie de la France devenait d'une simplicité poignante. « Un pays magnifique. Mon petit-fils est allé une fois à Bordeaux. Il y a des années. Un grand et beau pays qui a fière allure », dit-il tendrement. « Mais vieux. Comme nous. Vieux. Trop vieux. »

Il secoua la tête, plein de regrets.

« Et la Russie ?

— La Russie ? La Russie ? Qu'est-ce qu'on sait de la Russie ? Très loin. Des sauvages. Des loups. De la neige. C'est tout ce qu'on sait de la Russie. »

Sa voix avait pris un ton soupçonneux et bourru.

« Et l'Espagne ? »

Il bougonna. « Eh bien, qu'est-ce que t'attends que je te dise ? Des crapules. Des dégénérés... Ça fait des siècles qu'ils nous rendent la vie impossible. Pourquoi ne peuvent-ils pas nous laisser tranquilles ? » Sa voix tremblait de rage. « Nous ne demandons qu'une chose : qu'on nous fiche la paix ! Pourquoi le monde ne peut-il pas nous laisser tranquilles ? »

Il porta la bouteille à ses lèvres, l'air dégoûté.

« Et l'Amérique ? »

Un sourire, gentiment ironique, éclaira son petit visage basané.

« M-m-m. Des gens si charmants et si propres. Ils vivent dans des salles de bains ! Des jambes si longues !

Des immeubles si hauts ! Et les chutes d'eau... et les bisons... »

La paix. Une paix continue, indestructible.

Était-ce possible ?

Un homme sur le point de tuer. Un autre sur le point de l'être.

Et ici, un pêcheur centenaire tenait une bouteille de vin dans ses bras comme un chaton. Un sourire allumait ses yeux farouches d'homme sans foyer, tandis qu'en murmurant entre ses dents il discourait sur les bisons et les chutes d'eau.

« Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, *estrangeiro*. »

Ils s'étaient croisés dans la paix, en parfaite harmonie, pareils à deux petits bateaux de pêche dans la baie.

Il aurait pu s'agir de n'importe lequel d'une infinité de soirs paisibles. Les lanternes vertes éclairaient d'une lueur égale les marches usées par les marées. Le crieur n'en avait pas fini de ses enchères. La tête encapuchonnée de noir, les femmes des pêcheurs commençaient à rentrer chez elles. La nuit souriait d'un air endormi : même la mer paresseuse, en clapotant, y allait de son sourire.

Tout cela est-il bien réel ? se demanda Vincent. Ils sourient, mais pas à moi. Ils sourient, mais à cause de leur ignorance. Ils vivent au bord de la terreur. C'est moi, et non pas eux, qui suis le plus proche du cœur de l'humanité.

Il se sentait déchiré par une faim taraudante. Quelque chose qui ne portait pas de nom s'était échappé en lui. La nuit débordait d'un million d'aimants. Chaque homme et chaque femme qu'il voyait, chaque rue tortueuse plongée dans la pénombre, chaque bouffée salée du chant de

la mer, chaque pas résonnant parmi les murs éclairés par les lampes, chaque parfum, chaque voix, le claquement des bottes des soldats pressés de regagner la citadelle, la voix mourante du crieur, les enfants endormis, les monceaux de poissons étincelants : tous lui adressaient un cri, un cri de joie autant que de fureur. Il ne s'était jamais senti aussi proche du monde, il ne s'était jamais senti aussi désespérément seul. Jamais si peu d'images ne lui en avaient évoqué autant. La réponse à toutes les questions se trouvait partout où se portait son regard.

Puis, à nouveau, le silence ; un silence tendu, tournoyant, qui ressemblait au vertige.

Tout juste un bruit, un seul, qui se rapprochait lentement. Qu'est-ce que c'était ? Quelque chose comme le rythme de pas furtifs dans un couloir vide.

Soudain, à nouveau sur le qui-vive, il s'éloigna rapidement de la criée et passa devant l'église pour rejoindre les jardins publics où commençait l'Esplanade. Celle-ci était absolument déserte. La lune se reflétait de façon saisissante sur le sol de mosaïque blanche, sauf aux endroits où l'ombre des palmiers projetait des étoiles d'encre. Il s'arrêta, l'oreille aux aguets.

Chapitre XXII

Un jeune Polonais, un Grec et un Serbe se tenaient sur l'étroite passerelle métallique qui enjambait la voie ferrée et menait à l'Esplanade. La plainte d'un tango s'échappait en catimini du sporting-club ; et, de l'autre côté, à peine perceptible, le sanglot d'un fox-trot leur parvenait du Bar du Clipper.

On apercevait de faibles lueurs parmi les piliers des arcades du parc : une succession de petits bars, devant lesquels se trouvait une longue file de voitures — Delahaye, Vauxhall, Mercedes, Buick.

« Ce soir, c'est désert par ici, dit le Polonais. Je suppose qu'ils sont tous au casino. » C'était un blond, gigantesque, fort pauvrement vêtu. Tandis qu'il parlait, son visage brillait d'une espèce de vanité lugubre et provocante.

« Tenez », fit-il, montrant d'un geste théâtral le casino, puis l'océan. « C'est là que s'agglutinent ceux qui dansent et jouent de l'argent. Par centaines. Et, à nos pieds, en bas, rien que ténèbres. Désolation.

— Vous êtes peintre, je crois ? » s'enquit poliment le Grec.

L'air sombre, le Polonais fit oui de la tête. Il parut sur le point de parler, mais continua de hocher la tête.

« Oui, vous avez bien l'air d'un peintre », dit le Grec, d'un ton languissant et flatteur. « J'ai connu autrefois à Oxford un jeune peintre qui vous ressemblait. Il aurait pu être votre frère. Un Belge. Adepte du surréalisme. Sujet à des crises d'épilepsie. Mort à Anvers il y a deux ans. Et vous ? »

— Moi ? fit le Polonais, prudent et ombrageux.

— Dans quel style vous peignez ? À quelle école vous appartenez ?

— Quelle école ? répéta le Polonais, circonspect.

— Impressionniste ? Abstrait ?

— Je peins des bateaux, répondit le Polonais, dédaigneux.

— Ah, fit le Grec. Des bateaux. Je vois.

— Quelquefois des chevaux, ajouta le Polonais, ou des oiseaux. Des groupes d'oiseaux.

— Des chevaux », reprit le Grec, d'une voix douce. « Et des oiseaux. Voilà qui est précis. »

Les trois hommes fixèrent la voie ferrée en silence. Le tango s'était arrêté, mais le fox-trot du Bar du Clipper continuait.

« Et vous ? » Avec une élégance patiente et bienveillante, le Grec se tourna vers le Serbe. « Vous êtes écrivain ? »

Le Serbe était un jeune homme svelte, au visage étroit et archaïque. Il regarda le Grec et sourit. Ses dents blanches brillèrent dans la nuit.

« Poète », répondit-il, très fier.

Les trois hommes échangeaient leurs propos en mauvais français, mais leurs voix avaient des intonations slaves, à moitié orientales. Ils parlaient vite et de manière

spontanée : ils créaient, pour ainsi dire, leur propre langage impromptu. Ils s'exprimaient avec leurs mains, leurs postures et, par-dessus tout, leurs yeux parlaient avec une intimité née du danger.

« Poète », répéta le Grec d'une voix douce, mi-condescendante, mi-propitiatoire. C'était le plus âgé et le mieux habillé des trois. Il portait des chaussures de daim noir, une montre en or à son poignet gauche et un beau costume rayé de flanelle anglaise. « Très intéressant. Je me suis moi-même mêlé de poésie à une époque. À Balliol. À mon avis, la poésie devrait être occulte. Elle devrait déranger et jouer sur l'équivoque. Vous n'êtes pas d'accord ? » demanda-t-il gaiement. « Que pensez-vous d'Apollinaire ? »

Le Serbe parut perplexe.

« Ou de Valéry ? »

Le Serbe secoua timidement la tête.

« Claudel ? Corbière ? »

Le Serbe sourit d'un air penaud.

« Verlaine ? » suggéra le Grec, bienveillant. « Lamartine ? Ou peut-être n'appréciez-vous pas la poésie française ? Que dites-vous de Shakespeare ? Dante ? »

Le Serbe, qui avait baissé les yeux, secoua la tête pour s'excuser. « Je suis très ignorant », avoua-t-il, inquiet. « J'écris des poèmes avec mon cœur. Avec mes souvenirs. Avec les arbres et les rochers de mon pays », expliqua-t-il d'un air implorant et honteux. « Mon pays est encore jeune et pauvre. Et je n'écris donc que des poèmes courts et simples que tout le monde peut comprendre. Que même les paysans peuvent aimer. »

Le Grec le considéra soudain avec tendresse. « Ami »,

dit-il, posant la main sur l'épaule du jeune homme, « faites-nous entendre un de vos poèmes ! »

Le Serbe baissa les yeux et lança à la mer un regard ardent. Il rougissait d'orgueil.

À cet instant, un train passa sous la passerelle qui se releva un peu et fut parcourue d'un bruissement. Le garde-fou de fer frissonna sous leurs doigts. La locomotive glissa au-dessous d'eux, tirant de part et d'autre une échelle de lumières qui se tortillait autant qu'un mille-pattes. Le train épousa la courbe de la baie, siffla à deux reprises et disparut derrière le mont Estoril.

Le jeune poète plongea le regard dans les yeux noirs, cultivés et affables du Grec. Puis il se mit à réciter son poème, qu'il traduisait au fur et à mesure dans un français hésitant :

Je regarde celle que j'aime.

Son visage est pareil au clair de lune.

Ses mains sont aussi délicates

Qu'une toile d'araignée.

Et mon cœur est un papillon de nuit

Qui bat des ailes dans la toile.

Le clair de lune brille sur le papillon.

Le clair de lune m'éblouit.

Ô mon amour, mon amour, mon amour,

Ne me quitte pas !

Sa voix s'éteignit dans la nuit dont la chaleur était devenue accablante. Les trois hommes regardèrent la mer. Ils

avaient le mal du pays. Leurs yeux s'assombrirent. Leur regard se fit distant et s'emplit soudain de colère véhémente.

« Ils sont en train de nous tuer, accusa le Polonais. Ils nous tuent un à un.

— Nous les tuerons à notre tour, jura tout bas le Serbe. Nous n'arrêterons jamais de nous battre.

— Nos enfants meurent de faim, dit le Grec. Mais notre haine ne mourra jamais. Jamais.

— Dans mon pays, déclara le Polonais, les gens ont connu toutes sortes de souffrances. La faim. Le typhus. L'esclavage. L'exil.

— Mais tout ça va prendre fin », annonça le Serbe. Ses yeux lançaient des éclairs. « Nous les combattons avec des hachettes, avec des pierres, avec une aversion perpétuelle. Année après année. Ils veulent nous anéantir. Parce qu'ils ont peur.

— Oui, renchérit le Grec. Vous avez raison. Ils ont une peur effroyable.

— Ils savent ce que la haine peut faire, dit le Serbe. Ils ont raison d'avoir peur.

— Et ils savent, dans leur for intérieur, qu'ils ne pourront jamais gagner, affirma le Polonais.

— L'Angleterre, assura le Grec, est vieille, butée et égoïste. Mais elle ne cessera jamais de se battre.

— Et l'Amérique ? dit le Serbe.

— L'Amérique est jeune et insensée, répondit le Grec. Mais, elle aussi se battra pour nous. Attendez de voir. Elle fera trembler le monde entier. »

Les yeux des trois hommes brillaient d'orgueil. Leurs voix vibraient d'un sombre enthousiasme. Côte à côte,

réchauffés et réunis par l'espoir, on aurait dit des amis de toujours.

Tout en contrebas, ruban blanc exactement parallèle à la faible lueur noire de la voie ferrée, l'Esplanade épousait la courbe de la grève. Elle était absolument déserte. Les parasols avaient été rangés avec les tables de café, retournées les unes sur les autres, contre les parois des cabines de bain. Les ombres bleues bien nettes des palmiers en éclaboussaient la mosaïque blanche. Les feuilles des palmiers commençaient maintenant à frémir insensiblement. Une risée avait ridé le miroir noir de la baie. De très loin leur parvenait le mugissement de la corne de brume.

Une silhouette se profila tout au bout de l'Esplanade. À peine visible, elle progressait par à-coups en sautant d'une ombre à une autre. Elle s'arrêta dans l'ombre d'un palmier, puis traversa comme une flèche l'intervalle éclairé par la lune, avant de s'arrêter de nouveau.

« Le problème », déclarait le Polonais blond, « c'est les Tchèques. C'est eux qui ont mis le feu aux poudres. Avec leurs alliances stupides. Et leurs capitulations.

— Ne mettez pas tout sur le dos des Tchèques, lança le jeune poète. Leurs voisins sont tout aussi responsables. La Hongrie, par exemple. Et la Pologne. »

La voix du Polonais se fit très calme : « Les Tchèques étaient divisés de l'intérieur. Mais la Pologne s'est montrée solide, ferme et courageuse. Je vous prie de vous rappeler une chose. La Pologne a préféré se battre plutôt que se rendre. Elle s'est battue jusqu'au bout. Elle s'est battue seule.

— Nous nous sommes tous battus », soupira le Grec de Balliol, discrètement. « Certains d'entre nous, en hommes

avisés, d'autres en insensés. Mais nous nous sommes tous battus.

— Nous avons fait de notre mieux », rétorqua le Serbe, soudain amer. « Mais nos alliés se sont trompés dans leurs calculs. Quand ils se sont décidés à nous aider, c'était trop tard.

— Eh bien, pourquoi ne nous avez-vous pas aidés contre l'Italie, demanda le Grec, avant qu'il ne soit trop tard ?

— La Grèce, argumenta le Serbe, était calculatrice et corrompue. Et l'a toujours été. La Grèce est trop vieille. La Grèce est un spectre. Il n'y a pas d'avenir véritable pour la Grèce. »

L'homme de Balliol prit un air suffisant et se fit caustique. « Vous parlez sans discernement. Les Grecs sont les héros de cette guerre. Les vrais héros, les seuls.

— Et nous, alors ? » riposta le Polonais, jaloux. « Nous nous sommes battus jusqu'au bout ! Alors que toutes les chances étaient contre nous ! Et sans l'aide de troupes étrangères !

— Il n'y avait pas de véritable liberté en Pologne, se récria le Serbe. Le féodalisme y régnait en maître. Un pays de tyrans et de serfs. »

Les lèvres frémissant de rage, le jeune Polonais parut plus grand de cinq bons centimètres. Il dominait les deux autres de la tête et des épaules. « Vous mentez ! Vous mentez ! Quant aux Serbes, ce ne sont que des sauvages ! La Pologne possède une culture ancienne et distinguée ! Mais votre pays est un repaire de bandits ! Une terre de brutes ! » On voyait son visage s'empourprer dans le noir. Son jeune corps gigantesque tremblait.

Ils se turent et tournèrent en même temps leurs yeux vers la grève.

Il s'était passé quelque chose : trois coups de revolver. L'instant d'après, deux petits hommes sombres surgirent sur l'Esplanade baignée par le clair de lune. Le premier était corpulent, le deuxième mince. Sinon, on les aurait pris pour des jumeaux avec leurs petits chapeaux noirs, pareils à des bouchons tressautant sur les flots. Ils passèrent en trombe devant les tables, avant de disparaître à nouveau brusquement parmi les ombres.

Exactement au même moment, un homme aux cheveux bouclés, fort et engoncé dans son manteau marron, grimpa quatre à quatre les marches en fer de la passerelle, dépassa à pas rapides les trois compagnons, les fixa d'un regard aveugle avec une singulière intensité, bondit sur le chemin de l'autre côté et disparut parmi les arbustes des jardins du casino.

Que leur disait-il ? Quel ardent message muet ce visage transmettait-il ? Les trois hommes sur la passerelle n'en savaient rien. Pourtant ils comprenaient. L'instinct des conspirateurs n'a nul besoin de mots pour communiquer : il est électrique et infaillible.

« Qu'est-ce qu'il fait chaud, cette nuit ! dit le Grec. Trop chaud pour dormir. Trop chaud pour danser.

— Vous arrive-t-il de danser ? » demanda le Polonais, un rien envieux. « Connaissez-vous des jolies filles ?

— Pas souvent », répondit le Grec, espiègle. « Je n'en connais pas beaucoup. Au fait, vous êtes déjà allé à Paris ? »

Deux petits hommes sombres montaient les marches de la passerelle ; un individu grassouillet, suivi d'un maigre.

« Je ne connais pas Paris », regretta le Polonais, soudain affligé. « Je suis allé à Vienne. Et à Budapest.

— Budapest, murmura le Grec.

— Et une fois à Prague.

— Ah. Prague. »

Les deux inconnus s'arrêtèrent et se parlèrent tout bas, puis s'approchèrent en lançant un regard rapide au Polonais, au Serbe et au Grec.

« *Estrangeiros ?* demanda le gros.

— Oui, oui », répondit le Grec, d'une voix lasse et affable.

« Vous résidez à Estoril ?

— Pour l'instant.

— À quel hôtel ?

— L'Atlantico. »

Le gros hocha la tête. « On sort faire une promenade ?

— Il fait lourd, dit le Grec. Trop chaud pour danser. Trop chaud même pour dormir.

— C'est bien vrai, acquiesça le gros. Vous êtes seuls ? Vous n'avez vu personne emprunter la passerelle ?

— Personne », répondit le Grec, très poli et portant à son interlocuteur le plus grand intérêt.

Le gros parla tout bas à l'oreille du maigre.

« Bonsoir ! » conclut le gros et, rebroussant chemin, ils redescendirent lentement du côté de l'Esplanade.

« Bonsoir, *amigos* », repartit le Grec, en les gratifiant d'un sourire. Le Polonais, abasourdi, baissa les yeux vers lui et le regarda. Le Serbe, admiratif, prit sa main dans la sienne.

« On y va ? » interrogea le Serbe. La joie se lisait dans ses yeux.

« Encore une cigarette, dit le Grec, et on s'en ira. » Il

passa un paquet de Dianas aux deux autres. La flamme de l'allumette vacilla, et les trois cigarettes se mirent à luire faiblement dans l'obscurité. Aucun d'entre eux ne parla. Ils tremblaient encore, sous le coup de l'émotion.

Chapitre XXIII

Minuit. La cloche de la petite église St. Bartolomeo égrenait lentement ses coups, tirant les heures les unes des autres, de sa retentissante méditation psalmodiée.

Au-delà du phare, des pêcheurs dormaient parmi les rochers. Dans le goulet, leurs filets détendus chatoyaient. La mer ne faisait presque aucun bruit contre la coque des petits bateaux bleus des pêcheurs de *bacalhão*.

Aux quatre coins de la nuit, les animaux végétaient, totalement inertes. De maigres chiens couleur moutarde étaient vautrés de tout leur long dans les allées de Cascais. Venues de nulle part, d'infimes gouttes d'humidité se formaient sur leurs oreilles et leurs moustaches. Les criquets se taisaient. Les chauves-souris, recroquevillées, pendaient sous le toit de l'église, leurs minuscules griffes accrochées au bois pourrissant. Coussinets pressés contre la vitre embuée, trois chats jaunes dormaient profondément sur le rebord de la fenêtre du débit de tabac. Leurs queues étaient agitées de tressaillements.

Dans le lointain, un massif montagneux parut surgir de l'Atlantique. Les étoiles perdirent de leur éclat. Elles se détachèrent de leurs constellations en sombrant une

à une. Seuls quelques flocons de clair de lune tombaient encore sur cet Himalaya en dérive.

Au-delà de Guincho, une corne de brume fit entendre son sanglot. Deux fois, trois fois.

Et, à de nombreux kilomètres de là, en direction de l'ouest, un écho répondit, mais bien plus assourdi, et seulement une fois.

La terre entière donnait l'impression de s'être changée en volcan.

Chapitre XXIV

Vincent était debout, dans l'ombre d'un palmier.

Des nuages couvraient le ciel. La nuit était épaisse et boursouflée. La vilaine plaie d'une tempête s'envenimait lentement au-dessus de sa tête. Un mince rayon de lune tombait encore en diagonale par un pli des nuages et, au loin, une petite île illuminée flottait sur la mer.

Entendant des pas, il se tourna, soudain aux aguets.

Rien du tout. Il avança de quelques mètres. L'ombre des feuilles des palmiers sur le mur s'aiguïsa. On aurait dit des lames de ciseaux. La lune avait émergé.

Puis d'autres nuages passèrent. L'île de clair de lune s'éloigna sur la mer en direction du sud. Elle s'arrêta. Une tache noire était apparue, qui traversa lentement cette clarté comme une mouche sur une glace.

Puis elle disparut. Elle ne faisait plus qu'une avec la mer. Avec un frisson de joie, Vincent comprit ce que c'était : le navire d'un pays belligérant qui, tous feux éteints, gagnait le large.

Des exilés de retour au pays ? Ou qui quittaient leur foyer pour toujours ?

Et, soudain, le nom de Sven Gulbransen lui traversa l'esprit. Mon ami norvégien est à bord, se dit-il.

Il se souvint du petit cargo parti de nuit de Salonique. Chargé de tous les débris des combats, si humains, et tellement pitoyables. Sur des nattes, des couvertures, à même le bois, sur tous les ponts et dans tous les recoins du navire, certains à moitié nus, d'autres vêtus de serviettes et de nappes. Visages enfouis dans les bras comme des animaux endormis, et en route pour une destination inconnue : Chypre, Smyrne, Alexandrie. L'air chaud de la mer Égée coulait continûment sur le bateau, sous une infinité d'étoiles indifférentes. Çà et là, une petite lampe rouge jetait une lueur fibreuse à travers une fissure : pour seule clarté, les étoiles aux mouvements imperceptibles et, à peine visibles au-dessous, trois cents corps prostrés, des yeux fermés, des bras décharnés et obscurs, la faible lueur brisée d'un bracelet ou d'un collier, un pied nu, un cou brun et lisse. Jeunes et vieux, malades et en bonne santé, pauvres et riches, Juifs et Gentils. Ils gisaient tels des cadavres en partance pour l'oubli, leurs biens amoncelés en tas inégaux dans les moindres replis du navire — oreillers, tapis, boîtes métalliques, récipients en fer-blanc, petits ensembles de plats en cuivre, de couverts et de cafetières brillaient à la clarté des étoiles comme des morceaux d'armes désintégrées. Un faible sanglot continu montait de la salle des machines, s'étouffait en soupir au contact des dormeurs et voletait doucement sur place avec leurs rêves et leurs maladies, avant de s'éteindre dans la fertile sérénité de la nuit.

À nouveau des pas. Cette fois, cela ne faisait pas de doute. Leur approche furtive le mit sur ses gardes. Il se tourna : ne vit personne.

Fallait-il s'enfoncer dans l'ombre des cabines de bain ? Ou valait-il mieux rester où il était ? Oserait-il allumer une cigarette ? Il plongea la main dans sa poche et s'apprêta à craquer une allumette.

Il était tiraillé, en proie à la confusion. Mille incertitudes le harcelaient, une pesante perplexité commençait de gagner son corps. Fallait-il qu'il se cache ? Aurait-il dû élaborer des plans plus prudents et plus aboutis ? Par exemple, se débrouiller pour obtenir de nouveaux vêtements ? Ou, au moins, un nouveau chapeau ? Et si quelqu'un l'avait reconnu ?

Non. Personne ne l'avait remarqué. Impossible. L'Esplanade, la plage, la mer — elles avaient l'air, presque ostensiblement, désertes.

Il glissa à nouveau la main dans sa poche. Étonnamment froide et acérée, la lame du coupe-papier pesa sur la jointure de ses doigts. La lisse et brillante efficacité du métal lui apporta calme et réconfort. Il acquérait même une espèce de vitalité séparée, une vie propre, puissante et indépendante. Il eut l'impression de caresser un cobra.

À cet instant précis, il fut pris d'une griserie entièrement nouvelle, de nature presque sexuelle. Il éprouva ce que peut ressentir un homme que l'on conduit dans une chambre obscure pour y faire l'amour à une femme dont l'identité est tenue secrète. Qui était sa victime ? Qui le petit serpent frapperait-il ? Jeune ou vieux ? Blond ou brun ? Il n'en avait aucune idée. Et cet anonymat confèrerait à son acte un attrait qui le mettait au supplice.

Il sentit une douleur cuisante, comme la piqûre d'un frelon dans sa main. Il la leva. Le fil de la lame avait rouvert la blessure et un filet de sang coulait sur son poignet.

Et une étrange faiblesse s'empara de lui. La vue du sang le troubla. Il fut parcouru d'un frisson de panique.

Sur la route, une voiture approcha du casino à vive allure. Les phares contournèrent le bras de mer, disparurent derrière le phare, pour réapparaître un instant plus tard. Ils léchèrent la citadelle et la plage des pêcheurs de leurs longues langues rétractiles, puis empruntèrent l'allée en pente douce qui traversait les jardins. Il entendit klaxonner deux fois.

Et puis un autre bruit : la corne de brume de Guincho — au moins à cinq kilomètres. Un sanglot en manière de beuglement, obtus, bestial. Deux fois. Trois fois.

Il s'apprêtait à craquer une allumette. Sa main s'arrêta en l'air, électriée. Au violent coup de klaxon et au sanglot de la corne de brume, s'ajouta un troisième bruit, comme un délicat fil gris dans un motif aux couleurs criardes : des pas qui s'approchaient.

Il tourna la tête de l'autre côté des carreaux de l'Esplanade. Sans s'affoler, mais saisi, à côté de l'ombre du palmier projetée sur la promenade, il découvrit les têtes de deux hommes en ombres chinoises ; deux chapeaux noirs immobiles.

Il attendit sans bouger.

Trois nouvelles voitures passaient tout près, à la file. Un autre bêlement de klaxon. La montée progressive du vrombissement à l'accélération.

Sous ses yeux, les phares balayèrent le mur du débit de tabac et la petite église de St. Bartolomeo. La silhouette d'un palmier, lente fusée sombre, glissa sur toute la longueur du bâtiment. Il aperçut brièvement, noire d'ébène, sa propre ombre blottie, la vit filer de gauche à droite avant de s'estomper, puis disparaître.

Il entendit le grincement des freins. Il était tirailé par l'angoisse : l'avaient-ils découvert ?

Ébloui et hébété par le doute, il se mit à courir. Il fonça en avant, bondissant d'un coin d'ombre à un autre, puis s'arrêta pour regarder derrière lui.

Trois coups de revolver relâchèrent la tension. Tout se trouva accéléré — la nuit entière, la mer tout entière devinrent les personnages d'un drame. Il cessa de penser. Il reprit sa course vers l'avant, monta à toute allure un escalier de fer menant à la passerelle qui enjambait la voie ferrée. L'espace d'un instant, il se trouva caché. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Il ne vit rien, hormis l'ombre explosive des palmiers sur la promenade blanche.

Trois inconnus se tenaient sur la passerelle, tranquillement occupés à converser. Des amis ? Quelque chose d'indéfinissable dans leur attitude et leur expression, peut-être un infime mais indubitable parfum d'exil, l'attira vers eux. Il pensa un moment s'arrêter, puis reprit sa course folle, traversa la passerelle comme un dératé et se précipita sur le chemin ombragé d'arbustes qui menait aux jardins du casino.

Ce n'est qu'alors, dans l'obscurité des arbres à feuilles persistantes qui l'enveloppait comme un linceul, qu'il s'arrêta pour reprendre son souffle et se dit : Je suis fou. J'ai rêvé. Je suis sain et sauf. Personne ne m'a vu.

Puis il lui vint une pensée : Minuit est passé depuis longtemps. Pas de temps à perdre. Tu as intérêt à te dépêcher.

Et alors : Qui sera cet homme ? Quelqu'un que je connais ? Peut-être quelqu'un que j'ai traité d'ami ?

Il avança sur le chemin à pas de loup, passa devant les rosiers et la mare aux canards. L'eau luisait faiblement, et

les fleurs exhalaient dans la nuit une beauté subtile. Mais il était incapable de sentir leur parfum. C'est à peine s'il pouvait respirer, tant son cœur battait violemment — à moitié de terreur, à moitié de désir.

Chapitre XXV

Irina écoutait. Autour d'elle, les voix voletaient délicatement dans la nuit, telles des phalènes.

On servait du cognac. « Des vieilles caves Caldelas », signala tout bas le Comte, très fier, « de la propriété près d'Oporto. » Avec vénération, Casimiro, le maître d'hôtel, réchauffait les verres à dégustation dans un bassin d'argent de forme oblongue.

À un bout de la table, Mme d'Ydewalle parlait de poésie. « Valéry. Celui-là, je le déteste ! » Sa petite tête de moineau flétri pivotait de droite, de gauche. « Les règles des pédants tuent la poésie. Ils la saignent à blanc, sans lui laisser une goutte de vie. Il n'en reste que des parodies et des spectres. Des formes nouvelles ! Voilà ce qu'il nous faut ! De nouvelles formes pour insuffler une vie nouvelle à la poésie...

— La vie ? grommela la Marquesa. Absurdité, mon agneau. Vous parlez comme une écolière. Un poème ne devrait pas présenter la vie, mais des rêves. Des rêves ! » Ses boucles d'oreilles en tintaient. « Les théories pseudoscientifiques m'ennuient à mourir. José, ce sont des théories », poursuivit-elle en tapotant maternellement le bras

du Comte, « qui ont conduit le monde à sa détresse actuelle. »

Assis à droite de la petite Comtesse, le Maharajah s'était mis, comme d'habitude, à évoquer ses souvenirs de tennis. « Le tennis a perdu son charme », marmonna-t-il, tout dépit. « Le génie l'a quitté. Il n'en reste plus trace. Plus d'imagination... »

À soixante ans, il lui arrivait encore, à l'occasion, de faire une partie exempte d'efforts trop marqués, mais pleine de solennité. Il apparaissait sur les courts, vêtu de son blazer de Peterhouse et coiffé de son chapeau de paille blanc et, nostalgique, renvoyait la balle au vieux Torok, le professionnel hongrois, avec force chandelles. « Nous sommes loin de Wimbledon, je le crains », confessait-il, très pacifique. « Trop vieux, trop vieux. » Et puis il se lançait dans ses anecdotes : sur le Wimbledon d'avant la Première Guerre mondiale — Pim, les Doherty, le grand Larned et consorts. Et les champions européens — Gobert, Mishu, De Morpurgo, et le mystérieux Otto Froitzheim.

« Autrefois, le tennis était un sport de gentleman, je vous assure. Hélas, les choses ont bien changé. Une vraie tragédie. Plus rien d'étincelant. Plus de caractère, ni d'élégance. C'est la faute aux Américains. Absolument. Même leurs joueurs de tennis sont devenus des machines.

— Mais Von Cramm, fit observer quelqu'un.

— Ah, Von Cramm. »

Il eut un sourire malheureux.

Et puis il évoqua Cambridge. Les larmes lui vinrent aux yeux quand il parla de King's Chapel au crépuscule, du fond des jardins et des enclos remplis de crocus au printemps ; du thé et des fraises dans les vergers de

Grantchester, et des barques à fond plat glissant sur la Cam à la tombée du jour ; du vieux professeur Housman, si malveillant, et du cher vieux professeur Trevelyan.

Puis il ferma les yeux et parut s'assoupir.

À l'autre bout de la table, Mlle Cockerill brossait un portrait de Londres.

« Je suis descendue dans un petit hôtel à l'écart d'Edgeware Road. En fait, on pourrait dire que cet établissement n'avait d'hôtel que le nom. Je me souviens du lit parce que les petites boules de cuivre n'ont pas arrêté de faire un boucan de tous les diables ; elles ont gigoté toute la nuit dans un bruit de ferraille. Les murs étaient couverts d'énormes pâquerettes, des cercles et des cercles de pâquerettes qui grimpaient en oblique jusqu'au plafond.

« Qu'éprouve-t-on quand on sait que la mort peut crever le plafond et vous fondre dessus à tout moment ? Presque rien. Rien, sinon un fantastique sentiment de solitude. Que se dit-on alors ? Rien, sinon que la vie n'est qu'un accident bizarre, que la douleur et la souffrance sont distribuées sans rime ni raison, que rien n'est jamais sûr, ne l'a jamais été ou ne le sera jamais... »

C'était une grande fille dégingandée du Yorkshire aux joues roses et aux dents proéminentes. Elle avait poursuivi ses études et s'était spécialisée en mathématiques à Newnham. Maintenant, elle attendait un bateau pour Nairobi où elle allait épouser un médecin entre deux âges originaire d'Ipswich. Elle n'avait rien d'une beauté. Disgracieuse, mal habillée, elle était un tantinet inhumaine : la force massive de l'Angleterre émanait de toute sa personne.

« Il ne m'est jamais venu à l'idée d'essayer de savoir où

se trouvait l'abri. Je suis restée couchée sur le dos, comme un patient à moitié anesthésié, c'est tout. Ça n'a pas arrêté de vrombir de toute la nuit. Londres était devenu une gigantesque terre des premiers temps, comme la lande du roi Lear. Je suppose que personne n'éprouvait de la haine pour l'ennemi au-dessus de nos têtes. C'est à peine si on remarquait un murmure de rage, d'affolement ou d'angoisse...

« Le lendemain matin, de bonne heure, je suis allée à pied à Marble Arch. Après avoir doublé le Royal Cinema et le Cumberland Hotel, j'ai pris Oxford Street et je suis passée devant Selfridges's¹ et Marshall Snellgrove's². Un matin gris, terne. Des crieurs vendaient leurs journaux. Partout, de la poussière et des monceaux de briques. Des cacophonies de klaxons. Les gens donnaient l'impression d'errer sans but précis et, à un moment, une main, ma chère Comtesse, juste une petite main humaine parmi tous les débris, qui faisait un effet bizarre et incroyablement atroce... »

C'était juste après minuit. Il ne s'était rien passé. Rien ne s'était vraiment produit encore. Mais à un endroit, quelque part en cet instant précis, Irina en était persuadée, avait lieu une explosion. Les flammes des bougies devinrent hystériques. Les eucalyptus furent traversés d'un sifflement. Une feuille, sèche et plombée, tomba dans son verre de cognac.

Elle releva la tête. La soirée avait pris un tour délicatement familier. Les invités parlaient toujours, brillamment

1. Célèbre grand magasin de Londres.

2. Autre célèbre magasin, spécialiste des maisons de poupée miniatures.

et à bâtons rompus. Ils avaient, les uns après les autres, adopté des poses plus décontractées. N'avaient-ils rien remarqué ? Mira écoutait ; ses yeux montraient qu'elle avait envie de dormir. Boris parlait tout bas à Mme d'Ydewalle qui avait l'air enchantée. M. Suleiman ne se départait pas d'un sombre silence levantin. Sir Archibald bavardait discrètement avec la petite Comtesse.

Et Hugo ? Elle osait à peine le regarder. Elle finit par s'y résoudre. Son visage avait l'air complètement vide ; magnifiquement beau, impassible.

Peut-être, après tout...

« Excusez-moi, Hélène. » Elle se leva.

Une large allée partait de la charmille et traversait une voûte obscure, hérissée d'herbe, puis de hautes haies de buis, avant d'aboutir, en contrebas, à une terrasse flanquée de colonnes qui offrait une vue spectaculaire sur la mer. Un banc de pierre en occupait un bout, une fontaine l'autre, tous deux en ruine et couverts de lichen. Le bord de la terrasse était protégé par une délicate balustrade manuéline entrelacée de roses grises et de grappes d'héliotropes ciselées dans la pierre.

Loin sur la gauche, si petite qu'on eût dit une broche d'argent attachée au bord de la baie, l'Esplanade figurait un mince arc de couleur blanche, frangé de palmiers. Derrière elle, les lanternes jetaient une faible lueur au-dessus de la plage où s'activaient les pêcheurs de Cascais. Et, au-delà, les abondantes nappes de brume sans le moindre éclat.

Qu'éprouvait-elle au juste ? L'aiguillon de la terreur s'était émoussé et mué en torpeur : une inertie aussi vague et hideuse que ces immenses coussins de brume.

Elle baissa la tête et considéra l'obscurité. Son collier

en argent, aussi froid qu'un serpent, glissa le long de son cou. À ses pieds, les falaises plongeaient à pic et, au-delà de la cuvette où elle se trouvait, se dressaient des falaises encore plus hautes, et de plus en plus nombreuses. L'immensité des flots déferlait sans cesse contre elles et, au-dessus de sa tête, était suspendue une lune membraneuse, immatérielle.

La frange d'écume formait une traînée de feu vert continu à l'endroit où les vagues se jetaient à l'assaut des falaises ; contre les rochers, les grottes, et la sombre muraille sans âge.

Ce spectacle, débordant d'un effroi abruti et barbare, dégageait pourtant une sérénité incomparable.

Elle hocha légèrement la tête, sans surprise, comme si elle avait reconnu un visage familier tout proche, au-dessus de la phosphorescence bouillonnante qui montait du vide.

« Pardonne-moi, chérie. »

Elle sentit son bras lui enlacer doucement la taille.

« Oui ? Te pardonner quoi, Hugo ?

— Ma bêtise. Ma déloyauté. Ma mauvaise foi. »

Était-il sincère ? De quoi voulait-il parler ?

« Je n'ai rien à te pardonner. »

Elle glissa ses doigts entre les siens.

« Ma jalousie ridicule.

— La jalousie est une marque d'amour.

— Mes remarques continuelles.

— Tu avais toujours raison, mon cher.

— Et mes soupçons.

— Quels soupçons ?

— Par exemple, ce soir, j'ai cru entendre une voix d'homme dans ta chambre. » Debout à côté d'elle, blême

et fatigué, il fixait le nord au-delà des brisants. « Il n'en était rien, bien sûr ? »

Il prit ses deux mains dans les siennes.

« Bien évidemment », repartit-elle doucement.

Elle regarda son poignet. Minuit vingt.

« Bien évidemment, Hugo.

— De toute façon, ça n'a pas d'importance maintenant. » Sa voix se fit profonde et tendre : « Il y a quelque chose que j'ai oublié de te dire, Irina. »

Son esprit s'obscurcit.

« Je pars demain en avion.

— Tu pars ! Pour quelle destination ?

— Ça, je ne peux pas vraiment te le dire, Irina.

— Pour longtemps ?

— Oui, pour longtemps. »

Elle fut incapable de dire quoi que ce soit. Elle souffrait ; mais d'une vilaine souffrance étouffée.

« Hugo, je suis désolée.

— Ça sera un soulagement. Pour nous deux.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Oh, c'est vrai. Adieu, ma pauvre Irina chérie... J'ai déjà aimé des femmes. Au moins trois. Peut-être cinq. Dis-moi, quelle faille y a-t-il dans l'amour ? Pourquoi s'achève-t-il toujours dans la souffrance ? Pourquoi faut-il toujours que l'un des deux aime davantage, subisse une plus grande perte, nourrisse davantage de rancune et en conserve un souvenir plus précis ? »

Au revers de son smoking blanc, l'œillet rougeoyait tel un rubis. Son sentiment d'impuissance devint proprement chaotique, pétrifiant. Elle éprouva le besoin de se libérer et, pour une fois, de crier la vérité coûte que coûte ; mais ses lèvres restèrent scellées. Impossible maintenant.

« Tu iras ton chemin, ma chère Irina. Tu te conduiras comme toujours. Tu commanderas ton vermouth habituel, tu tiendras ta fourchette de ta façon si particulière, tu fronceras ton front de gamine, tu liras *Marie-Claire*, tu raconteras des mensonges, des hommes s'amouracheront de toi et, sans tambour ni trompette, tu perdras absolument tout...

— Pas tout à fait, Hugo. Je n'oublie jamais.

— Si, tu oublieras. »

Elle secoua la tête, accablée par un sentiment de perte qui lui serra le cœur.

« Oh, oui, tu sauras que j'ai existé, je suppose. Mais la réalité, tu l'oublieras. Il ne te restera qu'un nom, un ornement ou deux — un œillet peut-être. Et tu ne comprendras jamais comment certains moments auraient pu être un pur enchantement, rien que de la magie. »

À côté de la joue d'Irina, brillait la fleur rouge foncé. Au-dessous, pressées fortuitement contre son bras, les minuscules aiguilles brillantes tournaient lentement autour du cadran. Minuit vingt-sept.

« Adieu, ma chère.

— Où vas-tu ? »

Il s'attarda sur son visage, la considérant d'un air à la fois tendre et détaché, teinté d'un soupçon de mépris. Il souleva sa main et y déposa un baiser.

« Au casino.

— Ne pars pas », s'écria-t-elle, étonnée de la ferveur non dissimulée de sa voix.

« Je ne t'ai jamais vue aussi ravissante que ce soir, Irina. Comment cela se fait-il ?

— Reste ! Attends ! Ne t'en va pas ! »

Il l'observa attentivement, d'un expressif regard

d'aveugle, eût-on dit. Il était d'une beauté confondante, mais, pour la première fois, elle remarqua une petite ombre de débauche sous chacun de ses yeux bleus et froids.

« Pas encore, Hugo... »

Sa voix capitulait doucement.

« Si tu souhaites me voir plus tard dans la soirée », glissa-t-il tout bas, « je serai à l'auberge de Guincho. »

Il était parti.

« Impossible. Impossible. »

Saisie par le son de sa propre voix et par le sifflement inhumain de ce mot, elle regarda autour d'elle. L'étonnement disparut et fit place à une tristesse grave et enveloppante. L'impression de quelque chose d'irréversible, d'irrévocable. Un sentiment engendré par la mer, en contrebas, qui se jetait de plus en plus vivement contre les rochers. À présent la lune se tenait suspendue exactement à la verticale du phare de Guía.

Voilà que, brusquement, je ne suis plus amoureuse, se dit-elle. J'ai cessé d'aimer. Pourquoi ? Et est-ce pour toujours ?

Elle regagna la charmille. Le vent avait forci. Une odeur d'orage et de désastre montait comme une vague à travers la haie. Les eucalyptus se mirent à pousser une faible plainte dissonante. Les invités bavardaient toujours en sirotant leur liqueur.

Une à une, les flammes des bougies bondirent dans la nuit et se volatilèrent.

QUATRIÈME PARTIE

Chapitre XXVI

Pas un bruit. La nuit se tenait en suspens pareille à une goutte d'huile à l'extrémité d'une aiguille.

Les vagues ne cessaient de recouvrir la plage des pêcheurs : écailles de mica noir qui brillaient en silence, avant de disparaître en un soupir, avalées par le sable.

Dans la baie minuscule, les silhouettes de cinq bateaux de pêche, délicates et inertes, rehaussaient l'immense et pesante immobilité de la mer.

Assis sur les marches qui, de la grève des pêcheurs, montaient vers la place, deux vieux marins fumaient sans un mot. De l'autre côté de la place, cinq hommes attablés dans le café jouaient aux cartes dans un silence morne et suintant la transpiration. Le *patrão*, maigre et austère, les observait debout. Il s'essuyait le front de temps en temps ou jetait un coup d'œil à l'horloge, laquelle, à cet instant, indiquait une heure moins seize.

Les deux marins, les cinq joueurs de cartes, le patron du café ; tous donnaient l'impression d'attendre qu'il se passe quelque chose.

Dans un coin d'ombre, le veilleur de nuit bâillait. À sa taille, une corne de cuivre circulaire et une chaîne garnie

d'une vingtaine de clés tintaient faiblement au moindre de ses gestes. À cent cinquante mètres, sur une tourelle de la forteresse de Cascais, une sentinelle était en faction. Sur un banc de pierre en bas de la tourelle, un garçon en pull bleu dormait d'un sommeil agité qui lui faisait trembler les lèvres. Et, à côté de lui, un petit chien jaune était couché par terre, un œil à moitié ouvert.

Pas une de ces créatures visibles ne paraissait ne serait-ce qu'à demi vivante. Aucune ne bougeait, sinon, de temps à autre, le veilleur de nuit qui tournait la tête d'un air endormi, ou la lente main calculatrice et moite d'un joueur de cartes.

L'un des cinq joueurs regarda l'horloge. Ses yeux brillaient. Il se gratta une dent d'un gros doigt rouge, haussa les sourcils, cracha par la porte ouverte, considéra les quatre autres avec circonspection et garda le silence.

La seule lumière était celle, jaune et torpide, qui filtrait du café sur la place. Et, plus loin, le clair de lune qui nimbait la citadelle et les palmiers d'un mince halo vert.

Pas un bruit, sinon le tic-tac de l'horloge. Une heure moins cinq.

Et puis, sans raison apparente, la scène changea du tout au tout.

La nuit se mit en état d'alerte. La chaleur entra en mouvement et se fit explosive. Les bateaux dans la baie oscillèrent nerveusement ; leur balancement avait perdu son harmonie langoureuse. Un soupir imperceptible monta de la houle qui se formait, et la lune se voila. Tout cela, en l'espace de deux ou trois minutes.

La sentinelle enrouée cria d'une voix rauque : « Une heure... Une heure... »

Le garçon assoupi étendit les jambes et toussa dans

son sommeil hanté et malheureux, et le petit chien jaune dressa les deux oreilles.

Et, dans la baie, les cinq bateaux de pêche se mirent simultanément à chanceler. Une lumière rouge cerise se mit à palpiter à bord de l'un d'entre eux. Une silhouette se leva alors à côté d'elle. Elle se tourna, leva les bras au ciel et disparut.

À plusieurs milles à l'ouest, au large de Cabo da Roca, une épaisse masse nuageuse compacte s'était déjà rassemblée au-dessus de la mer. On n'apercevait pas une étoile du pont du *Northumberland*. On ne voyait rien du tout, pas même les doigts tendus au bout d'une main, pas même l'océan lui-même. Absolument rien.

Chapitre XXVII

Vincent traversa l'allée qui entourait le casino, jeta un regard prudent alentour, puis franchit la pelouse à pas de loup et gravit les marches qui menaient à la terrasse.

Le casino d'Estoril est construit au sommet d'une petite colline qui domine la mer. C'est un grand bâtiment blanc et moderne, à angles multiples, mais le plâtre se craquelle déjà un peu et l'humidité a fait du blanc un beige tavelé, teinté de vert. À gauche se trouvent les *salles de jeu** : les salles de roulette et de baccarat ainsi que la *Banque française**. À droite le cinéma et un petit night-club plaisant souvent bondé, le Wonder Bar. Le centre du bâtiment, haut et hexagonal, est le café-restaurant, une salle spacieuse bordée de colonnes carrées dorées et de rideaux de satin rose. Ici, à l'heure du thé et du dîner, se retrouvent des groupes d'exilés apathiques, pendant qu'un orchestre brésilien exécute une interminable série de congas et de rumbas. Côté sud, les murs sont tapissés de verre. Ils donnent sur les roseraies, lesquelles sont flanquées de deux allées de palmiers qui descendent doucement vers la mer en dessinant des figures géométriques.

Cinq ou six tables avaient été sorties du côté droit de la terrasse. Des clients qui n'avaient pas encore fini de dîner à cette heure tardive, surtout des Juifs français âgés, bavardaient en prenant leur café et leur cognac. Le côté gauche de la terrasse était désert.

Les hôtels brillaient doucement sur la gauche : le Parque, le Palacio, l'Inglaterra. Le parc et les jardins étaient plongés dans l'obscurité. Seules les mares aux canards luisaient faiblement. Et la baie était sombre. Un unique navire, brillamment éclairé — peut-être l'un des petits paquebots brésiliens —, gagnait lentement la haute mer.

Vincent traversa rapidement la terrasse. À travers les longs rideaux de satin, il aperçut l'horloge du café : minuit quarante. La salle était presque vide. L'orchestre jouait *Perfidia*, pour six tables indifférentes. Il écouta un instant. Que cette ambiance lui était familière ! Les accents mélancoliques de la musique, la salle aux lumières éclatantes, l'ennui indescriptible. Quelqu'un était apparu sur la terrasse : une épaisse silhouette rubiconde, un verre de vin à la main. Vincent s'enfonça dans l'ombre, là où on avait tiré les rideaux, avant de filer discrètement le long du mur, en direction de l'aile gauche du bâtiment où se trouvaient les salles de jeu.

Une fenêtre était ouverte, découpant, dans un sifflement, une bande de ce qui se passait à l'intérieur : les chandeliers de cristal, les trois tables vertes, les visages ronds et luisants des croupiers. Il reconnut même certains joueurs — Mme Mihailescu avec ses diamants, le vieux Herr von Plaunitz et son cornet acoustique, le signor Gerbore, Mme French, le baron de Robien. Rien n'avait changé. Seulement quelques centaines de milliers

d'*escudos* avaient changé de main depuis qu'il avait vu ces gens pour la dernière fois ; rien de plus. Tout le bric-à-brac d'un âge révolu se trouvait là suspendu, magiquement préservé, comme une abeille dans de l'ambre. Derrière la glace, ces créatures aux vêtements splendides avaient l'air aussi sèches et surannées que des hiéroglyphes égyptiens.

Minuit quarante-cinq. Vincent éprouva une sensation d'irritation dans la gorge. Sa main droite ne cessait de s'ouvrir et de se fermer. Plus que quinze minutes. Qui cela allait-il être ? Quel genre de visage ? Pouvait-il être certain que ce serait lui ? Pouvait-il vraiment faire confiance à Quintanilla ? Finalement, toute cette histoire n'était-elle pas qu'une sinistre plaisanterie ?

Un œillet rouge : ça paraissait extravagant.

« Vincent ! »

Il se retourna brusquement.

Un verre de vin à la main, un homme corpulent lui faisait face.

« Vous ne me remettez pas, mon garçon ? » Un large sourire mystérieux.

Vincent le dévisagea un instant, avant de s'exclamer tout bas : « Pellincour ! »

Le vieil homme passa le bras autour de l'épaule de Vincent. « Qu'êtes-vous devenu, mon garçon ? »

— Et vous, Pellincour ! La dernière fois : était-ce à Marseille ?

— Exactement. Et puis je viens de passer deux mois à Madrid. Affreux. Et je suis arrivé ici la semaine dernière.

— Des aventures en chemin ? s'enquit Vincent, plutôt nerveux.

— Pas d'aventures. La misère noire ; rien d'autre. La même vieille histoire.

— Vous êtes allé à Paris ? »

Sa voix s'étranglait d'angoisse.

« À Chartres, pour être exact. J'y étais depuis un mois, pour affaires. Et puis c'est arrivé. »

Le monocle dardait mille feux, comme un papillon de nuit pris dans la lumière. Le reste de sa masse exubérante, monumentale, impétueuse, était plongé dans l'ombre. La nuit tout entière puisait son énergie et sa vigueur auprès du vieil homme : le vieil aristocrate passionné, le connaisseur, le roué. Et quelle importance, si tout cela n'était qu'une mascarade ? lança-t-il en s'esclaffant.

« Comment décrire ces jours épouvantables ? En un éclair, nous en avons tous pris conscience : c'était la fin ! La France était vaincue, vaincue de façon grotesque et indubitable. Tout se désintégrait, partait en mille morceaux comme les bardeaux d'un toit qui s'effondre. Il n'y avait rien, rien, rien à faire. Il était trop tard, mon garçon, des années trop tard. Infectée jusqu'à la moelle, la structure s'écroulait, tout était balayé, emporté. Il ne s'agissait pas d'une tragédie ; c'était un cauchemar, une monstruosité ! Elle déployait ses tentacules le long des routes, en haut, en bas, à l'est comme à l'ouest. Le cloaque des réfugiés, la désertion des officiers, les hurlements des putains, les pleurnicheries des enfants, la frousse des commerçants, la fuite des voitures de luxe ; les tanks, les canons, les ambulances inutiles, les petites angoisses fétides relatives au bien-être personnel. Et l'épuisement moral, l'affligeante futilité, le gâchis ! Notre fameuse douceur de vivre mise à nu ; une vieille catin, ni plus ni moins ! »

Théâtral, il lançait son bras libre en direction de

l'océan : un vieux charlatan scandaleux — mais quelle vitalité ! L'homme prenait de l'envergure. Le démembrement était son élément. Il absorbait une merveilleuse énergie de l'effondrement des empires.

L'espace d'un instant, Vincent en avait oublié l'horloge. Il tourna la tête. Elle était là, à le regarder bien en face, avec ses deux aiguilles symétriques et obliques comme les yeux bridés d'un Chinois. Minuit cinquante-cinq. Vincent ouvrit la bouche. Il pouvait à peine respirer.

Pellincour posa ses deux mains sur les épaules de Vincent.

« Laissez-moi vous dire une chose », poursuivit-il, toujours aussi fougueux, « nous avons été battus, mon garçon, nous avons tout perdu ! Mais seulement pour un temps ! Nous avons perdu notre pays et notre argent, nous avons perdu notre petite moralité minable, nous avons commis gaffe sur gaffe, d'effroyables bévues, nous avons trébuché, atermoyé et rampé comme des chimpanzés. Cela fait des années que nous sommes entourés de pourriture, des couches et des couches de matière putréfiée, comme des bandes de pansements remplis de pus. Maintenant on nous les arrache. Attendez un peu de voir ! Demain ! Le monde change comme un kaléidoscope. Rien à perdre, tout à gagner — c'est le secret du courage ! Il y aura un monde nouveau. Des hommes capables de passion. » Le monocle lançait des flammes.

Presque une heure. Dans moins de quatre minutes. Le suspense lui entraît dans les chairs comme une aiguille. Vague après vague, l'immense personnalité du vieux Pellincour le dépassait, le cernait, le submergeait.

« Presque », se dit Vincent, pris de vertige, « presque. » L'horloge, le chandelier, les trois tables vertes semblaient

tourner autour de lui comme des objets engloutis. Il écouta : le délicat tintement de la boule ; un nouveau tango en provenance du café ; deux amoureux traversaient lentement la terrasse. Pellincour n'en avait pas fini.

« Et permettez-moi de vous dire ceci, mon garçon. Notre vie était devenue creuse parce qu'elle avait oublié le sens de la passion ! Tout est là. Exprimez les choses comme bon vous semble, on en revient toujours là. Nos habitudes étaient de plus en plus fragiles, prêtes à casser. Nous en étions même venus à ressembler à des poupées. Des automates ingénieux ! Une tribu dénuée d'idéal, de vertus, de force ! Il ne nous restait plus qu'une intelligence aride, un sens de la beauté sec et désespéré. Et toute notre promiscuité — qu'était-ce sinon le désespoir de ceux qui ont perdu la foi ? »

La nuit grouillait de chuchotements et de murmures. Plusieurs couples dansaient dans le café. Une longue suite de limousines défilait lentement devant l'entrée du casino. Les riches Hollandais, Français et Hongrois arrivaient. La salle de jeu devint une jungle de smokings et de robes du soir.

Vincent tendit le cou : une heure moins deux. Il se rapprocha de la fenêtre ouverte, suivi du corpulent Pellincour qui haletait.

« Ne laissez personne vous dire que la France est à l'agonie ! rugit-il. Ne les croyez pas quand ils vous racontent que la France est vieille, vermoulue, véreuse, corrompue ! Des imbéciles ! Des défaitistes pourris ! Écoutez ! Il y a une chose que nous sommes en train d'apprendre, une chose plus importante que tout, nous et le reste de l'Europe. Le monde des hommes est plus barbare que nous ne l'avions jamais imaginé. Chaque jour,

les hommes découvrent un nouveau monde de souffrances. Ils saignent, ils étouffent, ils suppurent, ils se ratatinent et éclatent en mille morceaux ! Quelle fripouille ose dire que tout cela est complètement dénué de sens ? Que rien n'aura changé du tout et que nous ne serons pas meilleurs quand l'abominable massacre aura cessé ? Que les lâches soient massacrés, oui ! La France s'en trouvera mieux ! Que soient précipités dans les égouts les crapauds et toute la vermine qui ont conduit la France à son désastre ! » Il en crachait de rage.

Une heure précise. L'aiguille des minutes venait de se placer perpendiculairement, comme la baguette d'un chef d'orchestre prête à s'abaisser. Quelque chose de spectaculaire était sur le point de se produire ; mais quoi ? Un éblouissement de fusées, un grondement de musique ?

Non. Vincent se força à se calmer. Rien qu'une petite fleur rouge.

Le cinéma venait de fermer ses portes. Des jeunes gens affluaient dans la salle du café. La piste de danse se garnissait. Les salles de jeu étaient combles. Vincent continuait à observer par la fenêtre, Pellincour rugissant à ses côtés. Deux rangées de personnes se tenaient serrées autour des tables de roulette — samedi soir, bien sûr. Vincent sentit le bout de ses doigts battre la chamade contre la vitre.

« Non, ça ne prendra jamais fin, mon garçon. » Un air malin était apparu sur le visage du vieil homme. « Il faudra que l'humanité réapprenne sans cesse la même leçon effroyable. Vous trouvez curieux d'entendre une chose pareille dans la bouche de quelqu'un comme moi ? Ça ne fait rien ; je le dis quand même. Croyez-moi, ce n'est

que lorsque les hommes oublient la souffrance, que la vie devient vraiment horrible ! Non, inutile de s'esquiver ou de donner le change, l'ombre est condamnée à tomber. Des millions d'hommes sont saignés sur les champs de bataille. Des millions de cadavres se trouvent pris dans la glace, ou pourrissent sur le plancher de l'océan. Des jeunes gens qui ont eu à peine le temps de goûter aux douceurs de l'existence. Faut-il leur faire affront en affirmant que leur angoisse était totalement superflue ? »

Le vieil homme avait-il un peu perdu la raison ? Ou ses discours cachaient-ils quelque sens caché ? En proie à une soudaine appréhension, Vincent se sentit mal.

Attention, attention, se dit-il. Il faut que je m'en débarrasse. Sur-le-champ. Maintenant ou jamais.

Une heure deux. La salle de jeu était une mare d'eau stagnante ; la foule, un bouillon chatoyant d'infusoires.

« Un verre, mon garçon ? »

Vincent regarda Pellincour. Pour la première fois, il distinguait nettement le visage du vieil homme. La lumière de la porte ouverte le baignait d'une clarté dure, impersonnelle. Un énorme chou-fleur rose posé sur un faux col haut et rigide — extravagant, bulbeux, un spectacle des plus navrants. Des couches et des couches de chair ; l'esprit étouffé émergeait à grand-peine — seulement par les yeux, deux minuscules fentes de feu, dont l'une était perdue derrière le monocle. S'agissait-il d'un sourire ? Qui aurait pu le dire ?

Vincent fit non de la tête. « Plus tard, Pellincour.

— Vous êtes seul ici, mon garçon ?

— En ce moment, j'attends quelqu'un.

— Ah ! » sourit le vieil homme. Il parut faire un clin

d'œil. Impossible de se prononcer. « Plus tard, alors. Au bar. Ne me faites pas faux bond !

— Au bar », dit Vincent, et il sentit l'énorme ombre irradiante s'éloigner, pleine d'une dignité grotesque.

Il se crut soudain abandonné.

Mais un instant, pas plus ; le flot de la vie, qui s'écoulait par la fenêtre, l'entourait comme un essaim d'insectes. Ce flot trémulait et chantait.

Puis il cessa de chanter. Tout s'arrêta. Il le vit soudain flamboyer, à moins de trois mètres, à la deuxième table de roulette : l'œillet rouge.

Comme par miracle, son corps s'emplit aussitôt de confiance et de calme.

Il prit une longue inspiration, profonde et régulière. Il avait l'impression de ne plus avoir ni bras ni jambes, mais des pattes de chat sauvage ; électriques.

Chapitre XXVIII

Hugo franchit le vestibule d'un pas nonchalant, s'arrêta devant une glace pour ajuster sa cravate, puis pénétra dans le salon.

Près de l'entrée de la salle de jeu stationnaient quatre portiers dans leur uniforme de satin vert foncé rehaussé de deux rangées de boutons en cuivre. Ils portaient des gilets de velours bleu. Sur les épaisses chaînes en cuivre de leurs épaulettes, figurait l'inscription : Casino d'Estoril.

L'un d'entre eux — un garçon à visage d'angelot — emboîta le pas à Hugo quand celui-ci franchit la porte en verre. Il s'approcha d'Hugo, lui sourit et parut sur le point de parler ; après quoi, il s'inclina et poursuivit son chemin. Sa tête blonde et bouclée dansait légèrement de table en table.

Hugo s'approcha de la deuxième table de roulette et plaça vingt *escudos* sur les 4, 8, 12 et 16, *pleno*. La roue tourna. Les joueurs ne quittaient pas la boule des yeux. Animées d'une existence propre, leurs mains rumaient sur le doux feutre vert.

Que se passait-il dans leurs têtes ? Leur monde — les plages de Cannes, les villas des bords de Loire, les

vacances à Venise —, leur prodigieuse époque féline tout entière s'effondrait délicatement, comme les réflexes d'un moribond. Ces gens représentaient une race sans foyer, un troupeau sans berger. Ils se tenaient suspendus dans l'éternité, en comptant leurs sous.

Clic. La petite boule blanche bondit à l'intérieur d'un compartiment ainsi qu'un chaton. Le 12. Trois jetons, un vert et deux bleus, glissèrent sans bruit vers Hugo. Sept cents *escudos*.

Il consulta sa montre : une heure moins cinq. Il joua à nouveau les mêmes nombres, en doublant la mise.

Le détritrus de l'histoire. Et, à côté, le coudoyant littéralement, le Monstre lui-même. Se trouvait là, monocle sur l'œil, un vieux Juif d'Anvers dont l'univers s'était désagrégé, ne lui laissant, en fin de compte, que de belles lignes noires sur tout le visage. À ses côtés se tenait assis un homme jeune aux cheveux courts, transportant des papiers plutôt intéressants dans la poche de son gilet — l'une des antennes du Monstre, pour ainsi dire.

Le vieux banquier fit tomber un jeton rose.

« Je vous demande pardon... »

— Ah, désolé... »

Le jeune homme le ramassa, avec une politesse appuyée.

« Merci, merci... »

— De rien, monsieur.

— C'est si gentil, si gentil à vous. »

Le vieil homme était saisi. Le souffle coupé, il remerciait son ennemi avec un désespoir obséquieux. Les deux hommes n'étaient plus des individus, mais des figurines déplacées de-ci de-là dans une partie d'échecs titanesque.

Hugo fut soudain rempli d'une indifférence qui confinait à la nausée.

Les limbes. Comme le reste de ces créatures agglutinées sous les chandeliers lie-de-vin, ces deux hommes se voyaient retirés du flot de l'histoire par succion et réabsorbés dans l'éternité. Tout doucement, et sans lutter, au rythme d'une petite boule blanche.

« *Oito, incarnado. Huit, rouge*.* »

Quatorze cents *escudos*. Après avoir glissé les jetons dans ses poches avec une méfiance mal définie, Hugo se leva et traversa la foule en direction du bar. Je n'aurais pas dû gagner autant, se dit-il. Une erreur. Peu importe.

Une heure trois.

Il ne restait qu'une place au bar. Il s'assit et commanda un gin-tonic. Cinq minutes s'écoulèrent avant que la boisson n'arrive. Il se mit à grignoter des pistaches.

Il attendit.

Et il commença de se demander : Mais qu'est-ce qui ne va pas au juste ?

Il y avait quelque chose d'inquiétant dans l'air. Cette clameur imperceptible, obstinée, tel un bourdonnement d'insectes. Cette chaleur. Cet horrible pathos. Tout ce profond désordre.

Mais ça n'était pas tout.

Au bout de la salle, les grands rideaux lavande se mirent à frémir. On entendit comme le marmottement d'un lointain tambour.

Les joueurs levèrent la tête et clignèrent un peu des paupières. On aurait dit des enfants réveillés en sursaut. La roue continuait à tourner.

« *Doze, incarnado. Douze, rouge*.* »

Ce soir, se dit Hugo, j'aurais pu continuer à gagner.

Il plongea les yeux dans le long miroir derrière le bar. Son propre visage lui retourna son regard. Il fut saisi, puis curieusement flatté et apaisé par ce visage d'Apollon sans défaut. Celui-ci le considérait d'un air absolument inexpressif. Pas un cheveu ne dépassait ; la cravate noire, le smoking blanc, la fleur de couleur foncée, tout était parfait. Et pourtant — quelle était cette horrible petite ombre sous les yeux bleu glacier ? L'anxiété ? Ou la caresse des années ?

Les lumières clignotèrent. Un orage ? Un lourd silence était tombé sur les tables vertes. Les rideaux s'agitèrent. Le grondement lointain se fit plus grave et véhément.

« Pardon ! »

Un petit visage rose le sollicitait d'un air timide.

« Vous vous appelleriez pas Rittinghaus, des fois ?

— Je crains que non.

— Désolé », s'excusa le visage rose. « Quel imbécile je fais ! Mille excuses. J'attends ici depuis — hic — dix heures... »

Une heure vingt. Quelque chose s'était-il mis à aller de travers ?

À sa droite, le visage rose, en soupirant gentiment :
« Vous venez souvent ici ?

— Pas souvent.

— Vous aimez Lisbonne ?

— Une ville délicieuse.

— On mange bien ici, hein ?

— On se régale.

— Sans compter que le vin est convenable.

— Excellent.

— Je viens moi-même de — hic — Nuremberg.

— Vraiment ?

— Vous êtes aussi allemand, bien sûr ?

— Il se trouve que oui, de naissance. »

Le visage rose et rond passa aux confidences. « Triste époque, dites-moi. Bien triste époque... Vous savez, j'ai acheté huit paires de chaussures ici à Lisbonne, pour rapporter à la maison. Ce qui se fait de mieux comme cuir. Et un gros jambon magnifique. Et du vrai café ! » Il huma l'air avec délices. « Et des chocolats pour les gosses... Et un costume de flanelle — hic — anglaise ; le tout dernier rouleau qui restait au tailleur... » Il ponctua cette dernière information d'un sourire mélancolique de circonstance. « Une bien triste époque, Herr Rittinghaus... Oh, désolé ! Mille excuses... hic... »

Hugo se tourna vers le bar.

Il s'apprêtait à commander un autre gin-tonic ; et remarqua une petite carte jaune sous la bouteille de Schweppes à moitié vide.

Il bâilla, allongea le bras d'un air las pour reprendre des pistaches et observa, dans la glace derrière le bar, qu'une blonde en tailleur bleu marine était assise à sa gauche. Il alluma une cigarette, fit signe au barman et, toujours avec la même lassitude, déplaça sa main sur le côté.

Une fois la carte dissimulée dans l'ombre de son manteau, il lut le message suivant : « J'ai glissé les lettres dans votre poche gauche. Ne vous en occupez pas maintenant. Méfiez-vous de l'homme de Nuremberg. » Les mots étaient griffonnés à la hâte d'une grosse écriture incertaine et fruste.

Il leva les yeux et regarda dans la glace. La blonde au tailleur bleu vidait son verre de whisky-soda. Elle reposa le verre sur le zinc et se tourna en minaudant vers son compagnon — un homme corpulent d'une cinquantaine

d'années —, puis se leva. Il l'avait sûrement déjà vue ? Une centaine de fois... C'était le visage le plus quelconque et insignifiant de la salle.

Le petit visiteur de Nuremberg était perdu dans une rêverie alcoolique. Hugo se leva. Il transféra les enveloppes de sa poche gauche à l'intérieur de son manteau.

Puis il voulut prendre la carte jaune dans sa poche droite. Mieux vaut la détruire, se dit-il.

Elle avait disparu.

L'aimable visage rose de Nuremberg lui souriait, d'un air empreint d'un certain reproche. « Bonsoir, Herr Von Mohr ! » Les petits doigts roses déchiraient une carte jaune. « *Aufwiederschau'n !* »

Hugo sourit et s'inclina dans un simulacre de courtoisie. « *Servus, mein Herr !* »

Il changea ses jetons à la *caisse**, franchit la porte à tambour et traversa le salon sans se presser. Les quatre portiers en gabardine se tenaient immobiles près de l'entrée. À son passage, le garçon aux cheveux bouclés sourit d'un air d'excuse. Il semblait vouloir dire : « Après tout, j'ai fait de mon mieux. Que voulez-vous de plus ? »

Hugo ne s'arrêta pas. Il était en proie à une lassitude et à un malaise intenses qui confinaient au délire. Il traversa le café où l'orchestre jouait *La Cucaracha* et sortit lentement par la grande porte qui donnait sur la terrasse.

Là, il attendit un moment, étonné.

Un vent violent s'était levé. Des nuages en forme de faucilles filaient à toute allure en direction de l'ouest. La lune réapparaissait de temps à autre — pas une lune unique, mais une lune triple, fragmentée et répétée, en contrebas, dans les bassins des jardins du casino.

Un cri profond, interminable, montait de la plage.

En descendant l'allée, il heurta un grand homme fortement charpenté qui montait les marches à la hâte.

« Je vous demande pardon ! » La lourde silhouette sans visage s'arrêta et le considéra.

Hugo ne lui prêta pas attention et, de la main, fit signe à un taxi. « S'il vous plaît », lança-t-il au chauffeur, « l'auberge de Guincho. »

Il entra dans le taxi quand un coup de tonnerre fracassant secoua la terre, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième. Le casino surgit brusquement dans un éclat d'argent. Le petit portier corpulent vira au blanc platine, et la nuit fut criblée d'un millier de flèches sifflantes.

Le taxi amorça la descente. D'énormes gouttes de pluie se jetaient contre les vitres et tambourinaient sur le toit comme une bande de démons affamés.

Il n'aurait pu expliquer pourquoi au juste ; mais, tandis que la voiture se creusait une galerie dans la tourmente, le sentiment d'être entraîné dans un traquenard le gagna peu à peu.

Il se retourna et regarda par la vitre arrière. Très faiblement, loin derrière, deux phares perçaient la brume tournoyant au-dessus de la route. Ou était-ce pure imagination de sa part ? Ils disparurent, réapparurent, puis disparurent à nouveau.

Chapitre XXIX

Irina se mit soudain à frissonner.

Une nappe de brouillard balaya la terrasse. L'orage proprement dit arrivait. Il approchait sans cesse davantage. Il était presque là. Les verres de vin s'embuèrent et furent pris de tremblements. Des feuilles mortes d'eucalyptus avaient couvert la table et, seules, trois des bougies brûlaient encore.

Sur l'allée qui menait à l'entrée de la cuisine, le maître d'hôtel s'empressait de rapporter les plats. Pourtant les invités parlaient toujours.

« La plupart des grandes cultures, déclarait Boris, avaient au moins un certain éclat à l'époque de leur déclin. Pensez aux derniers temps de Rome. Ou même aux ultimes soubresauts du tsarisme. Mais notre Occident sur le déclin ? Rien de plus qu'une débandade, un *sauve-qui-peut** sordide.

— Ah », repartit sir Archibald, malicieux, « mais vous supposez donc que l'Occident est fichu ? En êtes-vous sûr ? Attendez un an ou deux ! Soyez patients ! L'avenir nous réserve peut-être une surprise.

— Mon cher Archibald, glissa la Marquesa, ne soyez

pas assommant. Admettez que les Allemands vont être écrasés. Très bien. Qui sera le vainqueur ? L'Angleterre ? Pas du tout. L'Europe se trouvera à la merci de la Russie et de l'Amérique. Elle deviendra une province russe ou, pire encore, un musée américain.

— Impossible, la coupa M. Suleiman. Je connais l'Angleterre. Et je connais la Russie et l'Amérique. Il n'y a qu'un pays qui voie le monde dans sa vraie perspective. Sans espoirs immatures ni désespoirs puérils. Sans donner dans l'utopie ou le cynisme. En fin de compte, a-t-on jamais vu l'Angleterre perdre ? »

Ainsi qu'une nuée d'oiseaux, un grondement profond monta d'un coup des falaises. Il envahit la nuit entière. Les arbres se turent. Tout se figea. Même les trois petites flammes des bougies se tinrent bien droites et attentives, dans une attente périlleuse. Abstraite dans son immensité, la majesté du son pesait sur la charmille, étouffant tout autre bruit et mouvement. C'était le craquement du tonnerre, si colossal, qu'il débordait du monde sonore pour se faire contact, odeur, climat.

Les invités se turent. Un rapide regard, à mi-chemin de la délectation et de la crainte, traversa leurs visages.

Ils reprirent leurs conversations.

« Les gens », gémit le petit Maharajah d'une voix douce et triste, « se méprennent toujours sur l'Angleterre. Ma chère petite Angleterre a été incroyablement courageuse. Quand l'avenir paraissait complètement noir et dévastateur, totalement désespéré, l'Angleterre a toujours refusé de capituler. C'est dans des moments pareils que l'Angleterre a vraiment sauvé la civilisation. Absolument. Quels que soient ses défauts et ses erreurs, aucun empire n'a jamais joué un rôle aussi magnanime ! » Les diamants

du Maharajah scintillaient ; son turban en tressautait de conviction.

Un sourire éclaira le visage de Mlle Cockerill. Dans ses yeux étrangement roses, son regard paraissait incertain. Peut-être le cognac lui était-il monté à la tête ? « Oui », acquiesça-t-elle tout bas d'une voix triste, « c'est exact. L'Angleterre a sauvé le monde du désastre. Mais peut-elle pour autant conduire le monde à quelque chose de nouveau, de neuf ? Hélas, nous sommes lassés. Notre fatigue est indicible. Vous aurez beau dire, nous sommes un peuple vieux. Nous aspirons au repos. Nous aspirons à la retraite. Nos heures de gloire sont derrière nous.

— Ce qu'il faut à l'Angleterre, affirma le Maharajah, c'est un nouveau Cromwell. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Ce dont l'Angleterre a vraiment besoin, dit sir Archibald, c'est un mouvement de jeunes qui inspire l'enthousiasme. »

Son crâne chauve tout ridé prit un air fanatique.

« Sottises ! » lança la Marquesa, péremptoire. « Voici ce que l'Angleterre doit absolument faire : éliminer les intellectuels décadents, retirer le pouvoir aux Juifs en les écrasant, réinstaller la femme à la maison, accroître le pouvoir de l'Église.

— L'Angleterre », déclara le Comte, très serein, « a besoin de retrouver la vie de la terre, le caractère sacré de la famille. Un peu moins de liberté ferait du bien à tout le monde. Quatre-vingt-dix pour cent des hommes sont des imbéciles, et le reste, des canailles. Ils ne méritent pas la liberté.

— L'avenir », chevrota le professeur Kazimierski, « sera entre les mains des imbéciles et des canailles. Ne

l'oubliez pas. Le vieux monde — le monde de la raison et de la beauté, le monde des mandarins — est bel et bien révolu. Dorénavant, les paysans et les ouvriers seront aux commandes. Nous ferions aussi bien de donner notre démission. L'éclat, l'élégance, le raffinement, la grâce — synonymes pour nous de culture —, tout cela aura disparu. Par contre, nous aurons de plus grands cinémas, davantage de vitamines, et un système de plomberie plus performant. »

Leurs voix glissaient légèrement à la surface de la nuit. Verres, couverts et chandeliers luisaient d'un faible éclat. Les branches bruissaient.

Au-delà des paroles, Irina entendait l'orage rouler sur la mer et se rapprocher sans cesse.

« Et les artistes, s'inquiéta Mme d'Ydewalle, qu'advient-il des artistes ? Ce seront des fonctionnaires, rien de plus. Des instruments au service d'une bureaucratie. Des propagandistes éhontés. Dans les nouveaux empires bureaucratiques bien profilés, il n'y aura plus besoin de poètes individualistes — d'un Rimbaud ou d'un William Blake.

— Plus besoin d'un Rimbaud peut-être », glissa M. Suleiman, acide, « mais d'un Pindare ou d'un Whitman. Plutôt des chants fermes que des grommellements décadents...

— L'excentricité deviendra un délit, déclara sir Archibald. Plus de pêcheurs de truites, plus de numismates.

— Et les névrosés seront liquidés », renchérit Boris, radieux. « Plus de complexes d'Œdipe. Plus de dipsomanie ni de nymphomanie.

— Cannes, Biarritz, Monte-Carlo — tout ça va

périlcliter», fit la vieille Marquesa, d'un ton brusque. « On en fera des hôpitaux à l'usage des masses, ou des stations balnéaires pour tourneurs sur métaux.

— Et, songez seulement? » se lamenta le Maharajah désolé, « qu'il n'y aura plus de tennis : il sera banni, le sport des snobs et des individualistes. Wimbledon entrera dans l'histoire, au même titre que les joutes médiévales.

— Chanel, Worth et Schiaparelli », enchaîna la petite Comtesse grisonnante, « cesseront sûrement leurs activités. Le chic fera figure de trahison. La chirurgie esthétique, les rinçages au henné, les permanentes — tout ça ira rejoindre aux oubliettes un passé décadent !

— On brûlera tous les exemplaires des recueils de Baudelaire et de Mallarmé », assura Mme d'Ydewalle, avec une austère délectation. « Seul Victor Hugo sera autorisé.

— On cessera complètement d'étudier les classiques, gémit le professeur Kazimierski. Les hommes oublieront que Platon et Lucrèce ont jamais existé.

— L'aristocratie s'éteindra, dit le Comte. Tous les titres de noblesse disparaîtront. *L'Almanach de Gotha* ne paraîtra plus jamais. »

Il y eut un silence. Seules deux bougies brûlaient encore.

Et puis il arriva. Le véritable abysse de l'orage dégringola tout droit du ciel. Les arbres lâchèrent un sifflement étranglé. Les verres décollèrent, emportés par un vent furieux. Les couverts se mirent à danser. En un touremain, une onde emporta la nappe. Ce fut l'obscurité, mais les arbres devinrent vaguement visibles quand les bougies s'éteignirent. Ils oscillaient follement à travers une brume de bleus et de gris nocturnes. Des pommes,

des ananas et des bouteilles de champagne vides rou-
lèrent sur les dalles. Les serviettes traversèrent la char-
mille comme de grandes phalènes pour aller se coller aux
branches prises de soubresauts. Ce fut la débandade. Les
invités s'enfuirent et traversèrent la roseraie à toutes
jambes.

Casimiro, le maître d'hôtel, se saisit des chandeliers et
les transporta au plus vite dans la loggia où il s'arrêta et
ralluma les bougies, une à une, d'une main tremblante.

En gravissant les marches de pierre de la loggia, Irina
se trouva un instant enveloppée de ténèbres ; comme si
elle pénétrait à l'intérieur d'une grotte. Elle ne voyait
rien, n'entendait rien. Ses mains agrippèrent la rampe de
fer forgé qui lui parut aussi vivante et sinueuse qu'une
anguille.

Je ne suis plus maîtresse de la situation, se dit-elle. Je
suis malade. Je vais tomber...

Et elle se reprit, de façon inespérée. Elle perçut à nou-
veau les voix autour d'elle, le château et la lueur des bou-
gies.

Toujours parcourue de frissons, elle suivit Casimiro à
l'intérieur du vestibule au carrelage vert.

Chapitre XXX

La nature manifesta alors une majesté brute, d'une puissance à soulever les montagnes. Le ciel tomba pour se faire vision d'orage : formes immatérielles, profondeur par-delà la couleur. Une armée d'ombres tournoyantes s'activa sur la mer telles des faux sur un champ.

La côte parut chanceler, puis se reprit dans un effort surnaturel.

Avec une infinie douceur, la tempête descendit sur la mer. Délicate et inexorable, elle en pénétra les flots, comme une lame coupant une fleur de sa tige.

Elle se fit plus intense. Elle éventra l'eau telle une charrue gigantesque, creusant de longs sillons en diagonale, et rejetant de part et d'autre de minces arches liquides. Soulevés à son passage, des embruns frissonnants fuyaient droit sur la terre en vagues frémissantes qui souffletaient les rochers, les sapins et les cèdres, les prairies ondoyantes.

Quand les grosses branches de foudre éclatèrent en fleurs, le spectacle devint pure splendeur. On aurait dit l'une de ces vieilles gravures du pôle Nord où des icebergs surgissent des lointains, et, fixée en une lumière instantan-

née, l'écume projetée contre les falaises faisait penser à des voiles gelées lourdes d'un millier de glaçons. Et puis, tandis que la foudre reflue et qu'un nouvel éclair mourait à l'horizon, le ciel entier se trouvait un instant argenté d'une aurore boréale exquise ; jusqu'au retour du tonnerre, lequel assombrissait l'ensemble et défonçait la nuit à grands coups de pilons assourdissants.

Tapi dans l'ombre d'un rocher proche de la route de Guincho, Vincent ne perdait rien du spectacle. Ses souliers maculés de boue pesaient du plomb et ses jambes lasses le faisaient souffrir. La blessure de sa main avait enflé, lui provoquant des élancements. De temps en temps, il tournait la tête vers la butte sur la droite, en direction de la petite auberge, et d'une fenêtre en particulier.

Une faible lueur jaune venait justement d'y apparaître.

Le temps lui coulait entre les doigts comme de l'eau. Une minute lui semblait une heure. Il avait perdu toute notion de la durée.

À une demi-douzaine de mètres devant lui, un immense geyser d'argent jaillit haut dans les airs. Les éclats d'embruns lui mouillèrent les joues comme autant de petits baisers.

Il savait qu'il était sur le point de vivre une initiation effroyable. Il avait l'impression d'avoir été choisi pour accomplir un rite capital. Tout sentiment de sa propre personnalité l'abandonnait doucement. Il était à la disposition d'une force plus puissante que sa propre volonté, ou que son propre intellect. Il n'en éprouvait ni espoir ni peur.

Il joignit les mains, paume contre paume. Elles étaient brûlantes et lui firent l'effet d'appartenir à un autre.

L'impression de mystère s'intensifia. Meurtre. Il répéta le mot, doucement. Ce mot sonnait comme nul autre. Il possédait une brutalité obtuse et singulière, une force maléfique bien au-delà de tout désir ou de tout geste. C'était un mot doté de couleurs et d'odeurs, presque comme une bête. Il paraissait se blottir contre lui, retirer adroitement de son âme l'acte imminent, et lui donner corps en une syllabe vilaine et velue. Le noyau de noirceur de ce mot se répandit en étoile, comme une goutte d'encre rouge sur le buvard.

Et il pensa soudain à l'œillet rouge.

Sa main plongea aussitôt dans sa poche. Le couteau s'y trouvait toujours.

Étrange. En tout et pour tout, il n'avait vu de sa victime qu'un smoking blanc, qu'une fleur rouge ; pas même son visage. Et il s'apprêtait pourtant à se lier à lui pour toujours dans le plus décisif des rapports que peuvent connaître les animaux ou les hommes : celui du tueur à sa victime. L'acte lui-même serait bref et simple : un couteau en argent se planterait dans la boutonnière qu'avait occupée une fleur. Rien de plus. Le couteau n'était qu'un coupe-papier ; la fleur, une fleur de serre ordinaire. Tous deux, des produits de substitution. Et, pourtant, il mettait tous ses espoirs et tout son idéal en eux...

Bon Dieu ! Tout cela n'est-il que mascarade, folie au symbolisme frénétique ? se dit-il, soudain au désespoir. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pourquoi tuer cet homme dont je n'ai pas encore vu clairement le visage, et qui est encore pour moi un inconnu ? Pourquoi au juste ?

Il sentait son esprit se déployer lentement à la façon d'un éventail, et il s'absorba dans ses réflexions :

Je me suis persuadé que ce geste ne relevait pas de la

pure passion comme la vengeance, que la raison d'un tel acte était plus détachée, plus intellectuelle. Peut-être ai-je eu tort. Peut-être ne s'agit-il même pas de vengeance. Peut-être que la force qui me pousse à agir est encore plus profonde et plus primitive. J'espère peut-être trouver le salut dans la violence. J'espère peut-être détruire en moi quelque chose de faible et de défraîchi. Et le meurtre a peut-être fini par devenir pour moi un symbole. Le moyen, brutal et fascinant, a eu raison de la fin vague et désintéressée... Des mots, des mots. Je n'éprouve que confusion. Je désire ardemment ténèbres et soulagement.

Sa main droite, dans sa poche, pressait le couteau. Il allongea son bras gauche et toucha la surface de la falaise.

Il sentit une énergie sans bornes transfuser de la roche dans ses veines. Il se sentait invincible. Il ne faisait qu'un avec les éléments, les rochers, la tempête, la mer.

Chapitre XXXI

Hugo suivait la jeune fille qui le conduisait à la chambre, au bout du long couloir obscur.

« Bonne nuit, *senhor*. » La femme de chambre posa la lampe à huile sur le chiffonnier, ouvrit le lit et s'apprêta à fermer la porte derrière elle.

« Un instant, Isabella. Il se peut qu'une jeune dame passe me voir : Mme Petrova. Si tel est le cas, conduisez-la à ma chambre, s'il vous plaît. C'est assez urgent. Désolé de vous importuner... » Il lui glissa une pièce de dix *escudos* dans le creux de la main. « Merci. Bonne nuit.

— Bonne nuit, *senhor*. »

Ses pas vifs et légers résonnèrent un moment dans le couloir dallé.

Hugo attendit dix, quinze secondes. Debout, absolument immobile, il était tout oreilles. Aucun bruit sinon le battement de la tempête contre les rochers de Guincho, si caverneux et incessant qu'il n'était plus guère perceptible en tant que source sonore.

Il s'assit sur le lit qui émit un faible grincement. Le linge, les murs de la chambre, l'auberge tout entière exhalaient une odeur de clinique, qui rappelait un peu le

camphre. Il n'y avait pas d'autre client ce soir-là. Il s'était renseigné. Les seules personnes présentes étaient l'aubergiste et la jeune fille, Isabella ; sans compter deux animaux, un perroquet vert et une vieille chienne jaune.

Qu'est-ce qui cloche ? Cette question le taraudait. Il s'était passé une chose imprévue. Quelque chose avait fait fausse route. Quelque part, quelque chose se fomentait contre lui. Tout ce qui s'était passé ces dix dernières heures lui paraissait dangereux et illusoire. Toutes les rencontres qu'il avait faites étaient obscurément entachées de perfidie. Schmidt ? Kugelman ? La petite « parente » de Schmidt ? La blonde au tailleur bleu marine ? L'homme de Nuremberg ? Irina ? Mira ? Le son d'une voix, l'ombre d'un navire ? La brusque flambée de la foudre ? Qu'est-ce qui, au juste, l'avait ébranlé ? Rien de tout cela. C'était autre chose.

Quelque chose d'autre lui faisait signe avec une persistance et une sournoiserie singulières.

Un rai de lumière pénétra dans la pièce. Les murs, le lit, le chiffonnier, et même le petit bouton rond de la porte se trouvèrent baignés dans une clarté stérile. Puis la chambre retomba dans l'obscurité. Un coup de tonnerre retentit au loin. La lampe à huile tremblota.

Il se leva, ôta son smoking, défit sa cravate noire, enleva ses souliers vernis et s'allongea sur le lit.

Puis, après coup, il glissa la main dans sa poche de pantalon et en retira un petit revolver qu'il plaça sous l'oreiller.

Tout tremblait continuellement dans la chambre. Le vent grattait aux persiennes comme une bête sauvage. Une chaleur à soulever le cœur saturait la pièce.

Sa chemise était trempée. Il sentait l'odeur de son corps

inquiet monter de la mousseline qui lui collait à la peau. La pièce était une étuve. Cette chaleur n'était pas d'origine naturelle. Elle provenait des ténèbres, et non de la lumière. Elle paraissait sourdre du sol comme un sirop, et monter de la mer comme une excroissance. Gélatineuse, elle pesait lourd et possédait ses propres couleurs. Il pouvait presque la voir.

La tempête s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Un silence virulent envahit la pièce. Il ferma les yeux et écouta.

Il entendit des pas s'éteindre dans la petite cour — des pas de fille, et un faible battement d'ailes. Ce fut tout, hormis un remuement et un gémissement souterrains continus qu'il ne percevait qu'au prix d'un effort délibéré des nerfs. Le bruit de la chaleur, peut-être.

La lueur de la lampe fit un petit bond, avant de mourir. Pendant cinq minutes, allongé sans bouger, il se dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai commis, par pure méchanceté, quelque erreur atterrante. À quel moment ? Cela remonte-t-il à des mois ? À des années ? Une horrible erreur de calcul qui a son origine dans un passé lointain. Dans l'épouvante et la détresse de l'enfance. Dans la peur. Je me suis battu sans compter. Maintenant, je vois soudain que ma vie n'a été qu'un combat sans fin contre la peur... Maintenant, alors que je croyais avoir tout fait pour en être venu à bout, au moment précis où je jugeais mon armure sans défaut, elle me revient, plus puissante que jamais. Tout s'effondre. Pourquoi ? En quoi ai-je échoué ? »

Les pensées affluaient, des pensées en lutte aveugle et acharnée avec les ténèbres alentour. Petit à petit, au prix d'un effort qui le mettait au supplice, il se rapprochait

d'une source de lumière. Chaque fois qu'il semblait prêt à formuler une explication, il retombait plus profondément que jamais, comme un nageur emporté vers le large par un courant de fond particulièrement traître.

Quelque chose lui revint soudain. Galvanisé par ce souvenir, il se leva d'un bond et s'élança à travers la pièce. Posant la main sur le bouton de la porte, il tendit l'oreille.

Une voix lointaine appela un nom : « Cipriano, Cipriano ! » Puis ce fut à nouveau le silence.

Accroupi près de la porte, absolument immobile, il laissa ses sens primitifs subtils — la réactivité au climat, le sentiment du danger et l'art de la cachette — se déplacer comme des antennes dans l'obscurité, et l'aider peu à peu à retrouver son équilibre.

Il entrebâilla la porte de quelques centimètres et ne vit que ténèbres. Il avança le bras, toucha le mur du couloir, puis retira vite sa main.

Il ferma, tourna la clé et, sur la pointe des pieds, traversa la chambre en direction de la fenêtre.

Avec d'innombrables précautions, il écarta ses deux battants. Il y eut un cri minuscule au moment où les bords métalliques se frottèrent. Puis les vitres s'ouvrirent lentement.

La chambre était au rez-de-chaussée et la terre, éclaboussée par les explosions minuscules et presque invisibles des gouttes de pluie, se trouvait à moins de deux mètres.

Le sentiment d'être épié et écouté le paralysait. Il se sentait pris au piège.

Un nouvel éclair zébra le ciel. Il se ficha dans la terre comme un stylet chauffé à blanc et plongea du même coup dans son propre corps. Oui, il parut toucher en lui

quelque blessure cachée. Écartant les tissus délicats avec la précision d'une aiguille de chirurgien, il atteignit le centre et mit au jour un minuscule noyau de sensations incontrôlables.

Il plongea le regard sur les vagues qui déferlaient dans un grondement de tonnerre. Une folle audace le traversa de la tête aux pieds.

Il pensa un instant sauter par la fenêtre, disparaître à jamais. Et puis une sensation d'impuissance le saisit. À quoi bon, se dit-il. *Ils* m'observent et m'écoutent ; *ils* voient tout. Mieux vaut attendre. Mieux vaut obéir.

La pluie cessa subitement. Les falaises, en contrebas, émergèrent à travers un voile d'embruns. Il apercevait les vagues, qui n'avaient plus rien de lisse et de cadencé, mais apparaissaient fracassées et cataclysmiques. Elles se jetaient les unes contre les autres, s'embrassaient, fusionnaient, s'affaissaient et disparaissaient sous une collision encore plus violente. Projetées vers le ciel tels de petits oiseaux de mer au plumage blanc, des particules d'écume retombaient sur les murs de l'auberge et les feuilles du petit tilleul à côté de sa fenêtre.

Les nuages se séparaient. Deux étoiles pointèrent ; puis trois, cinq, onze. La mer descendait.

Son émoi se changea en respect solennel mêlé de crainte. Ses bras se tendirent involontairement par la fenêtre. Ses manches blanches se gonflèrent et ses cheveux lui cinglèrent le visage.

Captant peu à peu la faible lueur des étoiles, le petit tilleul précisa ses contours. Hugo se pencha au-dehors et tenta d'en toucher la branche la plus proche. Il s'en fallut de peu, mais il ne put l'atteindre. Il eut l'impression

que, comme toutes les autres choses de la nature et de la nuit, elle reculait devant lui.

Avec le même soin démesuré, il referma la fenêtre et tourna la poignée, puis recula à l'intérieur de la chambre obscure qui empestait le camphre, ôta en hâte le reste de ses vêtements et, pour la troisième fois, s'allongea sur le lit.

Chapitre XXXII

Dégoulinant de pluie, Casimiro, le vieux maître d'hôtel, gravit les marches du château et s'engagea dans le grand couloir. Les deux chandeliers d'argent qu'il tenait au-dessus de sa tête traçaient des guirlandes de lumière chaque fois qu'il passait sous une voûte carrelée de vert. Les invités suivaient.

Ils entrèrent dans la bibliothèque où l'air humide de la nuit exaltait l'encens naturel du lieu : l'odeur du vieux cuir et celle des bois voisins, apportée au fil des ans par les fenêtres.

À une extrémité de la salle se dressait une cheminée monumentale. En carreaux émeraude du dix-huitième siècle, elle était ornée de motifs exquis. Des rangées de livres festonnés de cuir vert et cramoisi occupaient le mur gauche. Sur celui d'en face étaient accrochés trois grands tableaux acquis par le Comte du temps où il habitait Paris : un Sisley, un Monet, un Pissarro chatoyant.

Assise à côté du professeur Kazimierski sur un grand canapé de style victorien, Irina jetait un coup d'œil alentour. La pièce était surchargée de manière grotesque. En plus des livres et des tableaux, elle découvrait toute une

jungle d'objets — en soie, porcelaine, cuir, ivoire, fourrure — éparpillés dans les recoins qu'éclairait le crépuscule. Deux peaux de léopard étaient posées par terre et, au-dessus, veillaient plusieurs têtes empaillées d'antilopes et de gazelles. Sur le mur orienté au sud était suspendue une quantité de peaux de serpents. Toutes en provenance du Mozambique, précisa le Comte. Côté ouest, le mur présentait un ensemble de masques africains ; et, au-dessous, une grande vitrine abritait une collection de minuscules sculptures en ivoire. Irina se retourna pour regarder les livres alignés derrière elle. Rien que des Mémoires d'auteurs français — Saint-Simon, Gramont, Saint-Évremond.

Au bout de trois générations, la pièce avait changé radicalement d'ambiance. La riche unité d'origine avait fait place à un bric-à-brac accumulé au petit bonheur la chance. Plus rien n'avait d'individualité. Rien ne possédait de substance.

Les chandeliers avaient été posés sur le manteau de la cheminée et les invités assis formaient un grand cercle — douze visages séparés par la pâle lueur abricot du fouillis de ténèbres derrière eux.

Dehors, par intermittence, le vent et la pluie lançaient des rafales de couteaux à travers les arbres. Une cascade d'éclairs inonda la roseraie.

Mlle Cockerill s'était soudain prise d'intérêt pour Hugo. Bien qu'une heure fût passée depuis longtemps, il était le seul invité à avoir pris congé. Elle consulta le professeur Kazimierski. « Parlez-moi d'Herr Von Mohr. Est-il riche ? Est-il bien né ? »

La surprise se lut sur le visage du professeur. C'était un petit homme distingué, timoré et arthritique. Avec ses

yeux noirs très enfoncés et ses oreilles cachées sous des touffes blanches d'aspect soyeux, on aurait dit un ouistiti.

« Riche ? Non, non, mademoiselle Cockerill. Pas du tout riche... Tout son argent a été confisqué.

— Par les nazis ?

— Par les nazis », confirma le professeur Kazimierski, soucieux de répéter avec exactitude.

Sa voix s'estompa. Il avait l'air fatigué.

« Quel âge a-t-il ?

— Son âge ?... oh, peut-être trente-cinq ans. Peut-être trente-huit. Ou même quarante.

— Ou même quarante », répéta Mlle Cockerill. Puis elle déclara, tout net : « Il ne m'a pas du tout fait bonne impression. Un homme singulier, vous ne trouvez pas ? »

Le professeur Kazimierski lui lança un regard ahuri, pénétrant, désapprobateur, un rien furtif. Puis, dans son désarroi, il regarda par terre. « Oui », dit-il d'une voix douce, « peut-être. Peut-être. »

Irina essayait d'écouter, mais les mots lui parvenaient indistincts, sans couleur, sans caractère. Elle avait le sentiment d'avoir sombré dans une torpeur, une apathie confuse.

Mais seulement pour une moitié de son esprit : la moitié contemplative. L'autre moitié, la partie intuitive, était douloureusement éveillée.

Mlle Cockerill insistait curieusement : « Dites-moi, professeur Kazimierski, le connaissez-vous bien ? Le connaissez-vous depuis longtemps ?

— Longtemps ? » répéta le professeur avec une politesse et une confusion croissantes. « Je l'ai rencontré pour

la première fois en Galice... Voyons voir.» Il passa ses doigts sur son front flétri. « Cela doit remonter à six ans.

— En Galice ?

— Dans les forêts, précisa le professeur avec un signe de tête.

— Les forêts ?

— Nous chassions le chevreuil, dit le professeur, honteux. Et, à l'occasion, le sanglier. »

Que se passe-t-il ? se demanda Irina. Suis-je vraiment malade ? Suis-je folle ? La conversation dessinait un mince voile qui dissimulait à peine un extraordinaire combat empreint d'ironie. Où Mlle Cockerill voulait-elle en venir ? Qu'est-ce que le professeur essayait de cacher ? Que redoutait-il ? Et pourquoi était-elle méfiante ? Une espèce de folie planait dans la pièce.

« Il n'a vraiment pas l'air d'un tueur de sangliers, insinua Mlle Cockerill.

— Pourtant, insista le professeur, c'est précisément ce qu'il était. » Après quoi il ajouta : « Je vous prie de ne pas oublier que c'était il y a six ans, mademoiselle Cockerill. Ce n'est plus le cas maintenant. Il a changé.

— Il a l'air plein de morgue. Est-il arrogant ?

— Je dirais qu'il est plus fier qu'il n'est arrogant.

— Et névrosé. Était-il courageux ?

— Je pense que oui. Il ne manquait vraiment pas de courage. C'est assez difficile à expliquer, voyez-vous... »

Perplexe, Irina se tourna et examina son visage. Elle vit que l'âme du professeur était en proie à une lutte singulière. Oui, il cachait quelque chose. Au bord de quelque révélation déplaisante, son esprit hésitait à franchir le pas. Ses lèvres se mirent à trembler ; il s'apprêtait à parler.

À cet instant, une fenêtre s'ouvrit à toute volée. Les

rideaux de satin marron bondirent à l'intérieur de la pièce comme deux grands phoques. La flamme des bougies crépita, se dressa et s'éteignit.

La petite Comtesse s'écria : « Casimiro ! Casimiro ! »

La pièce se trouva envahie d'humidité et de désordre. Les rideaux flottaient dans les ténèbres ainsi que des bannières. Des feuilles mouillées accompagnées d'un nuage de gouttes de pluie s'engouffrèrent entre les croisées qui battaient.

Le vieux maître d'hôtel apparut dans le couloir avec une lampe à huile qu'il posa par terre, au milieu de la pièce. Il ferma la fenêtre et ralluma les bougies.

Irina s'était levée. « Il faut que j'y aille. Presque deux heures ! »

La Comtesse se leva à son tour, sourit avec une compassion pleine de tact, et se dirigea vers la porte. Irina la suivit.

« Hélène, interrogea-t-elle tout bas. Le taxi ?... »

— Il attend, madame, fit le maître d'hôtel.

— Merci, Casimiro. »

Le maître d'hôtel sourit et s'inclina.

« Un des pêcheurs vient de nous annoncer une bien triste nouvelle », ajouta Casimiro, à la fois digne et affligé. « Un navire anglais a sombré au large de Cabo da Roco. La tempête, vous comprenez. Les bateaux de pêche se sont portés à son secours.

— La tempête ? s'étonna la Comtesse.

— La tempête, fit Casimiro. Plus violente qu'on ne s'y attendait, madame la Comtesse. Vous vous souvenez peut-être qu'une catastrophe semblable est arrivée en juin dernier, au même endroit... Les pêcheurs font tout leur possible. »

La Comtesse glissa son bras sous celui d'Irina et les deux femmes traversèrent lentement la loggia. Il ne pleuvait plus. L'air était frais et parfumé : plein du bouillonnement de la mer, du sol trempé, des eucalyptus malmenés.

« Ma chère Irina, vous êtes chavirée.

— Hélène... Je suis épuisée, malade de fatigue.

— Et d'inquiétude. Est-ce à cause d'Hugo ? »

La soudaine mention de son nom la plongea dans l'épouvante. Elle eut envie de se désintégrer, de se volatiliser sans laisser de traces.

« Soyez raisonnable, Irina. Vous ne connaissez pas cet homme. Vous ne le connaîtrez jamais. Votre esprit ne peut tout bonnement pas saisir ce genre de caractère. Je vous prie de me croire. Je le connais bien mieux que vous. Et depuis de nombreuses années. Il n'a pas changé. N'essayez surtout pas d'analyser son comportement. N'essayez en aucun cas de prédire ce qu'il va faire à l'avenir. Votre forme d'intelligence fait que vous ne comprendrez jamais le mode de fonctionnement d'Hugo. »

Elle repoussa une mèche grise qui lui était tombée sur le front. Elle considérait Irina avec une sollicitude calme et avisée.

« Il n'est que vernis. Un vernis bichonné, pomponné, distingué. Mais, sous cette couche de vernis, l'homme véritable est une vraie lavette ! Il a l'air fort, mais, en réalité, il est dangereusement vulnérable. Il paraît calme et déterminé, mais, en réalité, c'est un petit homme solitaire, insignifiant, faible et frustré. Il ne croit à rien, n'a foi en personne, n'aime rien ni personne. Sinon lui-même, passionnément. C'est une espèce d'aliénation mentale, de pourriture du cœur. C'est ce à quoi peut mener un égoïsme forcené : une complète putréfaction affective. »

Elle releva la tête et fixa Irina, qui faisait presque trente centimètres de plus qu'elle. Le bleu foncé de ses yeux fondit et se fit intime.

« *Ma chère**, après tout vous n'êtes qu'une enfant. Allez. Allez vous coucher. Oubliez-le. Oubliez tout. » Elle attira le visage d'Irina vers le sien et l'embrassa sur les lèvres.

« Bonne nuit, ma pauvre Irina.

— Bonne nuit, Hélène.

— Vous allez vous coucher tout de suite ?

— Oui, oui.

— C'est promis ?

— Je vous le promets.

— Oubliez-le. »

Elle serra la main d'Irina.

« Je vais essayer. Je vais essayer.

— Allez, bonne nuit.

— Bonne nuit. »

La portière du taxi était ouverte. En montant dans la voiture, Irina dit tout bas au chauffeur : « L'auberge de Guincho, s'il vous plaît. »

Une fois assise elle prit soudain son visage dans ses mains et sentit monter en elle un long hurlement sec.

CINQUIÈME PARTIE

Chapitre XXXIII

Vincent escalada le rocher. La fureur de l'air transmuait l'éclat des vagues bégayantes en calme apparent. L'écume dansait, bouillonnante toile de fils bleus. Sur le flot des nuages, à droite sur la butte, la petite auberge se distinguait à peine. Deux lumières y brillaient encore.

Coincée entre les falaises, d'un blanc d'ivoire dans la nuit, une langue de sable s'étendait à ses pieds. La pluie avait cessé, et le gémissement du vent commençait à décroître.

Il écouta. Des voix ? Quelqu'un paraissait appeler un nom.

Ce n'était que la succion de la mer, si subtilement modulée qu'on eût dit trois ou quatre voix. Il distinguait presque les mots, des expressions de marins, avec leurs accents rauques, éraillés par l'océan.

Une voix donna à nouveau l'impression d'appeler : « Cipriano, Cipriano... »

Puis il entendit les mots plus clairement : « Peu importe. Tant pis. Allez. Viens. Dépêche-toi. » Et les noms chuchotés — Julio, Cipriano.

Trois silhouettes apparurent parmi les cèdres fouettés

par la tourmente. Ces hommes avancèrent sur les rochers, pénétrèrent à l'intérieur d'une grotte née de deux falaises formant saillie, et quittèrent son champ de vision. Seulement, de temps à autre, le murmure englouti de leurs voix survivait encore.

Une pâle lueur, un fragile tortillon se mit à ondoyer. Les trois inconnus se tenaient autour, leurs postures vivement rehaussées par le brasier rougeoyant à leurs pieds. Trois jeunes officiers. À la lueur du feu, Vincent reconnut l'éclat de leurs casquettes et de leurs bottes de cuir. Ils s'agenouillèrent pour alimenter le feu avec le plus grand soin, rapportèrent des bouts de bois secs du fond de la grotte et, lentement, le feu se fit plus vif. Puis ils se relevèrent et contemplèrent les flammes en silence, avec ce flegme si caractéristique des soldats du Sud et — au centre — le plus jeune se mit à chanter.

Vincent se sentit attiré par un besoin irrésistible de compagnie, une étincelle de chaleur humaine, un contact amical anonyme. Il longea lentement le bord de la falaise. Ses vêtements étaient à tordre et ses souliers clapotaient à chacun de ses pas.

Il fit halte devant la grotte. Les soldats avaient retiré leurs bottes maculées de boue et les avaient disposées près du feu, semelles tournées vers la chaleur des flammes. Maintenant, ils ôtaient laborieusement leurs vêtements mouillés, un à un, et étendaient soigneusement chaussettes et chemises de flanelle dans une niche parmi les pierres. Une fois nus, ils se mirent à jouer comme de jeunes chiens. Ils se frictionnèrent la poitrine, s'administrèrent de grandes tapes sur les cuisses et s'accroupirent autour du feu afin de se sécher. L'un des soldats avait une unique cigarette. Avec mille précautions, il divisa celle-ci

en trois, et leurs têtes plongèrent simultanément vers les braises, en quête d'une brindille enflammée.

Ils restèrent assis trois ou quatre minutes, à fumer en silence. Ils goûtaient cet isolement privilégié et une expression de calme se lisait sur leurs visages. Deux d'entre eux étaient des cavaliers. Trapus et costauds, très bruns de peau, ils avaient les jambes arquées. Au bout d'un moment, ils se retournèrent et se mirent à lutter corps à corps. Le troisième, un beau garçon élancé, continua à chanter tout seul. Il fronça les sourcils lorsqu'il découvrit Vincent.

« Je peux entrer ? »

Le soldat acquiesça gravement.

Vincent pénétra dans la grotte. La chaleur du feu avait déjà commencé à se répandre, et le bois de cèdre embrasé embaumait l'air enfumé de ses émanations aromatiques. Les deux costauds se contentèrent de jeter un coup d'œil indifférent à Vincent sans interrompre leur lutte. Le troisième cessa de fredonner et fixa le feu d'un air maussade.

Puis, avec une application extrême, il se mit à tracer neuf lettres sur le sol à l'aide d'une brindille calcinée : *Gabriella*.

« C'est qui ? s'enquit doucement Vincent.

— Oh, une personne, soupira le petit officier.

— Votre petite amie ? »

Le soldat secoua discrètement la tête.

« Votre sœur ?

— Non, non.

— Votre mère ?

— Pas du tout.

— Votre cousine ?

— Non, ma cousine est laide.

— Votre tante, peut-être ?

— Certainement pas, dit-il d'une voix tendue.

— Qui, alors ?

— Eh bien, ma fille.

— Ah, vous êtes marié... Vous êtes très jeune, je crois, pour être père.

— Oh... elle n'est pas encore née », lança le petit officier d'un ton provocant.

Cette réponse rendit Vincent songeur. Ce garçon avait eu très envie de se confier, puis il avait menti au dernier moment. Timidité ? Caprice ?

« Comment vous appelez-vous ? » demanda le petit officier.

Vincent lui dit son nom. « Et vous ?

— Cipriano. »

Le nom lui parut vaguement familier. Vincent se rappela soudain leurs visages. Quelques heures plus tôt, ils étaient attablés, un verre à la main, dans la petite *adega*¹ proche de la gare d'Estoril.

« Et les deux autres ?

— Joaquim », répondit le soldat avec un sourire de plaisir. « C'est celui qui a le visage balafre, celui qui est laid. Fort comme un taureau ! Et Julio. Julio vient de Lagos. C'est pourquoi il est si brun. Celui-là, il a l'Afrique dans le sang². »

Il sourit, taquin.

1. Cave à vin.

2. Le jeune soldat joue sur le nom de Lagos qui désigne deux villes bien distinctes. En effet, Lagos, port du sud du Portugal situé en Algarve, fut aussi la capitale du Nigeria jusqu'en 1994.

« Maintenant, écoutez, *senhor* », annonça-t-il, l'air sombre. « Je vais vous chanter une chanson. »

Il s'exécuta. C'était un *fado*, une vieille légende populaire, puérile et pleine de redites ; mais, peu à peu, le chant se chargea d'une étrange émotion :

*Elle traversa les bois.
Son cœur se brisait.
Incapable d'aller plus loin,
Elle se coucha par terre.
Les larmes tombaient de ses yeux.
Les feuilles tombaient des arbres.*

Sa voix, passionnée et mal assurée, s'éteignit. Un écho monta de plus bas, et mourut à son tour.

Julio et Joaquim avaient cessé de lutter. Ils se tenaient assis tout près, leurs bouches rouges et charnues béantes de plaisir.

Vincent demanda tout bas : « Cipriano, comment s'achève la chanson ? »

— C'est une chanson très triste, *senhor*, dit Cipriano.

— Oui », fit Vincent compatissant, hochant la tête.

« Son amant », expliqua Cipriano, la mine grave, « l'a abandonnée. »

Vincent attendit qu'il continue. Julio et Joaquim observaient de leurs grands yeux bruns et se mirent à parler tout bas.

« Elle le cherche partout. Il est introuvable. Elle traverse la forêt, puis longe la rivière. Elle est très fatiguée. Des inconnus passent à côté d'elle sans manifester la moindre pitié. "Je veux mourir !" gémit-elle. »

La voix de Cipriano s'enflammait.

« Oui ?

— Elle est malheureuse, voyez-vous.

— Et puis ?

— Elle s'allonge par terre. Elle pleure. »

Vincent sentait qu'on lui cachait quelque chose, que l'histoire ne s'arrêtait pas là. Elle finissait peut-être bien.

« Et à la fin il revient vers elle ?

— Non », s'écria Cipriano, indigné, « pas du tout. Vous ne comprenez pas. C'est une chanson triste. Elle se couche et verse des larmes. Les feuilles tombent. La chanson se termine là-dessus. C'est tout. »

La grotte se réchauffait. Le feu avait durci en longues braises cramoisies. Dehors le vent avait faibli et le bruit de la mer devint à nouveau audible.

Quelque chose troublait Cipriano. Il avait l'air maussade et déçu.

Vincent se souvint du petit paquet de Melachrinos. Il glissa la main dans sa poche. Son manteau était trempé, mais les cigarettes étaient restées parfaitement sèches. Il fit passer le paquet. Chaque soldat prit une cigarette avec une espèce de crainte, d'admiration et de prudence mêlées. Cipriano entreprit de les allumer toutes les quatre. Puis les soldats se laissèrent aller en arrière et échangèrent à voix basse ; peut-être des remarques sur la marque de cigarettes inconnue. Une expression de délectation apparut sur leurs visages. Tout au plaisir de fumer, ils donnaient l'impression de ronronner de satisfaction.

Alors Cipriano s'enquit, avec circonspection :

« Vous aimez beaucoup les dames, *senhor* ? »

Vincent sourit.

Le souffle du garçon s'accéléra. « Vous avez une chérie ? »

Julio et Joaquim y allèrent eux aussi de leur sourire, un sourire passionné et coupable qui découvrait l'éclat de leurs dents blanches.

« Vous la voyez tous les soirs ? Oui ? Dites-moi, *senhor*. Qu'est-ce que vous faites avec elle ? Vous la touchez... ici et là... partout ? »

Son ardeur juvénile semblait remplir la nuit entière : une énorme énergie langoureuse que les mots ne sauraient traduire.

« Toute la nuit ? » Sa voix était un murmure rauque. « Sans arrêt ? »

— Regardez », fit Julio tout bas, montrant Cipriano du pouce. Joaquim eut un petit rire compréhensif. Cipriano piqua un fard et se tourna sur le ventre. « Il lui faut une fille », commenta Julio, paternel. « Il n'en a jamais eu. N'est-ce pas, Cipriano ? »

— Et toi, Joaquim ?

— Certainement. Bien des fois.

— Combien ?

— Douze, quinze.

— Quinze !

— Absolument. À Coimbra. À Setúbal.

— Je ne te crois pas, Joaquim.

— La fille d'un boulanger de Faro. Une petite couturière à Caldas da Rainha.

— Tu mens, Joaquim.

— C'est vrai. À Bragança. À Oporto...

— Et qu'as-tu fait, Joaquim ?

— Eh bien, j'ai commencé par faire ça... et puis ça... et puis ça... »

Ils éclatèrent tous de rire. Mais c'était un rire brûlant, fiévreux.

Le silence retomba sur le groupe. Les trois soldats se renversèrent en arrière et fermèrent les yeux. Le feu s'était éteint. Il n'en restait qu'un coussin gris animé d'une faible lueur. La grotte se trouvait plongée dans l'obscurité. Dehors les nuages défilaient à vive allure, modifiant sensiblement leurs formes et leurs teintes au passage. Vincent vit poindre une étoile.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Un épisode de sa propre vie, sa jeunesse révolue, ses amis perdus, l'édifice anéanti de ses espoirs. Tout cela pesait au-dessus de sa tête.

La tempête était passée.

Le jour nouveau remuait ainsi qu'un papillon de nuit dans sa chrysalide. Les trois soldats s'étaient assoupis.

Le monde redevenait familier. Il fut parcouru de petits frissons. Ses vêtements mouillés lui collaient à la peau.

Il succomba à un sentiment d'abandon et de deuil. Le monde vieillissait. Les arbres ne cessaient de se dépouiller de leurs fruits ; les enfants perdaient clarté et candeur ; les filles accueillaient de nouveaux amants ; les anciens étaient emportés dans de blancs linceuls. Les maisons s'obscurcissaient ; les grandes villes tombaient en ruine. Les uns après les autres, de nouveaux combattants prenaient la place de ceux qui avaient péri au combat, et d'autres, encore, traversaient les champs et engrangeaient la moisson. Une traversée sans fin.

Et un mystère insondable. On ne percevait en tout et pour tout qu'un rougeoiement éphémère, le reflet d'un charbon incandescent sur les murs d'une grotte.

Et pourtant, en son for intérieur, il sentait commencer

à poindre une joie profonde et apaisante. Il m'a été montré plus de choses aujourd'hui qu'en trente ans d'existence, se dit-il. J'ai vu le désordre et la joie, la vigueur et la lassitude, l'abnégation et l'amour, la corruption et la désolation. Et j'ai appris deux choses. Les hommes deviennent ce que leur fonction fait d'eux dans la société. Ça ne souffre pas d'exception. Nul ne peut effacer l'empreinte que les relations humaines gravent dans l'âme. Et l'homme ne peut vraiment connaître quiétude, force et lucidité que lorsque cette empreinte se trouve régie par le don de soi. Ce n'est que lorsqu'il aime quelque chose en dehors de lui-même plus que lui-même, que sa vie prend vraiment un sens, et que ses actes peuvent revêtir une certaine dignité. Ce n'est que lorsqu'il est prêt à mourir pour quelque chose de plus grand que lui-même, qu'il peut devenir un homme véritable, qu'il peut devenir un héros, qu'il peut découvrir l'immortalité et jouer un rôle dans l'histoire. Ces idées sont toutes simples, mais aujourd'hui leur a donné pour moi une réalité.

La blessure de sa main se mit à l'élancer violemment. Il s'aperçut que sa paume était pressée contre le manche du couteau mouillé et froid à l'intérieur de sa poche.

Il se leva et regagna la nuit à tâtons. Les astres étaient apparus et jetaient tout leur feu. Le ciel resplendissait de myriades d'étoiles.

Le petite auberge se profilait sur le ciel. Nulle lumière aux fenêtres. Tout le monde était couché.

On aurait dit une ombre dans la jungle, à moitié en vie. Elle avait cet air tendu et singulier de tous les endroits où un ennemi se cache.

Comme un enfant qui révise sa leçon, Vincent se répéta les paroles de Quintanilla : « L'auberge de Guincho. La chambre du rez-de-chaussée qui donne sur la mer... »

Sur le chemin qui y menait, il avançait à pas de loup.

Chapitre XXXIV

Hugo dormait.

Mais d'un sommeil agité, capricieux. La chambre chaude sentait le renfermé, et les draps étaient trempés de sueur. Hugo rêvait, mais un courant de fond discordant ne cessait de le tourmenter et de le faire remonter à la surface, aux limites de la veille.

Il rêvait qu'il roulait à bicyclette dans une rue étroite, envahie de brouillard. Le brouillard était si dense qu'il distinguait à peine les bâtiments sur les côtés : cours et tourelles médiévales, voûtes grises et massives. À travers celles-ci, il apercevait de grands personnages casqués qui allaient et venaient lentement — peut-être des soldats —, mais leurs uniformes paraissaient sales et dépenaillés.

Puis il reconnut la ville. Nuremberg. Il y avait passé un hiver, dans son enfance. Une envie intense et incompréhensible s'empara de lui. C'est à peine s'il pouvait se retenir de pousser des cris.

Le cœur lourd, attiré par une force irrésistible, il avançait dans la rue fraîche et sombre. Une impression de nausée le gagnait peu à peu. Il dépassa des inconnus, aussi ternes que des photographies, des femmes maigres

en noir, et de petits hommes pâles avec des parapluies. Tous détournèrent leurs visages de façon singulière.

Il poursuivit ainsi sa route jusqu'à une petite place sombre au loin. Maintenant il reconnaissait ce lieu. C'était l'école. Son aversion était telle qu'il en avait mal au cœur. Il continua de pédaler dans la rue embrumée, poussé vers une horreur à laquelle il ne savait comment se soustraire.

Même si tous l'observaient sur son vélo, les hommes et les femmes qu'il croisait dans la rue, y compris un ou deux enfants perdus, gardaient le visage scrupuleusement dissimulé : ou ils se détournèrent de lui, ou bien ils s'abritaient les yeux de la main. Une seule fois, par hasard, il entrevit un bout de tissu blanc à l'endroit où aurait dû se trouver une joue.

Et pendant tout ce temps, son corps ne cessait de s'agiter sur le lit. Il ne cessait de se dire : Ce n'est qu'un rêve. J'arrive au bout. Je vais bientôt me réveiller.

Mais l'horreur s'intensifia. Avec ses fenêtres vides et ses portes noires, basses et étroites, l'école dont il se rapprochait ressemblait de plus en plus à un gigantesque crapaud. Une odeur infecte avait envahi la rue.

Il s'arrêta, descendit de sa bicyclette, l'appuya contre le mur et pénétra à l'intérieur du bâtiment. Il se rendit compte qu'il n'était pas entré par la bonne porte et en éprouva une douleur sourde. Il se trouvait au beau milieu de grandes formes couvertes de pansements et de bandages. Privées de visages et toutes déchirées, d'autres pendaient aux murs. L'infection devint intolérable. Il était en présence des assassinés.

Ses bras remuèrent. Sa gorge se noua. Il était sur le point de se réveiller.

Le rêve se modifia brusquement. Il poussait un portail et entra dans un jardin envahi de mauvaises herbes. Tout au fond de ce jardin se dressait un vieux manoir. La façade de carreaux verts représentait un combat naval d'un autre temps, et le toit disparaissait sous un fouillis de brins d'herbe. Des plantes grimpantes, vivantes et mortes, couvraient toute une aile du bâtiment. La poussière accumulée empêchait de voir à travers les fenêtres. On n'entendait pas un bruit, et l'air embaumait le curry — l'écorce sèche et chiffonnée des eucalyptus.

Il avança prudemment parmi les fougères. Un minuscule serpent croisa son chemin avant de disparaître.

On aurait dit un endroit où personne n'était venu depuis vingt ans. Tout faisait penser à des squelettes : les figures ciselées dans la pierre, les arbres dépouillés de leurs feuilles.

Avec une certitude absolue qui ne le troublait pourtant pas le moins du monde, il sentait que des yeux l'observaient, que des oreilles écoutaient, que des mains blanches décharnées se tenaient posées sur le rebord poussiéreux de la fenêtre. Il n'y avait pas moyen de s'échapper.

Sans qu'il pût s'en expliquer l'origine, une impression de danger imminent s'infiltra dans son esprit. Même dans son sommeil, son corps demeurait aux aguets. Vigilant, il tirait son esprit lentement vers le réveil, comme un pêcheur hisse sa barque au sec.

Il entra dans la maison poussiéreuse. Un chien jaune était couché, immobile, à côté de la porte. Près de la fenêtre, un perroquet mort gisait dans une cage. Rien ne bougeait. Quelque part, une voix appelait : « Cipriano ! Cipriano ! »

Il passa avec précaution dans la deuxième pièce. Si la première s'était avérée entièrement vide, hormis deux animaux et une voix, celle-ci se révélait pleine à craquer : vieux canapés, secrétaires, crucifix, glaces rococo, chandeliers en cristal, statuettes de saints et d'anges, gobelets et bougeoirs en argent. Poussiéreux et ternis, ces objets étaient tous saturés de la même odeur de pourriture. Il avança de quelques pas, et se rendit compte qu'il cherchait quelque chose avec la plus grande détermination ; qu'une révélation était toute proche. La pièce débordait d'un bruissement continu. De minuscules créatures volaient et rampaient derrière des bandes de toile.

Un regard plus attentif lui révéla que les saints et les anges étaient tous, sans exception, dépourvus de visages. Ou bien leurs traits avaient été arrachés, ou alors leurs têtes étaient emmaillotées de bandages tachés et poussiéreux — des couches et des couches de pansements qui ne laissaient que d'étroits tunnels pour les yeux et la bouche.

Partout où se posait son regard, sur les bougeoirs, les vases, les tapisseries, il découvrait des visages peints ou dessinés semblablement défigurés et soustraits à la vue. Puis il vit un être gigantesque couché sur le canapé et abondamment enveloppé de lambeaux gris qui faisaient penser aux bandelettes d'une momie égyptienne. La tête n'était qu'à moitié visible : des yeux minuscules, des traits à l'état embryonnaire, une mèche de cheveux blancs comme neige.

Il tenta de s'enfuir. En se retournant, il se trouva face à une longue glace poussiéreuse. Il n'y découvrit pas son propre visage, mais un visage rose, lisse comme de la porcelaine et vide de toute expression, qui plongeait dans ses yeux un regard impassible : Herr Schmidt.

Et, au même moment, une voix dénuée de tout caractère et de toute couleur lui souffla à l'oreille : « Vous êtes décidé à mourir ? Vous êtes vraiment décidé à mourir ? »

La pensée de la mort avait pris forme. Elle s'était faite intime et répugnante.

Il se tourna dans son sommeil. Ses lèvres remuèrent. Il était presque réveillé.

Chapitre XXXV

Après avoir glissé le couteau dans l'interstice, Vincent exerça une pression régulière sur le manche en argent. La lame dérapa et lui sauta à la figure, laissant dans sa paume une marque lisse, froide et douloureuse.

Il fit une deuxième tentative. Cette fois, le manche humecté de sang lui glissa entre les doigts et tomba par terre. Il se pencha, le ramassa et enfonça la lame pour la troisième fois.

La tige de la crémone se souleva. Les vantaux cédèrent en un grognement exaspéré, et le vent ouvrit d'un coup le battant libéré. Vincent se hissa et enjamba le rebord de la fenêtre.

Tout d'abord, il ne distingua rien. Après ses efforts violents, il avait le souffle court et la tête lui tournait. La pièce était une grotte aveugle où rien n'apparaissait. Il se pencha davantage vers l'avant. Il remarqua une odeur prononcée de camphre, mêlée à une faible senteur, comme des pétales tombés à l'intérieur d'une serre. Puis il commença à entrevoir la haute forme noire d'une table de toilette, le désordre blanc du lit.

Un puissant rayon de lumière balaya le mur inopiné-

ment. L'espace d'un instant, le faisceau du phare de Gúia avait plongé à l'intérieur de la pièce, où se joua soudain un étrange ballet de noirs et de blancs.

Un homme, entièrement nu et parfaitement immobile, était couché sur le lit. Plissant les yeux, Vincent le voyait maintenant distinctement. Un corps mince, plutôt petit, à la peau d'une blancheur exceptionnelle. Il était allongé sur le dos, un genou fléchi, si bien qu'un pied pendait au-dessus du bord, et un bras maladroitement replié sur sa tête dissimulait à moitié son visage. À présent les moindres détails ressortaient — le sombre creux des aisselles, la peau tendue qui se soulevait et retombait à chaque respiration — et même le délicat dessin des poils sur le ventre, ainsi que les lèvres entrouvertes par le sommeil agité.

Lorsque le faisceau glissa d'un coin à l'autre de la chambre, les ombres intensément noires de la fenêtre à moitié ouverte se coulèrent comme des anguilles sur le corps endormi, suivies de l'ombre épaisse et bouclée de la tête de Vincent.

Le faisceau du phare reflua et disparut. La pièce retomba dans l'obscurité. Mais Vincent était toujours en mesure d'en percevoir les moindres détails gravés sur sa rétine. Il voyait toujours le corps endormi.

La chair humaine : intensément réelle, implorante et pitoyable à souhait. On eût dit la forme d'un enfant assoupi. Mais, sous les yeux de Vincent, le corps parut peu à peu mûrir, s'aviver, s'imprégner de quelque vague désir anormal. La chair donnait l'impression d'exsuder une obscure phosphorescence.

Rejetée par le dormeur tourmenté, la moitié des draps et des couvertures gisait sur le plancher.

Vincent voyait bien que l'homme rêvait. À la position inconfortable des membres et aux halètements soudains de la poitrine, il devinait que de sombres images se déployaient dans cette tête qu'il avait sous les yeux, aussi cachées et invisibles que le corps lui-même l'avait été dix minutes plus tôt. Un drame isolé s'y jouait en secret, minuscule et cependant gigantesque pour l'intéressé. Un drame auquel nul inconnu n'aurait jamais accès.

Dans sa nudité, en proie à son rêve, l'homme faisait l'effet d'un univers vierge, complètement inexploré et à jamais inexplorable.

Au rythme de sa lente giration, le faisceau du phare approcha à nouveau. Une pâle lueur pénétra dans la pièce, puis, aussi aigu qu'un cri, le rayon traversa le mur de bout en bout, embrasant violemment la chambre du même coup.

La forme sur le lit changea de nature. Les yeux du monde entier semblaient se concentrer sur elle.

Une contradiction inévitable. Un animal fragile gisait là, infinitésimal, dans le flux de l'histoire humaine. Pourtant l'intégralité de l'histoire humaine s'y reflétait. Un animal aussi faible que tous les autres, un métabolisme identique à celui de ses semblables, un esprit modelé par ses voisins, et un destin inséparable du leur. Et pourtant, un empire de choses vues et entendues, de faims, de tremblements uniques, incommunicables.

Comme en réponse aux pensées de Vincent, le corps bougea. Le bras droit se détendit soudain au-dessus de la tête endormie, comme pour chasser un moustique. Les lèvres se contractèrent. Un petit son difforme s'en échappa. Le torse tressauta.

Touché au tréfonds, à un point qui le dépassait,

Vincent retira sa tête de la chambre. Il se retourna et plongeait le regard dans cette nuit de tempête. Il tremblait.

La région tout entière avait recouvré un calme profond. Alors qu'il regardait par la fenêtre, le fouet du vent faiblissait encore et le gémissement des cèdres cessa tout à fait. Seul persistait un mugissement, parmi les creux de la côte où des masses d'eau se soulevaient et s'effondraient toujours. Elles montaient et retombaient sans rythme ni structure : chaos guttural à la lumière des étoiles.

Plus haut dans les prairies, les buissons étaient de nouveau immobiles et les derniers pans de brume mettaient le cap à l'est. Un à un, comme des voiles fantomatiques. Un rayon de lumière aveugle sombra, crevant le ciel. La lune approchait et la laque des embruns déposés sur les feuilles se mit à briller faiblement. Le littoral et ses falaises se matérialisaient lentement. Des fermes blanches et des baraques de pêcheurs proches de la côte se rapprochaient en douce tandis que les ténèbres s'éclaircissaient. La route brillait franchement et, à présent, Vincent voyait les endroits où la tempête avait arraché de petits rochers au promontoire, ainsi que les cèdres inclinés dont les branches avaient été tordues.

La scène recouvrait lentement une tranquillité tendue, défigurée.

Vincent demeurait assis sans bouger sur le rebord de la fenêtre, un bras à l'intérieur de la chambre et l'autre au-dehors. Il tenait le couteau en argent dans sa main droite.

Est-ce la conviction qui me pousse ? se demanda-t-il de nouveau. La force de caractère ? La sincérité ?

Ou est-ce que j'agis en aveugle ? Après tout, est-ce la vengeance et le désespoir qui me poussent ? Est-ce

quelque force enfouie en moi qui s'est emparée de mon esprit ? Et tout ce raisonnement, ce sentiment de don de soi, n'est-il pas qu'un masque ?

Comment en être certain ?

Peu importe. Des mots, des mots. Toute ma vie, je me suis fié aux mots. Toute ma vie, j'ai tenté de voir en termes de mots des questions plus profondes et obscures que le langage. Je suis devenu la victime de symboles. Même à présent. Je réfléchis. Je fais des tours de passe-passe, et je m'esquive.

Je dois aller au bout. Je dois agir. J'ai refaçonné mon caractère tout entier conformément à mon plan d'action. Il n'y a pas d'alternative.

Son corps pencha instinctivement du côté de la chambre. Il releva lentement la jambe qui pendait toujours au-dehors. Sa main droite se resserra. Le couteau se dressa un peu. La lame se mit à briller.

Sur le point de bondir, il marqua à nouveau un temps d'arrêt. Son esprit s'aiguisait. Il se dit :

Il est peut-être armé. On l'a peut-être prévenu. Ça n'est pas impossible. Ce n'est peut-être pas lui qui va être tué, mais moi... Suis-je prêt à accepter ce danger ? Ai-je peur ? De l'acte que j'accomplis ? Des conséquences ?

Il remarqua une tache rouge sur le couteau qui brillait : son propre sang.

Et il se dit : Non. Je n'ai pas peur. J'accepte le danger. J'assume les conséquences.

Un sentiment de sécurité et de paix presque enivrant se répandit dans tout son être. Et il pensa :

Pour la première fois de ma vie, je me suis affranchi de tout égotisme, de tout désir de plaisir et d'estime de soi-même. Je suis seul, mais je ne suis plus isolé. Je ne redoute

plus la société, la violence, la vie ou la mort. Toutes sont devenues une seule et même chose. Que j'aie raison ou tort, que je réussisse ou que j'échoue, je m'apprête à accomplir un acte qui m'unira, un instant et pourtant pour l'éternité, au monde des humains.

Un grand oiseau traversa le ciel de son vol rythmé. Dans un bruissement d'ailes, il se percha dans un petit tilleul proche de l'auberge.

Vincent avait l'impression d'être assis là depuis des heures. Il prit conscience d'une vive douleur dans son pied droit : une ampoule peut-être.

Il entendit des bruits de pas en contrebas, parmi les rochers, et baissa les yeux. Deux soldats grimpaient pour regagner la route. Il les reconnut. Ils avaient fini de dormir et s'étaient rhabillés. Ils s'arrêtèrent et appelèrent Cipriano. Celui-ci apparut bientôt, à peine visible au bord de la falaise, et ne tarda pas à les rejoindre. Quelques instants plus tard, ils avaient disparu.

Vincent tourna de nouveau la tête vers la chambre.

Il fut alors témoin d'un phénomène étrange : le dormeur commençait à se lever du lit.

Un désir effréné de se cacher le saisit. Il eut un mouvement de recul, sauta de la fenêtre et traversa à toutes jambes le petit promontoire en direction des cèdres. Puis là, il se tapit et observa, hors d'haleine.

Le faisceau du phare de Guía balaya à nouveau les murs de l'auberge.

Bras écartés, le corps ardent d'un feu tout blanc, un homme se tenait à la fenêtre. Il donnait l'impression d'être à la fois crucifié et en flammes.

Vincent eut l'impression de ne pas être tapi là en tant que tueur, mais officiant d'un sacrifice rituel. Il éprouva

un sentiment de total anonymat, comme si, par quelque processus mystérieux, il avait été complètement déshumanisé. Vincent Van der Lyn était une autre créature, vague et désespérée, égarée dans un autre monde.

À cet instant précis il éprouva de l'écœurement, comme un patient auquel on fait inspirer la première bouffée d'éther. Son corps n'était plus lui-même, ses mains n'étaient plus des mains humaines, son visage n'était plus le visage d'un homme. Il eut le sentiment que tout n'avait été qu'un rêve. Il se trouvait toujours en prison. Seule, pour ainsi dire, son obsession s'était évadée. Elle s'était dotée d'un corps, de jambes et de bras et s'apprêtait maintenant à tuer un homme.

Il lui semblait que son vrai corps, son esprit véritable étaient toujours incarcérés ; qu'ils croupissaient toujours, à moitié endormis, à l'ombre des murailles.

La merveilleuse euphorie de la journée lui paraissait avoir été vécue dans une vision. Le doux contact des doigts, les paroles échangées tout bas, les rues étincelantes et le tintement des verres lui faisaient l'effet d'être les enfants de sa douleur, d'une souffrance qui avait commencé à devenir folie. Il sentit que la vengeance et le désir de tuer habitaient tous les hommes, les avaient toujours habités et demeureraient toujours en eux. Ils ne figuraient en fait que le combat aveugle de la détresse intime de l'homme, lequel cherchait dehors un exutoire et s'efforçait d'infliger des blessures tangibles pour compenser tout ce qu'il avait enduré au-dedans.

Ces idées lui traversèrent l'esprit dans une espèce d'illumination fugitive, comme des silhouettes dans la brume.

Cette peur est-elle bien réelle ? se demanda-t-il. Sa

main desserra son étreinte. Il faillit lâcher le couteau, puis ses doigts raffermirent leur prise. La blessure de sa main se rouvrit et se mit à saigner. Il garda les yeux fixés sur sa paume. Elle lui parut couverte de pétrole.

Il se leva et se glissa doucement jusqu'au mur de la cour de l'auberge.

Chapitre XXXVI

« Cipriano ! Cipriano ! »

Hugo finit par se réveiller. Lointain, infinitésimal, le cri entra dans la chambre et pénétra son sommeil.

Il remua, à moitié réveillé, et passa un bras sur son front moite. Puis, en proie à une grande lassitude, il ouvrit les yeux.

Quelque chose n'allait pas. Il s'assit dans son lit et regarda alentour.

La chambre tout entière lui parut enneigée. La neige recouvrait le lit et les murs. Elle avait déposé une pellicule qui brillait sur les chaises et le chiffonnier, y compris sur ses vêtements jetés sur le plancher au petit bonheur. Tout étincelait d'un blanc éblouissant. La chambre entière était en feu.

Puis il vit l'éclat rapidement disparaître. La lumière glissa le long des murs ainsi qu'un rideau, avant de s'évanouir.

Maintenant tout avait replongé dans l'obscurité.

Il se leva et alla à la fenêtre sur la pointe des pieds. Un coup de vent l'avait ouverte. Une paix et une fraîcheur merveilleuses habitaient à présent la nuit. Il étendit les

bras de soulagement. Les étoiles brillaient par milliers. Au-dessous de la fenêtre, dans une fourche du tilleul, à quelques mètres seulement, il découvrit un grand oiseau blanc qui l'observait en silence.

Un goéland peut-être ? Son bec courbe était entrouvert et, affolés, ses yeux brillants étaient braqués sur lui. Était-il blessé ? La créature avait un regard si féroce qu'il crut un instant qu'elle allait s'élancer et se jeter sur lui. Mais l'oiseau se contenta d'ouvrir et de refermer son bec puis, sans un bruit, dérangeant à peine les feuilles, il déploya ses ailes et s'envola paisiblement en direction de la falaise.

Tournant sur son orbite, le faisceau du phare se rapprocha à nouveau de l'auberge et inonda la scène d'un éblouissement de neige. Un brasier blanc tout à fait irréel, dénué de vie, mathématique. Sur les falaises, les ombres noires dérivèrent uniment vers la gauche. Lorsque le projecteur inonda l'auberge, Hugo se trouva ébloui.

Le faisceau poursuivit son chemin. Le tilleul au-dessous se fit incandescent et projeta sur le dallage un dessin noir de jais, avant de retomber dans l'obscurité. Puis les murs de la cuisine, le portail, les cèdres au bord de la route, chacun son tour, se firent stridents, blanc éclatant, avant de redevenir invisibles.

Il eut soudain l'impression d'avoir une corde au cou qui l'étranglait. Ses mains se cramponnèrent au rebord de la fenêtre. À moins de trente mètres, parmi les cèdres, un homme se tenait tapi. On ne pouvait se méprendre sur cette forme accroupie. Pendant moins d'une seconde, le visage s'éclaira et se précisa, comme celui d'un acteur devant les feux de la rampe. Puis il replongea dans la nuit,

tandis que le faisceau du phare poursuivait sa course sans à-coups.

Le corps d'Hugo se figea, pétrifié à la fenêtre. Il avait reconnu le visage.

« Cipriano... »

La voix lointaine et rauque perça à nouveau le silence, libérant du même coup le corps d'Hugo. D'un geste hystérique, il tira sur le rideau. Le store vénitien se défit, retomba dans un bruit de cliquet et obscurcit la chambre. Afin de s'écarter de la fenêtre, il bondit en arrière, trébucha et heurta le bord du lit. Mains jointes fébrilement, il se mit à prier.

Tandis qu'il marmottait à genoux, ses yeux se tournèrent de nouveau vers la fenêtre. La lune avait réapparu. De minces bandes de ciel brillaient à travers les lamelles. Une échelle d'argent se déroulait, liquide, jusqu'au sol.

Ses mains agrippaient le sommier. Il essaya de les bouger ; en vain. La terreur les y avait clouées, aussi rigides que des griffes. Elles ne paraissaient pas lui appartenir, ne donnaient même pas l'impression d'être des mains. En baissant les yeux, il les voyait indistinctement : deux bêtes semblables à des serres, crispées et inertes sur le cadre du lit.

L'obscurité se levait. Prudemment, sans bouger les mains, il tourna la tête. Le store lui présentait de minces bandes de nuit : des nuages en lames d'épées glissés dans des fourreaux de clair de lune, et un ruban d'étoiles.

Puis un autre son lui parvint : le tintement d'une clarine. Sa bouche eut un curieux rictus. C'était comme une promesse lointaine qui lui faisait signe par-delà l'hystérie du présent. Il eut le sentiment que la libération était imminente. Rien qu'un geste infime et il serait libre. Le

tintement de la clarine générât un train d'ondes imperceptibles, un monde de ciel bavarois azur, un monde indiciblement suave et consolateur.

La lune se couvrit d'un nuage. Les étoiles disparurent dans un foulard. L'échelle lumineuse se trouva engloutie dans le plancher comme dans l'eau d'une mare, sans laisser de traces. Le timbre même de la clarine parut s'assombrir, subir une déflexion et se pulvériser, s'éparpiller à travers les espaces de la nuit comme un nuage de gouttelettes issu du jet d'une fontaine. Il voyagea d'une falaise à l'autre, d'un océan à l'autre, d'une époque à une autre. Hugo resta figé, saisi par cette magie inattendue. Le temps et l'espace se déployaient en ondes concentriques à partir d'un foyer invisible, le tintement de cette clochette de bronze. L'Europe, l'Atlantique, les souffrances et les massacres, le passé et l'avenir, tous s'écoulaient de façon mélodieuse en se dilatant, ainsi que les courants marins. Ils se diffusaient et se disséminaient jusqu'à se perdre dans les éléments.

Le son de la clarine s'était éteint. Il émergea de la vision comme un homme au sortir d'une transe.

Il tourna la tête en direction du lit. Ses mains étreignaient le dessus-de-lit aussi fort que des bivalves.

Il se souvint tout à coup du revolver. Il tenta de faire un geste en direction de l'oreiller. Ce fut impossible. Ses mains refusèrent de bouger. Il renonça et l'oublia aussi brusquement qu'il se l'était rappelé.

Il entendit, ou plutôt sentit un bruit de respiration contenue. Le bruit d'une précaution, lente et implacable.

Le nuage passa. Le dessin tigré du store vénitien émergea à nouveau et se mit à flotter de tout son éclat sur le

plancher. Mais, parmi les bandes parallèles d'ombre, était apparue une autre ombre, épaisse et robuste celle-là.

C'est alors que son esprit saisit ce que sa chair savait déjà : qu'un inconnu avait pénétré dans la chambre et l'observait en silence.

Chapitre XXXVII

Irina n'avait rien remarqué de particulier ; elle n'avait rien remarqué du tout sinon une odeur assez désagréable de moisi à l'intérieur du taxi, un relent de fruits blets.

La route suivit la corniche pendant trois kilomètres. Ils passèrent devant plusieurs villas, une grande ferme et le phare de Guía. Ils ne rencontrèrent aucun autre véhicule sur la route hormis une grande berline immatriculée en Belgique qu'ils virent garée dans un virage boisé.

Ils traversèrent la pinède de Marinha. Dégagée des nuages, la lune était cachée derrière le réseau serré des branches. La nuit se faisait épaisse et résineuse. Les brindilles tombées craquaient et cassaient d'un bruit sec sous les pneus. Elle ouvrit la fenêtre. D'une bouffée, le parfum âpre et purifiant des pins envahit la voiture.

Le paysage défilait. Elle voyait les fragments lumineux de la lune, entendait le chuintement des pneus sur la route mouillée, sentait les pins trempés. Mais le sentiment d'anéantissement persistait. Elle tenait toujours les mains pressées contre ses joues. Absolument rigide sur la banquette, son corps roulait et tanguait au gré des balancements de la voiture.

Le conflit qui l'agitait refusait de se cristalliser. Aveugle et dissocié, il continuait de faire rage. Elle avait le sentiment que son esprit s'était obscurci, qu'il n'y demeurerait plus que des formes dépourvues de visage, lesquelles, les unes après les autres, défilaient devant elle sans la reconnaître.

Elle ferma les yeux et pensa comme une automate : Il faut que je me dépêche, que je me dépêche. Plus que dix minutes. Neuf. Huit. Peut-être est-il déjà trop tard...

Puis son esprit recouvra un peu de lucidité. Très bien, pensa-t-elle. Il arrivera ce qui doit arriver. Un homme que je sais être bon et qui sert la même cause que moi s'apprête à se venger de l'homme qui l'a trahi. Le curieux de l'affaire : soupçonne-t-il que sa vengeance me frappera aussi, ainsi que l'homme qui l'a remplacé auprès de moi en tant qu'amant ? Non. Il ne s'en doute pas le moins du monde. Mais, aux yeux de Dieu et des hommes, son acte ne se chargera-t-il pas néanmoins de cette justification supplémentaire ?

Alors le désespoir la saisit. Je suis réduite à l'impuissance, se dit-elle. Je ne peux rien faire. Je ne dois rien faire. Hugo est un traître : c'est certain. Il ne m'aime plus. Il ne m'a jamais aimée. Il m'a trompée. Il est incapable d'aimer vraiment. De cela aussi, je suis sûre. Non, je ne peux rien faire.

Puis, très calmement : La mort. Absurde. Impossible. Je rêve. Dans une minute ou deux, je vais me réveiller.

Et l'instant d'après un cri d'angoisse montait en elle : Sauvez-le ! Je ne peux pas vivre sans lui ! Je suis amoureuse. Je suis toujours amoureuse. Rien d'autre n'a d'importance.

Après quoi un calme profond, vertigineux, s'éleva dans

son corps. Le monde extérieur s'adoucît et perdit de sa gravité. L'immense certitude qui l'habitait se fit inébranlable. Avec un soulagement aigu qui confinait à l'illumination, elle se dit : Enfin une chose est sûre. Je suis amoureuse. Il ne reste plus rien en moi que l'amour. Enfin me voilà vaincue... Ou est-ce une sorte de triomphe ?

Elle ouvrit les yeux et regarda dehors. Maintenant les arbres étaient clairsemés et le paysage rocheux lui était inconnu.

Elle frappa à la vitre et s'enquit d'une voix douce : « Êtes-vous sûr qu'il s'agit bien de la route de l'auberge ? »

Pas de réponse. La voiture qui roulait à une allure régulière longeait les longues collines bleues de Marinha.

Impatiente, elle frappa de nouveau à la vitre et eut un brusque mouvement de recul.

Il y avait deux individus à l'avant, et non pas un seul homme. Un inconnu de grande taille était assis à droite du petit chauffeur. Aucun des deux ne manifestait le moindre signe de vie. Seules bougeaient les mains du conducteur en un mouvement discontinu sur le volant.

Et elle remarqua à nouveau l'odeur — une bouffée de prunes en putréfaction.

Ses mains au bord du siège étaient glacées.

Mais peut-être n'y avait-il là rien d'exceptionnel ? Le chauffeur avait pris un ami. Ou l'un des domestiques profitait de la voiture pour rentrer chez lui. Rien à redire à une chose pareille, rien que de très bénin. Il ne s'était rien produit d'anormal. Son esprit ne cessait d'implorer : Tout va bien se passer. Les choses n'arrivent pas comme ça.

Non, non, se récriait violemment une minuscule voix intérieure. Elle sentait un épuisement gagner son corps

veine après veine, monter en elle et la paralyser peu à peu. Elle porta son poignet à sa bouche et le mordit profondément.

Maintenant, se dit-elle. Concentre-toi sur le présent immédiat. Pense clairement. Mieux vaut faire demi-tour. Mieux vaut rentrer chez toi.

S'apprêtant à taper sur l'épaule du chauffeur, elle se pencha en avant.

Celui-ci venait d'être pris d'une toux grasse. Ses épaules tremblaient. Au beau milieu des bois, la voiture traversa soudain une clairière. L'eau se voyait en contrebas, moirée d'écailles éclatantes, et la voiture était remplie d'une fraîcheur bleutée. Les deux hommes devant elle tournèrent la tête vers la mer. L'ombre tomba de leurs joues.

Elle reconnut le long visage maigre sur la droite.

Enfin, d'un coup son esprit passa à l'action. Une idée s'imposa à elle, de plus en plus dynamique : Je suis prisonnière.

Imperceptiblement, sans donner l'impression de bouger, elle entreprit de changer de position. Elle redressa son corps. Centimètre par centimètre, elle déplaça ses jambes vers l'avant. Silhouettes impassibles, l'une épaisse et l'autre étroite, les hommes regardaient la route sans parler.

Sa main droite progressa lentement vers la poignée de la portière. Le chauffeur toussa à nouveau. Il donnait l'impression d'être sur le point de se retourner. Elle se pencha en arrière, ferma les yeux. Un calme de sommeil paisible se figea sur ses lèvres.

Puis, une deuxième fois, ses doigts vinrent se poser sur la poignée nickelée. Elle marqua un temps d'arrêt. Ils

longeaient une grande ferme. Les murs défilèrent, arides et archaïques. Ride après ride, l'onde du clair de lune effleura la demeure lézardée. Linteaux, cheminées, fenêtres sombrèrent dans l'ombre après leur passage.

La voiture plongea dans la vallée. Sur la gauche, le faisceau du phare de Guía toucha un rocher tout proche, l'avivant d'un coup en une pointe d'argent fugace. Plus lent et moins précis, il glissa sur le flanc de colline aride. Au loin un troupeau de moutons sortait des bois où il s'était réfugié. Les animaux luirent comme autant de lanternes au moment où le faisceau éclaira leur laine blonde. Le rayon passa lentement : les bêtes s'éteignirent les unes après les autres. Continuant à tourner sur son pivot, le faisceau balaya sereinement la mer.

Ils franchirent un petit pont métallique et gravirent la pente. À leurs pieds la plage de Guincho avait déjà commencé, aussi lisse et lustrée que du marbre. Un kilomètre et demi les séparait encore de l'auberge. Étranglée de plantes grimpantes, une petite église en ruine se dressait au-dessus de l'à-pic. La route dessina une courbe. Les phares éclairèrent trois jeunes soldats qui avançaient d'un pas nonchalant au bord de la chaussée. Ils poussèrent des cris et firent des signes au passage de la voiture, puis disparurent instantanément.

Plus de maisons. Seule la silhouette d'un moulin à vent sur les hauteurs et, au loin, l'ombre ramassée de l'auberge.

Que s'était-il passé ? Peut-être rien du tout ? Hugo dormait-il d'un sommeil profond, perdu dans des rêves ?

Oui, oui, pensa-t-elle. Une vision joyeuse et extravagante se dressa sous ses yeux.

Mais un vernis d'incertitude avait vitrifié et absorbé le

calme brillant de la côte. Les rochers, les pins, les cèdres, le moulin à vent, l'église en ruine, même le lointain tintement de la clarine qu'elle entendit une ou deux fois ; tous se chargeaient de la terreur d'une machination qui se tramait tandis qu'elle attendait, la main posée légèrement sur le bord de la portière.

La voiture s'apprêtait à franchir un deuxième pont, cette fois au-dessus de l'estuaire qui miroitait loin au-dessous. Elle ralentit jusqu'à presque franchement s'arrêter.

Maintenant, se dit-elle. Elle ferma les yeux.

Ses doigts serrèrent la poignée. Ses jambes étaient tendues, prêtes à sauter.

Non. Attends. Pas encore tout à fait le moment.

La voiture avait franchi le pont et accélérât. Devant eux la route s'élevait sur la butte en direction de l'auberge. À gauche une enfilade de falaises ; à droite le bord broussailleux du bois.

Et, tout le temps qu'ils approchèrent de l'auberge, le relent de prunes blettes pesa plus lourdement sur elle, la lune se fit plus dominante et le paysage plus désert. Les secondes et les mètres lui firent l'effet de s'allonger en heures et en kilomètres. Un affolement minuscule et une indifférence paralysante étaient aux prises en son for intérieur.

Elle ne comprenait pas : Suis-je droguée ? se demandait-elle.

Le chauffeur passa en seconde. La voiture grogna et hésita.

Maintenant, se décida-t-elle. En même temps qu'elle abaissa la poignée, elle lança tout son corps contre la portière.

Fermée à clé.

Sa tentative lui avait demandé un effort immense, hystérique... Elle retomba au fond de la banquette et ferma les yeux. Un doux courant d'air frais traversa la voiture qui peinait dans la côte. Elle ne souhaitait qu'une chose : s'endormir pour toujours.

Elle finit par ouvrir les yeux.

« Madame Petrova ? »

Le capitaine Almeida était sorti et tenait la portière ouverte. La voiture s'était immobilisée dans l'allée qui conduisait à la cour aux murs chaulés de l'auberge.

« Mes excuses, madame », fit-il de sa voix grave et saccadée : « Nous vous attendrons ici. Nous comprenons votre position. Puis-je exprimer mes regrets personnels ?... Nous ne désirons pas entraver davantage votre liberté. Nous avons nos instructions. Elles sont claires et simples. Arrêter le *senhor* Van der Lyn. Rien de plus... »

C'est à peine si elle entendit. Elle acquiesça de la tête et sortit, hébétée.

« Nous nous sommes bien sûr aperçus, ajouta-t-il, que vous étiez au courant de ses plans. Et qu'il existait aussi un lien plus personnel entre vous. Et finalement vous nous avez aidés à le trouver. Bien entendu nous vous en sommes reconnaissants. Et nous compatissons comme il se doit. »

La pleine gloire de la nuit la ranima. Elle hésita.

« Souhaitez-vous, s'enquit le capitaine Almeida, voir le prisonnier avant que nous l'arrêtions ? » Il marqua une pause polie avant de murmurer : « Il n'est pas besoin d'ajouter, je crois, que nous pouvons vous faire confiance à tous les deux, madame Petrova. »

Elle franchit lentement le portail et pénétra à l'intérieur de la petite cour blanche.

Chapitre XXXVIII

Un silence primordial emplit la pièce.

Accroupi à côté du lit, l'homme fixait le plafond. Vincent retira lentement ses mains du store, lequel retomba avec un doux cliquetis et se remit en place devant la fenêtre. Il s'adossa au mur et observa.

Il demeura ainsi cinq, dix minutes. Il se faisait l'effet d'un rôdeur de nuit dans une jungle. L'obscurité, le danger, le silence faisaient partie de lui. Il avait le sentiment de se rapprocher en tapinois d'un miracle au-dedans de lui-même ; que quelque chose d'éblouissant se tenait presque, presque à sa portée.

Un nuage passa, puis s'éloigna, et la lumière des étoiles filtra à nouveau à l'intérieur de la chambre, déposant de minces bandes en travers du lit. Le faisceau tournant en provenance de Guía affûta soudain les lames de lumière. Vincent discerna les plis du drap, le motif de la descente de lit, même les veines du poignet de l'inconnu.

Il aperçut aussi, mais beaucoup moins nettement, les chaussures et les socquettes jetées par terre, le smoking et sa fleur rouge flétrie, la chemise blanche, le petit vase de nuit blanc sous le lit.

Il ressentit une tension soudaine. Vincent savait que l'homme avait tourné son visage dans sa direction et gardait les yeux braqués sur lui. Ce qu'il percevait de son visage était flou et dénué d'expression et, pourtant, au bord de l'explosion.

Au moins deux minutes s'écoulèrent ainsi.

L'homme sur le point de tuer et l'homme sur le point de l'être se dévisageaient, déjà pris, comme en une transe, dans la certitude de leurs rôles. Ce regard les unissait. Il transmettait une dépendance mutuelle, brève, mais encore plus intense que les liens de l'amour.

Vincent n'avait jamais envisagé pareil phénomène : une chose aussi éloignée de la peur et de la haine. Deux êtres, en lui, se retrouvaient unis en communion électrique parfaite : l'homme de pensée et l'homme d'action.

Maintenant j'ai remporté mon ultime victoire, se dit-il. Le moment est venu.

Il y eut un froissement vif, comme le bruit sec d'un pistolet qu'on arme. Le corps de Vincent se raidit, sa peau le picota. Mais le déclic fut aussitôt suivi d'un doux tintement grêle, puis de trois autres. Il y avait un réveil dans la pièce, quelque part sur sa gauche, sur le dessus de la table de toilette, probablement. Quatre heures.

Vincent prit progressivement conscience d'une voix, à la façon dont la lumière vous parvient quand les nuages s'éloignent peu à peu l'un de l'autre. Quelqu'un lui adressait la parole à l'autre bout de la pièce, une personne qui semblait à des kilomètres.

« Qui êtes-vous ? »

Le timbre était guttural et heurté, comme si un irrépressible tremblement intérieur s'était emparé du corps tout entier au point d'en altérer la voix.

Vincent s'entendit répondre : « Qui suis-je ? Tu ne reconnais pas mon visage ? Tu me connais sûrement. »

Le corps demanda tout bas : « Que voulez-vous ? »

Vincent ne pipa pas.

« Je ne vous connais pas », dit le corps.

Vincent attendit un moment avant de répondre d'une voix blanche, qui ne lui était pas du tout familière : « Écoute, Von Mohr. J'ai fini par te reconnaître. Jusqu'à présent je ne savais pas qui je suivais. J'avais plusieurs suspects possibles dans ma tête, mais je n'ai jamais pensé à toi. Tu sais qui je suis. Tu sais pourquoi je suis venu. Tu savais même peut-être que je venais. »

Toujours rauque, la voix répondit en un souffle : « Vous vous trompez ! Je ne vous ai jamais fait de tort ! Jamais... »

— Je ne te tue pas parce que tu m'as fait du mal.

— Vous êtes fou ! » La voix montait du tréfonds du corps : « Je ne vous connais pas, je ne vous connais pas ! »

— Tu as déjà quitté la vie, Von Mohr », déclara Vincent d'un ton posé. « Tu es mort depuis longtemps. »

Avait-il lui-même prononcé ces paroles ? La voix était si sèche et si exempte de passion, qu'il avait du mal à le croire.

L'homme le fixait en un silence grotesque. Non, il n'avait pas bougé. Il se tenait toujours agenouillé près du lit dans une attitude de prière passionnée. Sans un bruit, Vincent s'approcha prestement du lit. La tête penchée, il considéra le visage qu'il avait sous les yeux. Maintenant ce visage était à peine reconnaissable. Sa coquille finalement retirée, il présentait à vif quelque chose de brut, d'étrangement flétri et lamentable.

Il avança imperceptiblement le bras droit. Pas le moindre bruit.

« Allez-vous-en », implora tout bas le corps agenouillé.
« Je vous en prie, je vous en prie. »

Il sentit la lame d'argent acérée dans sa main, vive comme un reptile déjà prêt à bondir. Une compassion incongrue émoussa ses sens. Devait-il autoriser le petit serpent à frapper ?

Tout à coup, sous le coup d'une décharge électrique, le corps agenouillé se jeta en travers du lit et le bras droit vola vers l'oreiller.

Instantanément, avec l'assurance et le calme d'un chat, Vincent cloua le bras au sommier au moyen de sa main droite. De la gauche, il souleva l'oreiller sous lequel un petit objet noir luisait faiblement.

Vincent prit le revolver et le glissa dans sa poche.

Puis, toujours surpris par le sang-froid et la précision automatiques de ses propres réactions, il retira sa main droite du bras blanc brûlant et, avec des yeux d'enfant étonné, considéra la lame d'argent qui n'avait pas quitté sa paume.

Un tremblement frénétique, comme une danse de Saint-Guy, s'était emparé du mince corps nu.

« Va-t'en ! Va-t'en ! Van der Lyn, tu es fou... » Ces paroles s'envolèrent, dénuées de forme et de sens. Ce n'était pas la bouche de l'homme, mais tout son corps, parcouru de tressaillements, qui les avait prononcées. C'était son sang qui hurlait de terreur.

Vincent frappa. Le couteau plongea et faillit disparaître entre les côtes, tellement le coup avait été violent.

Un courant brûlant passa du couteau dans son propre corps, lui transmettant tout le supplice silencieux de la blessure. L'espace d'un instant, il éprouva une douleur insupportable. Son corps parut enfler jusqu'à presque

éclater, comme si, dans une ultime tentative de survie, le sang du mourant avait bondi et, par le canal du couteau, des doigts et du bras, affluait à gros bouillons silencieux dans son propre cœur.

Il retira sa main en un geste brusque qui lui demanda un effort.

Le mourant se mit à ressembler à un spectre.

Une dignité qui ne participait plus de la vie revêtit ses traits. Une lueur d'orgueil obstiné s'alluma faiblement au fond des yeux tristes accablés de lassitude.

Il parut soupirer, comme pour dire : Maintenant laisse-moi. C'en est fini. Il ne reste plus rien à dire ou à faire. Laisse-moi.

Ses yeux passèrent méthodiquement la chambre en revue, s'arrêtant sur le lit, la chaise, la table de toilette, comme les yeux d'un animal en quête d'un endroit caché où aller reposer, un tombeau.

Puis le mourant étendit lentement les bras. Sa tête se tourna doucement vers la fenêtre. Il donna l'impression de s'interroger, d'hésiter. Il parut même sur le point de se lever. On aurait cru un instant qu'il allait se mettre debout et passer par la fenêtre pour disparaître en pleine nuit étoilée. Puis sa tête retomba avec une espèce de léger regret. Son corps entier sembla secoué d'un ultime sanglot de douleur, avant de partir en arrière et de venir lentement reposer à même le plancher.

Chapitre XXXIX

On eût dit un instant qu'un tiers était entré dans la pièce.

Le corps marmoréen gisait les genoux repliés ainsi que ceux d'un coureur à pied et, les deux bras tendus, il donnait l'impression d'accueillir un être aimé attendu de longue date.

Vincent ne quittait pas le corps des yeux. Le rapport entre les deux hommes n'avait pas cessé ; pas encore complètement.

Tel un ornement sacré, le manche en argent du couteau se dressait perpendiculaire au torse nu. Un ruban noir s'échappait de l'arme, très lentement.

Vincent se pencha et prêta l'oreille. Les lèvres entrouvertes lui parurent bouger. L'homme parlait-il ? Jugeait-il encore bon de dire quelque chose ?

Contraint par le sens du devoir, l'urgence, et presque le respect, Vincent s'agenouilla par terre auprès du corps.

Entre terreur et espoir déchirant, dans un accès d'angoisse qui lui souleva le cœur, il vit les paupières de l'homme s'ouvrir. Un infime interstice, sans plus ; juste

de quoi entrevoir l'étroite luisance des yeux au-dessous. Puis elles se scellèrent.

Il était seul. Un calme plein de fragilité et de lassitude régnait dans la pièce. Maintenant Vincent savait que l'homme était mort.

Et, en même temps, il se trouva dépouillé du drame aigu et extatique de l'acte qu'il venait de commettre. Il se sentit privé de force et hébété.

Glissant les bras sous le corps chaud, il le souleva et le transporta lentement sur le lit. Il semblait incroyablement léger et confiant, comme un enfant. La tête reposait doucement sur l'épaule de Vincent.

Il le déposa sur le lit et le couvrit d'un drap.

Puis il alla à la fenêtre et écarta le store.

La nuit grouillait d'une fraîche lumière diffuse, comme une journée grise dans un pays du Nord. La mer tremblait d'un vif éclat et là-bas, à l'autre bout de la baie, était-ce l'aura nocturne de Lisbonne, ou déjà les minces vapeurs annonciatrices de l'aube qui se levaient de l'Estrémadure ? Il se tourna et chercha la lune des yeux. Elle avait disparu.

Il inspira l'air vif du matin jusqu'à en saturer ses poumons qui, allégés, lui parurent sur le point de se déployer comme des ailes et de le transporter au-dessus des eaux.

Que ressentait-il ? Une immense fatigue, mais, en dessous, la solitude s'élevait, tellement puissante qu'elle confinait à la transe. Il fixait ses mains posées sur le rebord de la fenêtre. Ces énormes mains de plomb n'étaient plus les siennes. La droite était noire de sang. Du sang de qui ? Il l'ignorait, et il n'en avait cure.

Il avait le sentiment d'être un spectateur. Un témoin présentant calmement son témoignage. Étrange, se dit-il,

la façon dont ma vie est devenue soudain d'un seul tenant. Toutes mes pensées, toutes mes actions se trouvent soudain unies à leur noyau, comme les grosses branches d'un arbre.

Je me tiens en cet instant au cœur même du monde. Je le sens. Je suis relié au combat de milliers d'individus. Me voilà entouré de millions de bras. J'ai fini par avoir un aperçu du vrai sens de l'amour.

Je vais retourner en prison. J'y serai ce soir. Peut-être à perpétuité. Mais je n'en éprouve aucune souffrance. Nul regret, nulle impression de capitulation. Seulement de la tranquillité. Je me sens rafraîchi, ragaillard, renouvelé. Enfin je participe de la vie du monde. Intégré à l'histoire.

Par un unique acte brutal, je me suis coupé de la vie des hommes. Mais, par cet acte même, je me suis uni à l'humanité.

Chapitre XL

Irina frappa tandis que la femme de chambre attendait dans le couloir avec la lampe.

Pas de réponse. La jeune fille tourna la poignée. La porte était fermée à double tour.

Elle retira un trousseau de sous son tablier et, tour à tour, en examina minutieusement les clés. Le souffle coupé par l'appréhension, Irina appela tout bas : « Hugo, Hugo... » Mais sans obtenir de réponse.

La femme de chambre finit par trouver la bonne clé et la glissa dans la serrure. Il y eut une pause, puis le bruit de la clé, de l'autre côté de la porte, tinta en tombant par terre. La jeune fille tourna sa clé. La porte s'ouvrit et Irina entra.

D'abord elle ne vit que la colonne lumineuse des lames du store vénitien.

Puis une ombre massive aux cheveux bouclés à côté de la fenêtre : Vincent. Avec un désespoir si serein qu'il en était presque rassurant, elle le reconnut et comprit le sens de sa présence.

Elle traversa la chambre. « Vincent. » Elle posa la main sur son bras, mais, à son contact, elle eut un spasme

d'horreur et de dégoût. Elle recula. La manche de Vincent dégouttait. Elle s'aperçut que tout son corps était trempé pareillement.

Et les doigts de sa main droite, posée sur le rebord de la fenêtre, paraissaient couverts d'encre noire.

Vincent tourna la tête. Il avait l'air de dire quelque chose, mais elle ne le comprenait pas. Alors il parla plus distinctement : « Irina, pourquoi es-tu venue ?

— Où est Hugo ? »

Il ne répondit pas, mais sa gigantesque silhouette continuait de la fixer. Petit à petit, comme si son regard était une lettre qu'elle lisait, lente et incroyablement douloureuse, elle comprit.

Sans surprise et même sans angoisse. En la fixant, son grand visage simple et généreux se mit à rayonner. Ses yeux parlaient rarement, mais maintenant leur compassion inattendue semblait jaillir de sa tête comme d'une fontaine.

Chez elle, les sens étaient en phase et pleinement éveillés. Sans avoir regardé la forme sur le lit, elle en était totalement et sereinement consciente. En un instant, son corps s'était vidé de toute passion.

« Tu étais amoureuse de lui ? »

Elle fit oui de la tête.

« Tu ne me l'as jamais dit.

— Je ne pouvais pas, Vincent. Je n'en avais pas le courage. Et je n'avais pas le droit de faire une chose pareille. »

Son grand corps parut se gonfler. Non sous le coup d'une contrariété, mais sous l'effet d'une compassion pure, directe, sincère.

« Tu attends ici ? dit-elle.

— Oui, je vais attendre. »

Ni l'un ni l'autre n'ajoutèrent un mot. Elle était incapable de pleurer. Elle était bien au-delà des larmes. Elle se sentait plus vieille, de bien des années, que l'homme à côté d'elle. Elle avança le bras une deuxième fois et, avec un sentiment très proche de l'amour, au-dessus de la compréhension, au-dessus du pardon et au-delà du chagrin, elle plaça sa main sur la sienne.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi.

Et dans ce temps-là, elle sentit, avec une prompte certitude, qu'elle changeait irrévocablement de nature.

Après quoi, elle quitta la chambre en silence.

Le capitaine Almeida inclina la tête lorsqu'elle le croisa dans le couloir. Puis il pénétra dans la pièce qu'elle venait de quitter.

Elle traversa la cour de l'auberge et s'engagea dans l'allée. La voiture s'y trouvait toujours. Elle descendit lentement jusqu'à la route.

La mer en contrebas avait pris une teinte plus vive. L'aube approchait. Sur tout le littoral, un paysage vaporeux s'élevait lentement des flots — une espèce de paradis ténu et nacré. En face, un rivage avait mystérieusement pris forme : un canyon de nuances mêlées, à moitié assourdies et à moitié radieuses. De petites mares d'ambre flottaient à la surface de l'océan.

Silence, paix. Imperceptiblement au loin, un émoi inédit montait de l'océan. Une énergie nouvelle.

Elle s'aperçut alors que, du cœur même du désastre et du deuil, elle puisait une vitalité accrue et une force illimitée. En cet instant précis, elle créait une toute nouvelle manière de vivre.

*Composition IGS-CP.
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 12 mai 2011.
Dépôt légal : mai 2011.
Numéro d'imprimeur : 79605.*

ISBN 978-2-07-078198-0 / Imprimé en France.

145993

R.C.L.

SEP. 2011

A

FREDERIC PROKOSCH

Les conspirateurs

Les conspirateurs, un roman d'espionnage qui se déroule au Portugal, met en scène toute une société cosmopolite et, parmi elle, des espions qui agissent à la solde des nazis. Dénoncé par un membre de son propre réseau, Vincent Van der Lyn, révolutionnaire hollandais, est en prison. On l'aide à s'évader et il se lance aussitôt à la recherche de celui qui l'a trahi. Mais qui est ce traître, telle est la première question qui se pose : elle va le lancer dans une suite d'enquêtes, de rendez-vous douteux, d'aventures à haut risque. Vincent, le héros « à la fois innocent et dangereux » ; Quintanilla, l'Espagnol radical à l'esprit « jonché de ruines » ; Irina, la belle Russe qui a multiplié les liaisons sans avoir jamais vraiment aimé ; Von Mohr, l'informateur nazi « mort depuis longtemps », avant même que Vincent ne l'achève par une nuit de tempête...

Portraits, paysages, situations sont décrits au cours de scènes extraordinaires qui emportent le lecteur : Prokosch est aussi un poète.

Présenté avec un art consommé du découpage, *Les conspirateurs* est avant tout un hommage à Lisbonne, que l'auteur affectionne autant que ses personnages pris dans les affres de la guerre et des passions. On retrouve dans ce cinquième roman toutes les qualités d'un écrivain qui, dès *Les Asiatiques* (1935), suscita l'admiration des meilleurs, et dont Albert Camus a pu dire qu'il avait inventé le « roman géographique ».

Frederic Prokosch est né en 1908 dans le Wisconsin, de parents autrichiens. Son père était professeur de langues germaniques à l'université Yale. Prokosch fait ses études non seulement aux États-Unis, mais aussi en France, en Angleterre, en Allemagne et en Autriche. Il est l'auteur d'une thèse sur les apocryphes chaucériens et fut professeur d'anglais à Yale et à l'université de New York. Les Asiatiques, sa première œuvre, paraît aux États-Unis en 1935. Les conspirateurs est publié en 1943 et adapté au cinéma par Jean Negulesco en 1944. Par la suite, plusieurs romans et recueils de poèmes le feront considérer comme l'égal des plus grands. Il est décédé le 2 juin 1989.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5153 9307 0



9 782070 781980



11-V A 78198 ISBN 978-2-07-078198-0

23,50 €